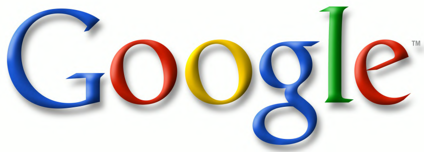




NKV
PRESSENSÉ

LE JOURNAL DE THÉRÈSE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS
RUE CUJAS, 13. — 1868.

LE

JOURNAL DE THÉRESE

PAR

MADAME E. DE PRESSENSÉ

Souffrons, c'est la loi sévère;
Aimons, c'est la douce loi.
(VICTOR HUGO.)

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS, ÉDITEUR
RUE DES SAINTS-PÈRES, 43 ET 45

1868

LE JOURNAL DE THÉRÈSE

—

1er juin 18.72

J'ai aujourd'hui quinze ans. Ma première pensée, en m'éveillant, a été une pensée de joie et d'orgueil. A quinze ans, on n'est plus un enfant; je me sens un respect tout nouveau pour moi-même. J'avais mis hier, en m'endormant, le portrait de ma mère sous mon oreiller. Il y a aujourd'hui quinze ans qu'elle est morte. Ses beaux yeux pensifs ne me rappellent aucun souvenir, je ne l'ai pas connue, elle n'a pas eu le temps de m'aimer..... Des sentiments trop amers pour les larmes ont succédé à mon premier mouvement de joie.

Personne ne me donnera aujourd'hui un baiser de fête, personne ne se réjouira de ce que je suis née. Je n'aime personne et personne ne m'aime.

Depuis que ma pauvre grand'mère, qui m'a-

vait élevée jusqu'à l'âge de huit ans, m'a laissée entre les mains de mes tantes, je n'ai ni aimé, ni été aimée. Je peux me rappeler le temps où je n'en souffrais pas. Le grand jardin de mes tantes suffisait à mon bonheur, je ne m'en lassais jamais; ses fouillis d'arbrisseaux, ses grands arbres, ses gazons, ses places incultes et ses allées capricieuses faisaient mes délices. J'y découvrais chaque jour de nouvelles beautés, et les oiseaux, les fleurs, les cailloux de toutes couleurs me tenaient lieu d'amis. J'avais d'ailleurs une habitude, une manie qui me faisait société le plus agréablement du monde; je jouais toujours un rôle dans un drame quelconque, dont les événements se déroulaient de jour en jour à ma fantaisie. Tantôt j'étais pendant tout un mois Robinson dans son île, tantôt une nymphe des bois, puis une princesse retenue captive par un cruel enchanteur dans une sombre forêt. J'oubliais quelquefois si bien qui j'étais en réalité, que la cloche du dîner sonnait sans me faire la moindre impression, et que j'attrapais quelque bonne semonce de Mademoiselle Barbe, obligée de venir me chercher dans mon île ou dans ma prison. Mais

voilà bien longtemps que tout cela n'a plus aucun charme pour moi. Je m'ennuie, le jardin même me paraît triste et désert, la maison plus triste encore; je n'ai d'autre plaisir que celui d'écrire mon journal. Si ma mère vivait, je ne l'écrirais pas, car je lui dirais à mesure tout ce que je pense et tout ce que je sens. Ma mère m'aurait aimée, elle; elle m'aurait rendue aimable et bonne. Je suis bien malheureuse..... Ma pauvre mère! elle a l'air bien jeune, mais on voit qu'elle a beaucoup souffert. Ce portrait a été fait peu de temps avant sa mort; elle voulait le laisser pour son enfant, car elle pressentait que son enfant n'aurait d'elle que ce souvenir. Mon père, qui était marin, l'avait quittée pour un long voyage; elle n'avait pas de nouvelles, et l'inquiétude la dévorait. Quand elle fut morte, on apprit que le navire que mon père commandait avait fait naufrage dans les mers du Sud. Je suis née orpheline.

Comme j'écrivais, ce matin, la cloche du déjeuner a sonné. Je me suis hâtée de descendre, car, aux yeux de ma tante Angélique, la ponctualité est la première des vertus. Elle était déjà

assise derrière la bouilloire, et m'a dit bonjour sans me regarder, ce qui ne veut pas dire sans me voir, car j'ai acquis la certitude que certaines personnes voient d'autant mieux qu'elles regardent moins. Ma tante Cornélie m'a embrassée comme de coutume, peut-être un peu plus tendrement. Je me suis assise au bout de la table, en face de ce sombre portrait de mon arrière-grand-oncle qui me suit des yeux si obstinément. J'avais envie de pleurer à ce moment-là. Pourquoi plus que de coutume? Mes autres anniversaires ne m'ont pas laissé des souvenirs assez joyeux pour faire contraste avec celui-ci. Carlo était assis en face de moi, sur la chaise qu'on met toujours pour lui à côté de sa maîtresse, et me regardait d'un air méchant; sans doute, je ne le regardais pas non plus avec beaucoup de bienveillance, car je ne puis souffrir ce petit animal hargneux. Il se léchait encore le museau, trempé dans la crème fraîche dont il fait chaque matin son déjeuner; moi, je buvais mon lait écrémé pour lui. C'est un usage qui remonte aussi haut que je puis me souvenir; ma tante Angélique a posé en principe que le lait trop gras était mauvais pour un esto-

mac d'enfant, du temps où j'étais toute petite et au profit de Duchesse, la mère de Carlo. On n'a jamais discuté cet usage, et personne ne peut prévoir le moment où je cesserai d'être, aux yeux de ma tante, la petite fille à qui le lait clair est si avantageux. Ma tante Cornélie a regardé ma tasse, puis le museau rose et impertinent du chien, et pour la première fois a paru établir un rapprochement entre mon maigre déjeuner et la prospérité de Carlo.

— Ma sœur, a-t-elle dit d'une voix un peu hésitante, ne trouvez-vous pas que Thérèse est bien pâle?

— A son âge on est toujours pâle, a répondu brièvement ma tante Angélique,

— Si nous lui donnions le matin une tasse de chocolat au lieu de son lait, cela lui conviendrait peut-être mieux?

— La nourriture la plus simple est celle qui convient le mieux aux enfants. Du reste, vous ferez ce que vous voudrez. Vous êtes la maîtresse.

Ce mot, *vous êtes la maîtresse,* que ma tante Angélique a une manière de dire tout à elle, a pour propriété de fermer la bouche à ma tante Cornélie

et de la réduire à une soumission complète. Il ne pouvait plus être question de la tasse de chocolat, et j'ai cru voir Carlo me regarder d'un air pervers et triomphant.

Ce petit animal m'a causé dans ma vie toutes sortes d'ennuis. L'année dernière, à pareil jour, il m'a valu un affront que je n'oublierai pas. Après un déjeuner tout semblable à celui que nous venons de faire, car les jours se suivent et se ressemblent dans cette maison, j'étais restée seule avec lui dans la salle à manger. Je le vois encore s'étendant sur son coussin et fermant les yeux comme un heureux de ce monde qui pour le moment n'a plus rien à désirer. Il y avait sur une table une paire de grands ciseaux; je les pris et je coupai les longs poils de Carlo tout le long de son dos, du côté qui ne reposait pas sur le coussin. Il fit d'abord mine de grogner et de me mordiller la main; mais l'opération ne lui parut sans doute pas trop désagréable, car il ne m'opposa pas grande résistance. Quand elle fut achevée, il se leva et secoua les poils qui le couvraient, les semant sur le parquet, tout autour de lui. Quelle drôle de tournure il avait

comme cela! Il me semble le voir encore, d'un côté ses longues soies brunes et blanches, peignées, lustrées, frisées; de l'autre un poil ras qui lui donnait un air piteux de mouton tondu. Pour achever mon œuvre, je fis la même opération à l'une de ses oreilles, puis je le laissai se présenter lui-même à sa maîtresse. Il se coucha philosophiquement sur son coussin, et je me rappelle qu'il me suivit d'un regard bénin qui me donna un remords; mais ce remords fut bientôt étouffé, car je déteste ce sot animal, hargneux, égoïste et paresseux. C'est pourtant le seul être vivant que ma tante Angélique paraisse aimer.

J'eus lieu de me repentir de mon espièglerie : à peine étais-je remontée dans ma chambre, que ma porte s'ouvrit et Mademoiselle Barbe parut sur le seuil, l'air aussi imposant qu'eût pu l'avoir sa maîtresse. Je vis tout de suite qu'elle était le ministre de quelque terrible vengeance, et les grands ciseaux qu'elle avait à la main m'en firent pressentir la nature : œil pour œil et dent pour dent.

— Je ne permettrai pas que vous touchiez à mes cheveux, lui dis-je.

— Il faudra pourtant bien que j'y touche, Mademoiselle. Si vous me résistez, Mademoiselle votre tante viendra elle-même.

Je ne voulais ni lutter avec ma tante, ni m'humilier devant elle : je m'assis donc, et Mademoiselle Barbe défit ma longue tresse du côté droit, le même que j'avais tondu au pauvre Carlo, la fit tomber en quelques coups de ciseaux et la posa sur la table. Quand elle fut sortie, je coupai mon autre tresse à la hauteur de la première, et je les mis ensemble dans un tiroir. C'est ainsi que je suis entrée tête rase dans ma quinzième année. Maintenant mes cheveux bouclent autour de ma tête, et, sans le vouloir, ma tante m'aura rendu un service, car ils sont encore plus épais qu'avant cette aventure.

La vieille Geneviève était furieuse en me voyant paraître dans cet état. Elle déteste Mademoiselle Barbe, qui la traite assez dédaigneusement. Pauvre Geneviève! elle m'aime bien et me le montre comme elle peut. Ce matin, elle m'a donné en cachette quelques petits gâteaux qu'elle avait faits pour moi. A ses yeux, je suis toujours la petite fille qu'un gâteau en mi-

niature, cuit au four tout exprès pour elle, doit consoler de tout. Quand donc voudra-t-on bien comprendre autour de moi que je ne suis plus une enfant?

En rentrant dans ma chambre après le déjeuner, j'ai trouvé sur ma table une boîte et un petit paquet avec cette inscription : « A ma chère Thérèse, pour son quinzième anniversaire. » Le paquet contenait une pelote recouverte de soie brochée et toute garnie d'épingles ; la boîte, des pastilles de chocolat. Je les ai mises dans un tiroir à côté de trois autres pelotes toutes semblables que ma tante Cornélie m'a données à pareil jour, et je suis descendue pour la remercier. Elle était assise dans l'embrasure de la fenêtre, travaillant comme depuis sept ans je l'ai vue travailler sans relâche. Je me suis assise auprès d'elle, j'ai regardé ce grand salon et son ameublement fané, la pendule qui représente le Temps armé de sa faux, l'écran toujours le même avec sa couronne de roses épanouies qui ne s'effeuillent jamais, et la figure de ma tante toujours la même aussi, car il me semble qu'il ne s'y est fait aucun changement depuis le jour où l'on m'a ame-

née toute petite auprès d'elle et où, pour lier connaissance, elle m'a donné une pastille de chocolat et m'a fait admirer les fleurs de sa tapisserie.

— Tante Cornélie, ai-je dit, est-ce que nous vivrons toujours comme à présent?

Ma tante a levé sur moi un regard surpris.

— Vous manque-t-il quelque chose, Thérèse? m'a-t-elle demandé comme on demanderait la chose du monde la plus improbable.

— Oh! rien, ma tante, ai-je dit, rien, absolument, que de ne pas mourir d'ennui.

Elle s'est efforcée de prendre un air sévère qui ne lui va pas du tout.

— Thérèse, si vous saviez vous créer des intérêts, vous ne vous ennuieriez pas; je ne m'ennuie jamais.

En parlant ainsi, ma bonne tante Cornélie regardait avec complaisance la tapisserie qu'elle tenait dans ses mains. C'était une des pièces de cet ameublement auquel depuis que je la connais elle travaille au moins dix mortelles heures par jour, sans qu'il paraisse devoir jamais être achevé. Elle s'est mise à compter ses points avec cette

scrupuleuse attention qui absorbe toutes ses facultés. C'est toujours le même semis de roses et de pensées au petit point sur un fond gris perle, qui excitait mon admiration il y a sept ans ; j'avoue que je suis blasée sur les charmes de ces fleurs et sur ceux des branchages hardis de forme et de couleur qui les enferment dans un cadre fantastique. J'ai été saisie d'une telle crispation en voyant ma tante penchée sur ce travail, le seul intérêt de sa vie, et en pensant qu'elle pouvait m'offrir un pareil remède à l'ennui qui me dévore, que je me suis levée brusquement pour m'éloigner de ce spectacle irritant; mais elle m'a retenue en me priant de lui dévider les laines et les soies entassées devant elle. Je l'ai fait, mais de mauvaise grâce.

— Quand j'aurai fini mon travail, m'a-t-elle dit, nous rassemblerons toutes les laines de diverses nuances qui resteront, et je vous enseignerai un moyen de les employer.

Ma tante Cornélie a pris l'habitude de tout rapporter dans le passé au moment où elle a commencé sa grande œuvre, dans l'avenir à celui où elle la terminera.

— Quand sera-ce ? ai-je demandé sans mettre beaucoup d'importance à ma question.

— Je crois que dans trois ans je puis avoir fini s'il ne me survient pas de maladie ; les grandes pièces sont faites, il ne me reste plus que les chaises et deux des fauteuils.

Trois ans ! Quelle longue suite de jours ternes j'ai vu se dérouler devant moi ! J'en ai eu le frisson.

— Au nom du ciel, ma tante, ai-je dit, quel plaisir pouvez-vous trouver à vous fatiguer, à user vos yeux pour un travail inutile ?

— Inutile ! s'est-elle écriée, surprise et aussi courroucée qu'elle peut l'être.

— Certainement. La première étoffe venue imiterait aussi bien des fleurs que cette tapisserie qui vous donne tant de mal.

— Non, jamais aussi bien ; voyez comme ces fleurs sont admirablement nuancées. D'ailleurs, sans ce travail que ferais-je de ma vie ?

Ce mot m'a fait froid au cœur. Voilà donc ce qui peut remplir une vie, en être le plus vif intérêt, la plus grande passion, le but et la récompense !

— Est-il possible, ai-je dit me parlant à moi-même plutôt qu'à ma tante, qu'on puisse vivre pour cela ?

— Non, a-t-elle répondu avec une douceur qui m'a fait l'effet d'un reproche, nous devons vivre avant tout pour nous préparer à la mort qui viendra tôt ou tard ; mais dans une vie de femme la patience et l'industrie sont les meilleures compagnes. Il faut apprendre à nous contenter de peu.

1872 -

O mon journal, mon cher journal, mon seul ami, tu pourras un jour me dire si c'est bien là le mot de la vie, celui qui doit être inscrit sur chacune de tes pages. S'il en est ainsi, ne vaut-il pas mieux te fermer dès aujourd'hui et les laisser toutes blanches ? Mais, non, cela ne peut pas être. Notre vie est ce que nous sommes nous-mêmes. Qui demande peu obtient peu ; et moi, je demande beaucoup. Je veux être heureuse. Avant de me préparer à la mort, comme dit ma tante Cornélie, je veux vivre.

Je suis remontée dans ma chambre, je me suis assise près de ma fenêtre et je me suis mise à

regarder le jardin solitaire et négligé qui s'étend au dessous.

Ce jardin appartient à une petite maison grise, basse, aux fenêtres irrégulières, depuis longtemps abandonnée; il n'est pas beau, mais je l'aime tel qu'il est. C'est un vrai fouillis de plantes et d'arbrisseaux, du milieu duquel s'élancent quelques grands arbres, et où l'on ne discerne presque plus les allées. Au centre d'une étroite pelouse se trouve une corbeille de rosiers, si négligée, que leurs longues branches traînent sur le sol et s'enchevêtrent les unes dans les autres. Mais les roses n'en ont pas moins fleuri; ce désordre même est charmant. Personne ne s'y promène jamais, personne ne les cultive et n'en cueille les fleurs et les fruits. J'aperçois contre le mur du fond une haie de framboisiers dont les fruits mûriront bientôt. Ils seront becquetés par les oiseaux ou bien sécheront, et tomberont dans le sentier que personne ne foule. Il y a de la tristesse dans cet abandon, et pourtant j'aime à voir ce petit coin de terre si sauvage, cette végétation qui se développe librement entre quatre murs; j'aime à me dire que mon regard seul y pénètre.

La maison grise le ferme d'un côté, de l'autre il s'étend tout le long de la nôtre; ailleurs il est entouré d'une haute muraille. Ma chambre est la seule qui s'ouvre de ce côté, au milieu du lierre qui recouvre en entier cette façade et dont les branches déliées entourent ma fenêtre et lui font une couronne. Elle est toute petite, ma chambre, elle n'a qu'une croisée, et à peine contient-elle mon lit, la table sur laquelle j'écris, ma commode et deux chaises. Je ne la voudrais pas plus grande, c'est un petit nid où je me sens à l'abri. A l'abri de quoi? je n'en sais rien, mais il est certain que j'éprouve toujours un bien-être et une sécurité inexprimables quand je m'y retrouve. C'est là que j'ai tous mes trésors, mon journal dans un tiroir qui ferme à clef, le portrait de ma mère et deux ou trois livres que j'aime. C'est là seulement que je me sens libre. Partout ailleurs je puis rencontrer le regard perçant de ma tante Angélique, entendre cette voix qui m'est antipathique, et qui ne m'a jamais dit une parole affectueuse. Pourquoi a-t-elle cette voix qui fait grincer les fibres intérieures? Pourquoi est-elle si sèche, si roide, si malveillante? Est-elle née ainsi?

a-t-elle jamais été jeune? a-t-elle jamais été aimée? a-t-elle aimé elle-même autre chose que Carlo? Je ne puis oublier le sentiment de répulsion que j'ai éprouvé quand on m'a amenée auprès d'elle pour la première fois, et qu'elle a dit, sans m'embrasser : « Cette enfant n'a pas un trait de mon frère. Elle n'a rien de notre famille. »

Certes, il n'y a rien de commun entre nous. Ma tante Angélique n'a jamais été bonne pour moi; je suis restée sept ans dans sa maison comme une étrangère, sans qu'elle ait cherché à me connaître, sans qu'elle ait eu l'air de se douter que je pouvais avoir une âme, des joies, des tristesses, des besoins d'affection. Elle me surveille, voilà tout, et je suis sûre que rien ne lui fait plus de plaisir que de me prendre en faute. Son regard forme un angle aigu qui transperce, il m'est antipathique comme sa voix. Elle a la prétention d'y voir clair; ce qui est certain, c'est que ses yeux ont un don spécial pour faire surgir tous les mauvais sentiments que j'ai au dedans de moi. Si j'étais toujours sous le regard de ma tante, je deviendrais bientôt haïssable.

Il faut maintenant laisser mon journal et étein-

dre ma bougie. Mademoiselle Barbe verrait demain que j'ai veillé, et ferait un rapport aux autorités supérieures. C'est un bon agent de police que Mademoiselle Barbe ; rien ne lui échappe, pas même quelques lignes, de plus ou de moins, manquant à une bougie. Pour faire compensation, je vais me déshabiller sans lumière. J'ai rouvert ma persienne. Il n'y a pas de lune, mais les étoiles laissent tomber une faible lueur. Heureuses étoiles, on ne leur mesure pas l'air, l'espace et la vie comme à moi.

Le 2 juin.

Je suis descendue ce matin auprès de ma tante Cornélie, décidée à entrer en conversation avec elle.

— Ma tante, lui ai-je dit, vous avez toujours vécu dans cette maison?

— J'y suis née, je ne l'ai jamais quittée que pour peu de jours, et je compte bien y mourir, m'a-t-elle répondu.

— Et ma tante Angélique?

— Ma sœur a vu le monde plus que moi. Elle

avait un esprit curieux et indépendant. Mais voilà dix ans qu'elle n'a pas quitté la maison un seul jour.

— Est-ce qu'elle était aimable quand elle était jeune?

A cette question, ma tante Cornélie a jeté autour d'elle des regards inquiets.

— Thérèse, m'a-t-elle dit, comment pouvez-vous parler ainsi? Votre tante a toujours eu de grandes qualités, des facultés étonnantes et beaucoup d'énergie. C'est une personne remarquable.

— Ah! je n'en doute pas. J'espère qu'il n'y en a pas beaucoup comme elle... Mais ce que je demande, c'est si elle a jamais su se faire aimer, et si elle a jamais aimé personne?

— Thérèse, je vous prie de ne pas parler de cette manière; vous ne connaissez pas ma sœur, et vous ne devez pas vous permettre de la juger; elle a été bonne pour vous.

— Elle m'a laissé m'asseoir à sa table et demeurer dans sa maison, mais m'a-t-elle jamais dit une parole d'affection? me suis-je écriée, elle a un cœur sec et glacé.

— Avez-vous jamais essayé de vous faire aimer d'elle? m'a dit ma tante Cornélie; vous n'avez pas le droit de vous plaindre, puisque vous n'avez rien fait pour cela.

Ces paroles m'ont surprise, elles sont vraies. J'espérais que ma tante allait continuer, me donner un conseil, un encouragement; mais elle s'est tue et s'est mise à compter les points de sa maudite tapisserie. J'ai voulu parler; elle m'a imposé silence en me disant que je l'empêchais. A ce moment, la porte qui donne sur le jardin s'est ouverte, et ma tante Angélique a traversé le salon sans nous regarder, et est sortie par une autre porte. Sa seule présence a glacé l'élan passager que j'avais ressenti. Que pourrais-je faire, que pourrais-je tenter, pour me faire aimer d'elle? Ne sais-je pas trop bien à quel point elle est sèche et dure? A-t-elle jamais une bonne parole pour sa sœur? a-t-elle jamais un regard adouci pour qui que ce soit? D'ailleurs, quand elle m'aimerait, il ne me serait pas possible de l'aimer.

Le 5 juin.

Je n'ai pas ouvert mon journal ces deux jours. Qu'aurais-je écrit? On se tait, même avec ses meilleurs amis, quand on n'a rien de bon à dire. Avant-hier il pleuvait, je n'ai vu personne que mes deux tantes et Carlo. Ma tante Cornélie travaillait comme si sa vie dépendait du nombre de points qu'elle pourrait faire dans sa journée. Carlo, étendu sur son coussin, bâillait, guettait les mouches, se secouait de temps en temps et semblait participer à l'ennui général. Ma tante Angélique ne travaille jamais à l'aiguille, elle ne lit guère, et je ne l'ai jamais vue écrire ou recevoir d'autres lettres que des lettres d'affaires. Que peut-elle faire tout le jour? Il est vrai qu'elle s'occupe dans les détails les plus minutieux de sa maison, de son jardin, et qu'elle soigne Carlo comme s'il était son enfant. Elle va et vient perpétuellement. Quand on la croit au jardin, elle paraît au salon; à peine assise, elle se lève et sort de la chambre. Cette inquiétude et cette agitation

font un singulier contraste avec la tranquillité de ma tante Cornélie. Cela ne me frappait pas autrefois, tout me paraissait naturel; ce n'est que depuis peu de temps que j'ai commencé à observer et à me rendre compte de ces bizarreries.

Nous étions au commencement d'une interminable soirée, et je regardais l'aiguille de la pendule dont l'imperceptible mouvement ressemble à l'immobilité, en calculant avec effroi qu'elle devait faire trois fois le tour complet du cadran avant qu'il me fût permis de me retirer, quand Mademoiselle de Givre, l'intime amie de mes tantes, est arrivée. Je n'ai pas été fâchée de la voir, bien qu'elle soit froide et piquante comme son nom, et qu'elle ne m'épargne pas les mots blessants. Mais au moins elle parle, elle vous regarde, elle vous traite comme une créature vivante. Cela valait mieux que le lourd silence qui régnait dans le grand salon à peine éclairé.

Mademoiselle de Givre a commencé par me faire son compliment habituel sur ma mauvaise mine; elle ne me voit jamais sans me dire que je suis ou verte, ou jaune, ou grise, et maigre à faire peur. Puis elle a passé à mes cheveux, qui, m'a-

t-elle dit, reviennent d'une nuance rougeâtre, vraiment inquiétante.

— Surtout, ma chère, a-t-elle ajouté, s'il arrive qu'ils soient tout à fait rouges quand ils auront grandi, ne les teignez pas; c'est le plus mauvais calcul. Il faut se montrer tel qu'on est.

J'ai souri, car je sais que les reflets dorés et un peu ardents de mes cheveux sont ce que j'ai de mieux.

— Thérèse a une si haute idée d'elle-même, a dit ma tante Angélique, qui avait surpris ce sourire, que vous ne parviendrez pas à la lui ôter.

— Je conviens, a repris Mademoiselle de Givre, qu'elle a une quantité de cheveux. Vous lui avez rendu un grand service en les lui coupant l'année dernière; ils reviendront plus longs et plus épais encore, et je vous prédis qu'elle aura une chevelure magnifique. Vous avez vraiment eu une heureuse idée!

C'était au tour de ma tante Angélique d'être vexée.

— Je n'ai eu d'autre intention que celle de punir Thérèse, a-t-elle dit sèchement.

— Vraiment, ma chère amie, je vous reconnais

bien là. Faire le bien en ayant l'air de faire le contraire, rendre service sous prétexte d'infliger une punition, c'est votre méthode. Les personnes de votre sorte sont rares. Vous réconcilieriez un misanthrope avec notre espèce.

Tout cela était dit avec un accent de bonhomie plus irritant que le ton le plus caustique. Comment il se fait que ma tante supporte ces provocations, je l'ignore. Mademoiselle de Givre a ses coudées franches; je ne sais comment elle a pris cette position exceptionnelle. Avant la fin de la soirée, elle avait complimenté ma tante Cornélie sur sa force de caractère, sur l'influence qu'elle exerce autour d'elle, et insinué même qu'elle opprime un peu sa sœur. Elle semblait jouir excessivement du malaise dans lequel elle la jetait, et de l'impassibilité avec laquelle ma tante Angélique écoutait tout cela. Cette guerre de paroles m'a amusée quelques moments, puis je me suis mise à penser, et j'avais cessé d'écouter, lorsque les mots suivants ont attiré mon attention :

— En êtes-vous bien sûre? disait ma tante Cornélie.

— Parfaitement sûre. Elle arrive demain. Elle

reprend possession de sa maison, qui, comme vous le savez, pendant tout ce temps, n'a pas été louée. Elle compte se fixer ici.

— C'est une singulière audace, a dit ma tante Angélique d'une voix sourde, qui m'a forcée à lever les yeux sur elle.

Elle était pâle, les lèvres comprimées; sa figure était rigide.

— Elle n'a peut-être pas de mauvaise intention, a dit ma tante Cornélie d'une voix timide.

— Cornélie, la bonté ne doit pas aller jusqu'à la bêtise, lui a répondu aigrement ma tante Angélique. Souvenez-vous du mal qu'a déjà fait votre faiblesse, et tâchez du moins de ne pas recommencer.

— Recommencer!... hélas!... a soupiré ma pauvre tante, en baissant la tête sur son ouvrage.

— Marie Hersant s'est toujours conduite d'une manière indigne, et ce qu'elle fait maintenant dépasse tout le reste en impudence.

Ma tante Angélique parlait avec violence; elle me faisait vraiment presque peur, tant sa physionomie exprimait d'aversion et de colère.

— Vous êtes bien sévère pour elle, a dit Mademoiselle de Givre, je crois que vous avez tort en lui supposant de mauvais motifs; elle revient dans une maison qui lui appartient et qu'elle n'a pu ni vendre ni louer, voilà tout. Il est possible qu'au fond elle ait quelque espoir que le voisinage lui donnera des occasions.....

— Ah! qu'elle ne compte pas sur l'ombre d'une sotte faiblesse de ma part, a dit ma tante Angélique; Cornélie peut être sentimentale à son aise et se laisser prendre comme autrefois à de belles paroles; elle est maîtresse de ses actions. Mais moi je le suis aussi des miennes, et, Dieu merci, c'est moi qui gouverne cette maison.

— Allons! allons! ne vous montez pas, ma chère. Il ne faut jurer de rien. La personne dont vous parlez est une fine mouche. Elle en a fait passer par où elle voulait plus d'un qui se croyait ferme et inattaquable. Elle a des yeux qui attendriraient une pierre. Comme elle était jolie autrefois, quand elle venait chez vous prendre sa leçon avec son petit air innocent et timide!

— L'hypocrite! quand je pense qu'elle m'a

prise pour dupe, et que mes bontés pour elle ont été payées.....

Ma tante Angélique s'est arrêtée comme suffoquée. Mademoiselle de Givre a repris son ton de sympathie affectée :

— C'est triste, en effet, d'être payée ainsi pour une fois que l'on se décide à rendre service. Quant à ces gens affairés et vaniteux qui passent leur vie à faire ce qu'ils appellent le bien, c'est leur métier d'être dupes. Je ne les plains pas.

A ce moment-là, ma tante Angélique a paru s'apercevoir pour la première fois que j'étais présente et que j'avais entendu toute cette conversation. Elle m'a ordonné d'aller me coucher, d'un ton si dur que je me suis glissée hors du salon sans dire bonsoir à personne.

Ce matin, à déjeuner, les figures étaient sombres, et l'on n'a pas prononcé une parole. Que je voudrais pouvoir éclaircir ce mystère ! Quelle peut donc être cette personne pour qui ma tante a tant d'aversion, et qui vient demeurer près d'ici? Comment a-t-elle pu l'offenser? Tout cela doit être bien ancien, car depuis que je suis dans

la maison, je ne puis me rappeler aucune circonstance à laquelle il soit possible de rattacher cette conversation. Je crains de ne jamais rien savoir de plus.

Même jour, plus tard.

Comme j'écrivais ce matin dans ma chambre, j'ai vu les fenêtres de la petite maison grise s'ouvrir; le soleil y a pénétré, et cette habitation si longtemps fermée a pris un aspect de vie tout nouveau. On va, on vient, j'entends de loin une voix douce qui semble donner des ordres. Elle va donc être habitée, ma petite maison grise, et le jardin que je m'étais habituée à considérer comme ma propriété ne sera plus à moi seule.

Le 7 juin.

J'étais assise ce matin près de ma fenêtre; j'ai vu une femme sortir de la maison grise et marcher lentement dans le jardin. Elle s'est approchée de la corbeille de roses, elle a coupé avec soin celles qui étaient flétries, puis elle en a cueilli quelques-unes des plus fraîches et est

rentrée dans la maison; je n'ai pas bien pu voir sa figure cachée sous un chapeau de paille, mais elle m'a paru jeune et très-gracieuse dans tous ses mouvements. Serait-ce la personne dont Mademoiselle de Givre a parlé à mes tantes? Je le crois, car elles ont dit qu'elle était jeune, qu'elle était jolie et qu'elle venait vivre dans le voisinage. Oh! que je voudrais savoir ce qu'elle a fait, si réellement elle a eu des torts... Je ne peux pas le croire. Je suis sûre que tout le mal est venu de ma tante Angélique. Ne sais-je pas ce qu'elle est?

Le 8 juin.

Je puis de ma fenêtre voir le petit salon de la maison grise quand la porte vitrée en est ouverte; un grand fauteuil, une table à ouvrage, un bureau et une petite bibliothèque, un piano dans le fond, des fleurs partout, voilà ce que j'aperçois. La nouvelle propriétaire de mon jardin s'y promène de temps en temps. Elle rattache les branches trop extravagantes, coupe les feuilles mortes, regarde les fleurs et en cueille pour ses vases,

Un jardinier est venu hier pour mettre le jardin en ordre; j'avais peur qu'il ne le gâtât en coupant et arrachant à tort et à travers, quand j'ai entendu la jeune dame lui donner l'ordre de ne faire que déblayer les allées, arracher les mauvaises herbes et rattacher les branches qui obstruaient le passage, mais de tailler le moins possible. Le jardinier s'est mis à l'œuvre avec ces directions, et le jardin a déjà pris un air soigné sans rien perdre de son luxe de verdure. — Je suis descendue un instant auprès de Geneviève, et je lui ai demandé si elle savait qui habite la maison grise.

— Qu'avez-vous besoin de le savoir? m'a-t-elle dit de ce ton bourru qu'elle prend quelquefois, et le plus souvent, je l'ai remarqué, quand elle veut cacher une émotion.

— Et pourquoi n'aurais-je pas envie de le savoir? lui ai-je répondu; je n'ai pas tant d'intérêts dans ma vie qu'il me soit indifférent de connaître le nom d'une personne que je vois tous les jours.

— Vous la voyez tous les jours, Mademoiselle Thérèse!

— Oui, Geneviève, de ma fenêtre.

— Ah! c'est vrai, votre fenêtre donne sur son jardin. Eh bien, si vous m'en croyez, n'en parlez pas à Mademoiselle.

— Mais vous ne m'avez pas dit son nom, Geneviève; est-ce Marie Hersant?

Geneviève a tressailli.

— Comment le savez-vous? qui a pu vous le dire?

— C'est ma tante Angélique elle-même.

— Elle a parlé d'elle! elle sait donc qu'elle est ici?

— Oui, Mademoiselle de Givre le lui a dit.

— Ah!... et qu'a-t-elle dit quand elle l'a su?

J'aurais eu de la répugnance à rapporter à Geneviève les paroles que j'avais entendues; je me suis donc contentée de répondre :

— J'ai cru m'apercevoir que ma tante n'aime pas cette personne.

— Ne l'aime pas!..... ah! Seigneur! elle la déteste, elle la brûlerait vive si elle le pouvait.

— Je vous en prie, Geneviève, dites-moi ce qui s'est passé; dites-moi pourquoi ma tante la déteste ainsi. Dites-moi tout, puisque vous le savez.

— Non, non, Mademoiselle Thérèse, ce ne sont

pas mes secrets, et je ne vous les dirai pas. Je ne vous dirai qu'une chose : regardez-la tant que vous voudrez de votre fenêtre, — si jamais un ange a marché sur terre c'est bien elle, — mais ne parlez jamais d'elle à Mademoiselle, croyez-moi. Je sais ce que je dis. Seigneur! quand je pense qu'il y a tant d'années que je ne l'ai vue et que je pourrais la rencontrer aujourd'hui.

Elle s'appelle donc Marie Hersant : elle est jeune, mais elle paraît triste et un peu souffrante; elle habite la maison grise, elle est propriétaire de *mon jardin*, ma tante Angélique la hait, Geneviève l'appelle un ange; voilà tout ce que je sais d'elle. D'où elle vient, quel est son passé, quels rapports elle a eus avec ma tante, où elle l'a vue et comment elle l'a offensée, je l'ignore; mais je le saurai une fois!.....

Le 10 juin.

Elle est venue lire dans son jardin, assise tout près du mur de notre maison; elle a cueilli des fleurs comme elle le fait chaque matin, mais elle

n'a pas une seule fois levé les yeux vers moi. J'ai pourtant détaché une feuille de lierre que j'ai laissé tomber sur elle pour attirer son attention; elle n'a pas paru s'en apercevoir. Peut-être n'a-t-elle pas même remarqué ma fenêtre, la seule de cette façade à demi cachée par le lierre. Elle ne se doute pas que cet œil curieux est ouvert sur elle. Curieux!..... non, ce n'est pas de la curiosité que je ressens, c'est bien plutôt de l'intérêt, de la sympathie, un attrait que je ne comprends pas moi-même, puisque je ne connais presque rien d'elle, à peine ses traits que je n'ai jamais pu bien distinguer. Elle ne ressemble à aucune des personnes que je vois habituellement chez mes tantes. Je ne sais comment elle me fait tout oublier, même mon ennui, même mes révoltes. La voir de loin me rend meilleure. Oh! si je pouvais aller auprès d'elle!.....

Ce matin, nous avons eu un petit épisode à déjeuner. J'ai pris courage pour demander à ma tante Angélique de me faire donner des leçons d'anglais. Elle m'a répondu de son ton le plus sec :

— Vous ferez bien de profiter des leçons qu'on

vous donne avant de demander à apprendre des choses inutiles.

Puis elle est sortie de la chambre. J'étais outrée.

— Je vois, ai-je dit à ma tante Cornélie, qu'il faut me contenter de savoir lire, écrire et compter; c'est assez pour moi.

— Vous avez beaucoup trop d'ambition, Thérèse, les femmes n'ont pas besoin de savoir tant de choses. Les langues étrangères ne vous seraient d'aucune utilité; nous n'avons jamais regretté, ma sœur et moi, de n'en pas savoir d'autre que la nôtre. Il est bien rare que des étrangers viennent dans notre ville.

— Suis-je donc destinée à ne jamais sortir de cette odieuse ville? me suis-je écriée.

Ma tante Cornélie a levé les yeux avec un mélange d'effroi et de pitié, mais je ne lui ai pas laissé le temps de me dire ce qu'elle pensait de tant de perversité; je suis remontée dans ma chambre et ne suis pas redescendue de toute la matinée. J'étais si irritée que je n'ai pas même ouvert mes livres; j'ai regardé dans le petit jardin, mais personne n'est venu. Qui sait si *elle*

aussi ne me dirait pas comme ma tante Cornélie : « Le secret du bonheur c'est de se contenter de peu. » Au fond, pourquoi étudierais-je? à quoi me servirait de savoir? J'ai envie de demander d'être dispensée des ennuyeuses leçons de M. Boisse, toujours les mêmes depuis sept ans. Je l'aime pourtant bien ce bon vieux professeur, si méthodique, si pédant, si gourmé; cela me manquerait peut-être de ne plus entendre ses longues phrases si exactement conformes aux règles grammaticales. Il m'a dit l'autre jour, après avoir gémi sur deux fautes de participes, qui lui avaient percé le cœur :

— Si vous vouliez, Mademoiselle, appliquer votre remarquable intelligence aux beautés de la grammaire française, elles deviendraient la joie et le délassement de votre esprit.

— Je le voudrais bien, lui ai-je répondu, mais jusqu'ici je n'ai pas su les apercevoir. Peut-être mon intelligence n'est-elle pas aussi remarquable que vous le dites.

— Je vous demande pardon, elle est d'une nature excellente, prompte, nette et solide.

Et il s'est incliné en ajoutant :

—Je ne flatte jamais mes élèves, Mademoiselle.

S'il est vrai que mon intelligence ait toutes les qualités que lui attribue le pauvre M. Boisse, ne trouvera-t-elle jamais son aliment? Ah! si je pouvais penser, comme lui, que l'emploi correct des participes est le dernier terme du développement intellectuel!

Le 15 juin.

Je suis allée aujourd'hui fourrager dans la chambre de ma tante Cornélie, sans crainte d'être surprise par elle, car je la savais dans son embrasure de fenêtre, occupée à nuancer une rose ou une pensée. Elle a au-dessus de sa commode une bibliothèque où je n'avais jamais su voir que des livres fort ennuyeux, sermons, commentaires, ouvrages d'éducation, le tout d'il y a cent ans ou cinquante pour le moins. J'ai découvert qu'il en existe une seconde rangée par derrière, et sans me laisser décourager par la poussière qui s'en échappait, j'en ai rapporté de vrais trésors : un Racine en plusieurs petits volumes, avec des gravures très-comiques, un Corneille, deux volumes de tragédies de Voltaire, une *Histoire*

de la guerre de Trente ans, et enfin et surtout un dictionnaire, une vieille grammaire et un livre anglais que je vais me mettre à étudier. Oui, j'ai pris cette résolution et je la tiendrai. Je donnerai chaque jour deux heures à cette étude. Chers livres, vrais trésors, mes seuls amis et mes seuls professeurs, avec quelle joie je vous ai rangés dans mon armoire, en faisant des vœux pour que vous échappiez aux yeux de lynx de Mademoiselle Barbe. J'ai vu mon amie du petit jardin. Si elle m'avait souri, je me serais trouvée tout à fait heureuse. Mais elle ne regarde jamais de mon côté, jamais... Est-ce un parti pris?

Le 22 juin.

Depuis quelques jours, je n'ai pas eu le courage d'écrire; je suis lasse et le moindre effort me coûte. Je n'ai pourtant aucun mal qu'une grande fatigue et de temps en temps une violente douleur qui m'ôte la respiration. J'ai cessé mon étude de l'anglais. C'est peut-être lâche de ne pas persévérer; mais le courage me manque. Je ne sais ce que j'ai.

Hier, Madame Simon, une parente éloignée de mes tantes, est venue nous voir. Mes tantes lui ont fait assez froide mine, je les ai souvent entendues dire qu'elle avait fait une mésalliance en épousant un fermier, et que c'est faire tort non-seulement à soi-même, mais à toute sa famille que de se déclasser. Elle ne s'est point laissé intimider par leur ton cérémonieux et a parlé avec autant de naturel et de simplicité que si on l'avait écoutée avec toute la bienveillance imaginable. Elle a remarqué que j'étais maigre et pâle, et a offert à mes tantes de m'emmener pour quelques jours dans sa ferme. « Nous vous la soignerons bien, a-t-elle dit; elle boira du lait chaud, Hortense l'égayera et vous verrez qu'elle vous reviendra mieux portante. » Ma tante Angélique a d'abord refusé assez sèchement, en disant que je pourrais avoir chez elle tous les soins nécessaires.

— Mais pouvez-vous lui donner l'air de la campagne, le lait tout chaud de ma bonne vache noire et l'odeur fortifiante des foins? Voyez, elle en a envie, la pauvre petite; ne le lui refusez pas.

— En avez-vous envie, Thérèse? a demandé ma tante d'un ton peu encourageant.

— Oh! oui, ma tante, je le voudrais bien.

— Eh bien! allez-y, je ne vous empêche certainement pas.

Ces mots, prononcés comme ils le furent, auraient sans doute paralysé ma tante Cornélie, et elle aurait refusé poliment en s'efforçant d'avoir l'air de faire sa volonté et non celle de sa sœur; mais je ne suis pas faite comme elle, et la permission, de quelque manière qu'elle fût accordée, m'a paru bonne à prendre. Il a été convenu que Madame Simon viendrait me chercher demain, dans le char à bancs de la ferme. Après cela elle nous a donné quelques détails sur ses travaux domestiques: elle a parlé de sa fille qui est tout dernièrement revenue de pension, de son fils qui, quoique tout jeune, mène la rude vie d'un maître fermier et ne s'en plaint pas; puis elle nous a quittées en répétant : « Je vous promets de vous ramener ma petite cousine avec des joues roses. » Mes tantes prennent des airs de pitié en parlant d'elle. Il m'est pourtant difficile de croire que leur sort soit plus heureux que le sien, quoiqu'elles aient eu la satisfaction de garder leur noble nom de Champercy.

Le 24 juin.

Je suis depuis hier aux Pâturages : c'est le nom de la ferme, et je ne m'étonne pas qu'on le lui ait donné en voyant les beaux prés qui l'entourent et les troupeaux qui y paissent. La maison est tout ce qu'il y a de plus simple. Elle est basse et tout entourée des granges et des étables. On y entre par une cour rustique, au centre de laquelle un magnifique saule pleureur abrite une fontaine. J'ai été toute surprise en voyant de l'autre côté un vaste jardin rempli de roses de toutes les nuances et de toutes les espèces. Au delà s'étendent de grandes prairies en pente douce semées d'arbres fruitiers. On ne se douterait pas qu'on est si près d'un village, car on n'aperçoit pas une maison. Sur la gauche, à une lieue environ de la ferme, on voit une grande

forêt qu'on me promet de me faire visiter. De l'autre côté, un ravin profond la sépare d'une colline où s'élève une tour en ruines. On dit que c'est le plus beau point de vue du pays.

Hier, Madame Simon est venue me chercher elle-même. Mademoiselle Barbe avait fait ma malle avec tant de peines, de soupirs, d'allées et venues, de recommandations et de sombres prévisions sur ma tenue et mes mésaventures de toilette pendant mon séjour aux Pâturages que, lorsqu'elle eut fini, j'étais plus fatiguée que si j'avais fait dix malles moi-même. Ma tante Cornélie m'a donné mystérieusement une petite bourse antique et fanée contenant cinq francs pour le cas où j'aurais quelque dépense à faire. Ma tante Angélique ne m'a fait ni cadeau ni recommandation; ses adieux ont été aussi secs que les miens ont été froids. Geneviève m'a grondée de ce que je m'en allais ainsi courir le monde; puis elle m'a embrassée et m'a dit : « Amusez-vous et faites-vous du bien. »

Avant de partir, j'ai encore regardé le petit jardin. Il était solitaire; je n'ai rien vu, rien entendu. C'était triste de le quitter ainsi.

Madame Simon m'a fait monter dans la voiture découverte et s'est mise près de moi. On a placé ma petite caisse derrière nous, et nous sommes partis au trot des deux lourds chevaux que conduisait un paysan en blouse bleue. Je me sentais intimidée. Madame Simon ne disait rien. Une fois seulement elle a remonté mon châle qui avait glissé, et m'a demandé si j'étais bien fatiguée. Sa voix est douce et caressante; j'aime à l'entendre. Le ciel était gris, et quelques gouttes de pluie ont commencé à tomber. L'homme en blouse s'est retourné pour la première fois.

— Nous allons avoir de l'eau, a-t-il dit; as-tu pris un parapluie?

— Oui, un parapluie monstre qui nous préservera parfaitement. Mais toi, Arthur, comme tu vas être mouillé!

— Ne t'inquiète pas. Nous allons aller si bon train que je passerai entre les gouttes.

J'en croyais à peine mes oreilles. Cet homme en blouse, que je n'avais pas même songé à saluer en entrant dans la voiture, que j'avais à peine remercié quand il m'avait mis de la paille sous les pieds, c'était M. Simon, et de plus il

s'appelait Arthur. J'étais si honteuse et si étonnée que je n'entendis pas que Madame Simon me demandait à deux reprises si j'étais bien abritée, et qu'elle dut répéter une troisième fois sa question.

La pluie tombait de plus en plus fort, et, bien que M. Simon pressât ses chevaux, il ne semblait nullement passer entre les gouttes, car sa blouse bleue était trempée et son chapeau ruisselait. Quant à nous, nous étions parfaitement à l'abri sous l'immense parapluie de cotonnade dont les gouttières s'épanchaient des deux côtés sur la route et devant nous sur le banc où était assis le pauvre conducteur. Nous arrivâmes à sept heures, tout juste pour le souper. Madame Simon me conduisit dans la chambre qu'elle m'avait destinée, et qui est tout près de la sienne; elle me donna des pantoufles, disant que j'avais traversé à pied la cour qui était comme un lac, s'assura elle-même qu'aucune partie de mes vêtements n'était mouillée, et me laissa en m'annonçant qu'Hortense viendrait me chercher pour souper. Un instant après, une jolie jeune fille entr'ouvrit la porte et demanda si elle pouvait entrer.

— Je suis très-contente de vous avoir pour quelques jours! me dit-elle. Voulez-vous que je vous aide à arranger vos cheveux?

Je m'aperçus alors que mes cheveux étaient complétement défrisés et aplatis par l'humidité, tandis qu'Hortense avait l'air de l'ordre et de la grâce en personne. Elle courut chercher une brosse dans sa chambre, et en un tour de main me rendit présentable. Je la remerciai, et elle m'embrassa.

— Nous serons très-bonnes amies! me dit-elle. Maman dit que vous êtes malade et qu'il faut vous guérir. Nous vous soignerons bien, et je suis sûre que dans quelques jours vous aurez des couleurs roses comme moi.

— Oh! jamais, lui répondis-je en la regardant avec admiration; vous ressemblez à une des roses de ce jardin que j'ai vu en passant et qui m'a paru si beau.

— Mes pauvres roses! l'orage les aura toutes flétries. J'aurais voulu vous les montrer comme elles étaient ce matin; mais demain il y en aura de nouvelles.

Hortense m'a entraînée en parlant; nous

sommes descendues dans la grande cuisine, où M. Simon se chauffait près d'un feu clair. Il avait quitté sa blouse pour un habit gris très-simple, mais moins rustique. Il m'a saluée poliment, comme si nous nous rencontrions pour la première fois, et nous sommes entrés dans la salle à manger. Le souper était composé de viande froide, d'une omelette, de miel, de beurre, de gâteaux et de fruits magnifiques. Je ne m'étais jamais assise à une table aussi agréable à la vue. Madame Simon m'a fait mettre à côté d'elle; une cinquième place restait inoccupée.

— Il paraît que Benjamin fait une toilette extraordinaire, a dit Mademoiselle Hortense.

— Cela ne lui ressemblerait guère, a répondu son père en souriant. Tu as pris tous les goûts de toilette, Hortense; il ne lui est rien resté.

Et en parlant ainsi, M. Simon regardait malicieusement la jolie robe de mousseline bleue et la coiffure coquette de sa fille.

— Il est pourtant venu deux ans avant moi, père; il pouvait choisir, a-t-elle répondu.

Au même moment un grand jeune homme,

d'une tournure assez rustique, est entré, m'a saluée gauchement, et s'est assis de l'autre côté de sa mère. Je n'ai pu m'empêcher de penser que des idées d'élégance lui iraient singulièrement mal.

— Benjamin, a dit Mademoiselle Hortense, je t'accusais d'avoir été faire une toilette superfine. Je vois que je n'avais jamais deviné moins juste.

— Et pourquoi aurais-je fait une toilette, a-t-il dit d'un ton un peu rude, est-ce que je savais qu'il y avait du monde?

— Du monde! a répété Hortense en riant, mon pauvre Benjamin, si tu appelles notre cousine Thérèse *le monde*, malgré son petit air sauvage, que diras-tu quand j'aurai quelqu'une de mes amies de pension? Tu ne sauras où te mettre ni que faire de ta personne.

— Je m'en irai.

— Oh! mon cher ourson, je ne permettrai pas que tu perdes ta seule chance d'être un peu civilisé. Non, non, tu ne t'en iras pas. Tu te laveras les mains avec du savon parfumé, et tu nous accompagneras à cheval dans les bois. Voilà mon plan, n'est-il pas charmant?

Pendant tout le repas, Hortense a eu la conversation à elle toute seule. M. et Madame Simon ont à peine ouvert la bouche, son frère a prononcé quelque monosyllabes; moi, pas une seule parole. Après le souper, elle s'est mise au piano et a chanté, son père s'est endormi dans un grand fauteuil, Benjamin a pris un livre et s'y est absorbé. J'en ai lu le titre à l'envers, c'était le *Bon Jardinier*. Madame Simon m'a fait asseoir près d'elle et m'a demandé plusieurs fois si je me trouvais bien, si j'aimais cette musique, si je voulais aller me coucher. Hortense m'a accompagnée jusqu'à ma chambre, m'a allumé ma bougie et m'a souhaité le bonsoir. Un moment après, elle a rouvert ma porte pour me dire : « Vous n'avez besoin de rien, n'est-ce pas? » — Je ne me sentais nullement disposée à lui demander un service, et j'étais cependant si fatiguée qu'il me semblait impossible d'ouvrir ma caisse et d'y prendre ce qui m'était nécessaire. Je me suis étendue tout habillée sur mon lit. Un insurmontable malaise s'était emparé de moi ; je n'aurais pas pu soulever un doigt, mais je pouvais penser. Mon isolement, l'abandon où j'étais me faisaient peur. Je me sen-

tais seule ici, seule partout, sans un coin sur la terre où l'on m'aime, où l'on ait besoin de moi, où l'on souffre de mon absence. J'ai pleuré longtemps.

Je n'avais pas encore eu le courage de me relever et d'ouvrir ma caisse, quand Madame Simon est entrée. Elle m'a demandé avec bonté ce que j'avais, elle a défait elle-même ma caisse, m'a aidée à me déshabiller, et m'a donné un peu d'éther dans de l'eau sucrée. Elle ne m'a quittée que lorsqu'elle m'a vue très-tranquille et près de m'endormir. Ce matin, je me suis réveillée sous l'impression de cette bonté ; et je venais à peine d'ouvrir les yeux, quand je l'ai vue entrer dans ma chambre avec un petit plateau sur lequel était un appétissant déjeuner ; elle m'a embrassée et m'a défendu de me lever de bonne heure. Tout en déjeunant, j'ai regardé avec plaisir les cimes des arbres du jardin et les prairies qui s'étendent au delà sous mes fenêtres. Je n'ai pas encore vu Hortense, mais je l'ai entendue ; elle a joué du piano et chanté pendant une grande partie de la matinée. La voilà qui cueille des fleurs au jardin.

Le 25 juin.

Nous avons passé toute notre journée dans les prés. On faisait les foins, et nous nous sommes couchées sous un arbre, Hortense et moi; c'était délicieux de respirer cette odeur pénétrante et de regarder au travers des branches le ciel d'un bleu pur et profond. Nous avions apporté des livres et des ouvrages, mais nous n'en avons pas beaucoup usé. Hortense s'est endormie, et moi je suis restée à regarder tout ce qui m'entourait. Les feuilles de l'arbre qui nous couvrait de son ombre tremblaient tout doucement sous un souffle de brise si léger, qu'on eût dit un soupir. Plus loin je voyais frémir les blés dorés; les petits oiseaux s'élevaient tout à coup de terre et montaient presque en ligne directe vers le ciel où ils faisaient éclater leur chant joyeux; dans l'herbe, à mes pieds, j'entendais au loin un bourdonnement confus, comme de mille petites voix, dont chacune serait imperceptible, mais qui toutes ensemble font une harmonie vivante. Un murmure d'eau, argentin, frais et monotone montait du

fond du ravin. En l'écoutant, il me semblait voir courir et rebondir les petites vagues formées par les grosses pierres moussues dans le courant limpide. Je voyais dans le lointain un groupe de faneurs et de faneuses qui avaient posé pour un moment leurs râteaux et leurs fourches, et s'étaient couchés à l'ombre d'une haie ou sous le grand pommier qui s'élevait seul au milieu du pré qu'ils avaient fauché. Les uns s'étaient couvert la figure de leur chapeau de paille, d'autres s'abritaient d'une grande branche cueillie dans la haie avec laquelle ils chassaient les mouches. C'était une heure délicieuse. J'aimais ce grand silence si plein de voix, ce repos si vivant. Pour la première fois, j'ai eu un élan vers le Créateur de toutes ces choses. Je voudrais le connaître..., je voudrais l'aimer.....

Hortense s'est éveillée à peu près au moment où les faneurs reprenaient leur travail sous un soleil brûlant.

— Vous n'avez pas dormi, m'a-t-elle dit, qu'avez-vous fait tout ce temps?

— J'ai regardé autour de moi et j'ai pensé.

— Et quoi donc?

— Ce serait trop long de vous le dire, mais je pense dans ce moment que ces pauvres gens, là-bas, travaillent sous ce soleil brûlant, pendant que nous nous reposons ici, à l'ombre, et je me demande pourquoi cette différence entre eux et nous?

— A quoi sert de se poser des questions semblables? m'a répondu Hortense d'un air d'humeur; nous n'y pouvons rien changer. Remercions Dieu de ce qu'il nous a donné la bonne part, et ne nous fatiguons pas l'esprit à chercher pourquoi.

Je ne crois pas que je puisse jamais aimer Hortense plus que je ne l'ai aimée au premier moment où je l'ai vue. Elle est gaie, aimable et affectueuse; mais il y a en elle quelque chose qui vous arrête à la surface quand on voudrait aller plus loin, quelque chose qui sonne un peu sec, même sous des paroles affectueuses. Je me suis tue; elle m'avait ôté toute envie de lui en dire davantage.

— Voyons, ma petite Thérèse, a-t-elle repris, il faut être un peu plus comme tout le monde. Pourquoi vous noircir l'esprit en pensant à ce

qui ne vous concerne en rien? Pourquoi avez-vous ces grands yeux tristes et sérieux qui regardent tellement au fond des choses et des gens, que lorsqu'ils se fixent sur moi j'ai presque peur. Quel âge avez-vous? dix ans ou cent ans? En vérité, je n'en sais rien.

— Ni l'un ni l'autre, Hortense; j'ai quinze ans et je regarde comme je peux. Je voudrais être autrement pour vous faire plaisir.

— Je le voudrais aussi, mais puisque nous ne pouvons pas vous changer, il faut tirer le meilleur parti possible des choses telles qu'elles sont. Mais, dites-moi donc, n'êtes-vous jamais gaie?

Je ne savais trop que répondre. Je ne suis pas gaie, en effet, je le crois... et comment pourrais-je l'être, quand je suis toujours seule? Je me sens quelquefois, comme je l'étais pendant qu'Hortense dormait, étrangement heureuse, tellement heureuse, qu'il me semble que ma poitrine va se briser; mais dans ces moments-là j'ai envie de pleurer et non de rire. Comment lui expliquer tout cela? Je lui ai répondu que c'était difficile d'être gaie quand on était toujours seule ou avec des personnes âgées et tristes.

— Pauvre petite! m'a-t-elle dit, quelle ennuyeuse vie vous avez! Moi, j'ai toujours été heureuse; je ne me rappelle pas avoir été grondée, à peine avoir pleuré, excepté lorsque mes oiseaux mouraient. Ma bonne mère m'a toujours accordé tout ce que je désirais ; mon père voulait que tout fût joie dans ma vie. Nous n'avons jamais eu de chagrins, et quand mon père a des ennuis, il dit qu'il lui suffit de me voir gaie pour les oublier. Vous voyez qu'il n'est pas étonnant que je sois si joyeuse.

Non, vraiment, ce n'est pas étonnant qu'elle le soit. Si ma mère avait vécu, je le serais peut-être comme elle.

Nous sommes rentrées vers le soir, et Madame Simon a dit que j'avais déjà beaucoup meilleure mine, et qu'il fallait faire de moi une petite fermière pour me voir bientôt fraîche comme une rose. Demain, nous devons encore passer notre journée dans les prés. On nous y apportera notre dîner comme hier. Madame Simon déclare qu'il faut profiter de ces belles journées de juin et du foin sur lequel nous pouvons nous étendre, et qui sera bientôt tout rentré. Elle a

promis de venir nous rejoindre quand elle aura fini ses affaires de ménage.

Le 27 juin.

On a la coutume, aux Pâturages, de lire le soir, avec tous les domestiques rassemblés, un chapitre de la Bible et une prière. C'est M. Simon qui le fait. Il lit lentement, respectueusement, d'une manière monotone, mais pourtant impressive. Ce soir, une des paroles qu'il a lues m'est restée dans l'esprit : « Mon cœur me dit de ta part : Cherche ma face. Je chercherai ta face, ô Eternel! » C'est singulier, cette parole exprime justement ce que j'ai senti depuis quelques jours. Toutes ces choses si belles que j'ai sous les yeux m'ont fait penser à Dieu qui les a créées ; je sais qu'il est bon, sage et tout-puissant, mais il est si loin de moi...

Le 30 juin.

Hortense est allée passer deux ou trois jours chez sa grand'mère, qui demeure à quelques lieues d'ici et qui est un peu indisposée. Madame Simon

craint que je ne m'ennuie. Elle veut me conduire demain aux Peupliers, chez une amie que j'aurai du plaisir à connaître. Madame Simon se trompe bien si elle croit que je puisse m'ennuyer ici. D'abord Hortense a laissé à ma disposition sa bibliothèque, qui contient des trésors. Hier j'ai pris les *Méditations* de Lamartine, et je suis allée les lire au fond du jardin. Je ne savais pas ce que c'était que la poésie avant de les avoir lues. Je me répétais à demi-voix les strophes du *Lac*, que je voulais apprendre par cœur afin de les emporter avec moi, quand M. Benjamin est venu s'asseoir près de moi.

Il avait l'air harassé, car il avait travaillé tout le jour autant et plus peut-être que ses ouvriers. Il m'a parlé de la chaleur, de l'orage qui nous menace, puis il m'a demandé ce que je lisais. Je lui ai montré le livre :

— Oh! m'a-t-il dit d'un air d'indifférence, est-ce que vous trouvez cela beau? je n'aime pas beaucoup la poésie, ça m'ennuie. C'est bon pour les jeunes filles qui n'ont pas grand'chose pour les occuper. Pour moi qui travaille du grand matin jusqu'au soir, ce n'est pas mon affaire.

Je ne lui en avais pas encore entendu dire si long; la cloche du souper m'a dispensée de répondre à ce discours. Un instant plus tard, assise en face de lui, j'ai pu me convaincre qu'un pâté chaud est bien mieux son affaire qu'une Méditation de Lamartine.

Cela ne m'étonne pas qu'Hortense traite son frère sans cérémonie et prenne avec lui un petit air de supériorité.

Le 1er juillet.

Hier matin, nous sommes parties à la fraîcheur pour les Peupliers. Les chevaux étaient trop occupés aux travaux de la ferme pour qu'il fût possible d'en obtenir un pour nous conduire; mais Madame Simon a pensé qu'en partant de bonne heure, en revenant tard et en évitant ainsi la chaleur du jour, nous pourrions parfaitement faire à pied cette course d'une heure et demie. Je l'aurais trouvée délicieuse si je ne m'étais pas sentie prise, dès la seconde demi-heure, d'une horrible fatigue; je n'aurais jamais cru que la fatigue à elle seule pût être une si grande souffrance. Nous avions descendu les pentes jus-

qu'au ruisseau du ravin, que nous avons traversé sur un petit pont de bois; après avoir grimpé une montée assez rude, mais tout ombragée, nous nous sommes trouvées bien au-dessus du niveau des Pâturages. De cette hauteur nous avions une vue magnifique, une vaste étendue de plaines et de bois bornée par des collines élevées et arrosée par une large rivière. Comme j'aurais aimé à regarder tout cela si j'avais pu m'asseoir, respirer et laisser s'apaiser un peu ce battement de cœur qui m'ôtait la respiration; mais Madame Simon marchait devant moi d'un bon pas et il fallait la suivre. Si j'avais dû monter encore, cela m'eût été impossible; mais nous marchions à plat, dans de grandes prairies assez désolées, à l'extrémité desquelles Madame Simon m'a montré, sans se douter qu'elle me jetait dans une indicible détresse, les deux rangées de peupliers immenses qui abritent la maison où demeure son amie et lui ont donné son nom. Nous allions, nous allions toujours, et il me semblait que les peupliers ne se rapprochaient pas. N'osant pas regarder à ce terme lointain si difficile à atteindre, je me donnais pour but tantôt un buisson à une centaine

de pas, tantôt l'un des arbres disséminés sur cette grande surface : J'irai jusque-là, me disais-je. Arrivée là, je reprenais courage et j'atteignais encore un autre but. Madame Simon se retourna tout à coup et poussa une exclamation :

— Thérèse, dit-elle, vous êtes pâle comme la mort, ma pauvre enfant; pourquoi ne m'avoir pas avertie? Vous ne pouvez faire un pas de plus. Asseyez-vous là. Pauvre petite, comment ai-je pu vous oublier ainsi!

Je me suis laissée tomber sur le bord du chemin. Madame Simon a couru tremper son mouchoir dans un ruisseau qui coulait à quelques pas dans les longues herbes; elle m'en a baigné les tempes, et au bout d'un moment l'absence de mouvement m'a remise. Madame Simon m'a aidée à aller m'asseoir à quelques pas plus loin, sous un arbre. Le soleil devenait brûlant et nous avions encore toute une grande demi-lieue à faire. Elle était désespérée. Je l'assurais que dans quelques minutes je serais en état de reprendre mon chemin et d'arriver au but sans autre mésaventure, en ajoutant que ce qui me faisait mal c'était surtout de marcher trop vite.

— Pauvre enfant, et je n'ai pas pensé une seule fois à vous demander si vous pouviez me suivre!

Elle m'a fait dénouer mon chapeau et appuyer ma tête sur ses genoux. Je me suis sentie toute restaurée.

— Savez-vous ce qui m'a fait ainsi vous oublier? m'a-t-elle dit après un moment de silence: c'est que je pensais à la personne que nous allons voir et à sa vie si différente de la mienne.

— Oh! racontez-la-moi, je vous en prie.

— Je craindrais de la gâter, c'est d'elle-même qu'il faut l'entendre.

— Mais je n'oserai pas la lui demander.

— Il vaut mieux que vous la voyiez d'abord, sans rien savoir d'elle. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle a beaucoup souffert.

Nous nous remîmes en route. Madame Simon marchait cette fois si lentement que j'étais obligée de la presser un peu; enfin nous sommes arrivées à l'entrée de l'avenue de peupliers. Je n'ai jamais rien vu de plus triste que cette habitation, et pourtant elle a un charme que l'on ne sent pas au premier abord, mais qui vous pénètre peu à

peu. Tout y est triste, mais tout y est d'accord : les fleurs même qui y croissent y semblent plus pâles qu'ailleurs, l'herbe y est grisâtre et le ruisseau qui coule dans les joncs n'a pas de murmure. J'ai compris mon impression quand, plus tard, notre hôtesse m'a dit :

— Tout ce qui m'entoure n'est que souvenir.

2 juillet.

Je reprends mon récit ; je voudrais pouvoir tout écrire, mais je n'ai presque pas de force ; chaque jour je me sens plus fatiguée, je ne puis plus ni manger ni dormir. Madame Simon en est tout affligée, elle s'accuse de n'avoir pas été prudente et elle invente mille moyens de me raviver, comme elle dit. Hortense prétend que je fais semblant d'être malade, afin de gagner le cœur de sa mère qui n'aime rien tant que de droguer les gens. Elle partage ses taquineries entre son frère et moi. J'avoue que sa perpétuelle gaicté me fatigue ; il est impossible d'avoir avec elle une conversation suivie et raisonnable. Mais j'oublie

que si j'ai repris la plume, ce n'est pas pour parler d'Hortense, c'est pour achever le récit de ma visite aux Peupliers.

Après avoir monté l'avenue et traversé une pelouse, nous sommes entrées dans un salon frais et un peu sombre, au fond duquel était assise une dame pâle et très-simplement mise, dont les cheveux étaient entièrement gris. Elle ne s'est pas levée en nous voyant, mais elle a tendu la main à Madame Simon, en lui disant d'une voix tranquille et douce :

— C'est vous! Voilà qui me fait plaisir; et qui m'amenez-vous là? ce n'est pas votre fille?

— Non, c'est une jeune parente un peu malade que nous avons à la ferme pour quelques jours. Elle est trop fatiguée, je le crains. Je n'aurais pas dû mesurer ses forces aux miennes.

— Asseyez-vous là, mon enfant, a dit la dame avec bonté, en m'attirant dans un fauteuil à côté du sien, ôtez votre chapeau, reposez-vous bien, et quand vous aurez moins chaud, vous prendrez un peu d'eau et de vin. Je suis contente de vous voir, j'aime beaucoup les jeunes filles; seulement

j'aime à leur voir un peu plus de couleurs que vous n'en avez.

Et elle m'a embrassée en m'appelant : Pauvre petite rose blanche.

J'était très-surprise, car personne ne m'avait jamais appelée une rose jusqu'ici, et en vérité je n'y ressemble guère. Quand les rafraîchissements sont arrivés, il m'a été impossible de rien prendre. Mon cœur battait à me briser la poitrine et mes mains étaient froides comme la glace. La dame pâle m'a emmenée dans sa chambre, m'a fait coucher sur son lit, et m'a laissée après m'avoir donné encore un baiser. Je me suis endormie d'un lourd sommeil, plein de rêves étranges. Quand je me suis réveillée, ma bonne hôtesse était près de moi. Elle a pris mes mains qui étaient redevenues chaudes, m'a tâté le pouls et m'a dit que mon long sommeil m'avait fait beaucoup de bien. Je me suis soulevée et j'ai vu derrière les peupliers de longues traînées de nuages rouges au ciel, semblables à celles que le soleil laisse en se couchant après lui.

— Est-ce déjà le soir? ai-je dit, n'en pouvant croire le témoignage de mes yeux.

— Oui, c'est le soir.

— Et Madame Simon?

— Elle est partie depuis longtemps, me laissant la petite dormeuse en otage ; on viendra vous chercher demain avec la voiture. Vous n'avez pas peur de rester un jour avec moi ?

Non vraiment, je crois que je n'aurais pas eu peur de passer toute ma vie avec elle. Jamais je n'avais rien vu de si calme et de si beau que sa figure encadrée de deux bandeaux de cheveux gris. Je la regardais sans penser que quelques heures auparavant elle m'était complétement étrangère, sans penser que je ne savais pas même son nom. Je le lui ai dit pourtant.

— Quoi! Madame Simon ne vous a pas dit mon nom? Vous ne savez pas chez qui vous êtes?

— Non, je sais seulement que je me trouve très-heureuse auprès de vous, lui ai-je répondu.

— Pauvre enfant! vous n'avez peut-être pas eu trop de bonheur dans votre petite vie, m'a-t-elle dit, en me caressant d'un air préoccupé. Eh bien! si vous tenez à le savoir, je m'appelle Madame Albert.

— Et vous êtes seule dans cette grande maison?

— Toute seule, avec deux domestiques.

— Mais vous n'y avez pas toujours vécu seule?

— Pas toujours, mais longtemps, bien longtemps. Mais ce n'est pas de moi que nous allons parler ce soir. Venez, nous prendrons le thé sur la terrasse; la lune va se lever derrière mon rideau de peupliers : nous aurons une belle soirée.

C'était une belle soirée, en effet. Nous sommes restées très-tard dehors. Madame Albert m'avait enveloppée d'un grand châle, disant que ce serait cruel de m'envoyer me coucher puisque j'avais dormi tout le jour. Elle m'a fait quelques questions sur ma vie, sur mes occupations, sur mon passé. J'étais d'abord intimidée, puis bientôt sa douceur tranquille m'a mise à l'aise, et je lui ai répondu sans effort. Mais je ne sais comment il s'est fait que devant elle je n'aurais pas eu l'idée de me plaindre. Elle m'écoutait sans faire aucune observation. Une fois seulement, comme je faisais allusion à la sévérité et à la froideur de ma

tante Angélique, elle a posé doucement sa main sur ma tête ;

— Les jeunes ne doivent pas juger les vieux, m'a-t-elle dit; la vie a des secrets qui rendent indulgent quand on les a pénétrés, mais qu'à votre âge on ne peut connaître.

Ces mots m'ont rappelé celui de ma tante Cornélie : « Avez-vous jamais essayé de vous faire aimer d'elle? » Mon cœur s'est serré; je me suis sentie horriblement triste, comme si jusqu'ici j'avais toujours fait fausse route et marché du côté de l'ombre et non du côté de la lumière. Cette main posée sur ma tête, ces paroles dites d'un accent si simple, mais si pénétrant, m'ont vivement émue. J'aurais voulu lui demander de me parler encore, de me dire ces secrets de la vie que j'ignore et qui me rendraient meilleure. Je n'ai pas osé parler; j'ai laissé passer l'instant où j'aurais pu le faire..... Il n'est pas revenu.

La nuit était devenue tout à fait sombre; la lune avait paru à l'horizon, mais un nuage passait sur elle et l'on entendait dans l'éloigement, à intervalles réguliers, le cri mélancolique d'une orfraie. Dans le ruisseau, parmi les joncs et au

pied des peupliers, quelques grenouilles coassaient ; on entendait aussi le rejaillissement de l'eau quand elles se replongeaient en plein ruisseau après avoir sauté dans l'herbe humide de la rive. Les peupliers eux-mêmes, se dessinant contre le ciel, semblaient autant de géants immobiles. Involontairement je me serrai contre Madame Albert.

— Je vois, me dit-elle, que vous n'aimez pas tous ces bruits de la nuit dans une campagne isolée. Ils vous paraissent tristes, et ils le sont en effet; si je les aime tant, c'est qu'ils sont associés pour moi aux impressions de quelques jours de bonheur et de vingt années de solitude.

Je ne pus m'empêcher de répéter avec effroi :

— Vingt années de solitude !

— Cela vous fait peur, mais c'est que vous ne savez pas, mon enfant, combien la solitude la plus profonde peut être peuplée de souvenirs. Pourvu que le cœur soit riche, qu'importe ce qu'est la vie?

Je pris courage alors et je lui dis en tremblant :

— Oh! si vous vouliez me raconter votre histoire, Madame !

— A vous, mon enfant? Elle ne pourrait guère vous intéresser. Mon histoire est tout unie; je n'ai pas de grands événements à raconter : j'ai fait peu de chose dans ma vie, et je n'ai jamais habité que cette maison. Vous voyez qu'elle serait fort monotone.

Je n'osai pas insister; je compris qu'elle me trouvait trop enfant pour me parler d'elle-même. Je n'avais aucun droit à sa confiance. Et pourtant, j'en suis sûre, j'aurais appris le secret de la vie dans cette histoire.

Le secret de la vie, oh! qui me le dira?

Il était tard, et Madame Albert me conduisit dans une petite chambre à côté de la sienne, où je devais coucher. Elle me quitta en me donnant un tendre baiser. Je tâchai de dormir, mais il m'était impossible de fermer les yeux. Le cri de l'orfraie, le coassement des grenouilles, des craquements d'arbres et des bruissements de feuilles venaient jusqu'à moi; je ne pouvais cesser un instant de les écouter et de leur chercher un sens mystérieux. Je me levai doucement; j'ouvris ma fenêtre, je poussai le volet et j'eus un spectacle saisissant sous les yeux. Les nuages s'étaient dis-

sipés et la lune brillait au milieu d'un ciel pur ; le long des peupliers, dans la grande prairie, je voyais serpenter un mince ruban d'argent. La plaine s'étendait au loin, se confondant d'un côté avec des collines que je n'entrevoyais que d'une manière vague, de l'autre s'arrêtant brusquement à la lisière sombre d'un bois d'où venait le cri lugubre de l'oiseau de nuit. Une plaine, un filet d'eau, deux rangées de peupliers, un lointain vague et la lumière argentée de la lune, c'était tout, mais c'était si beau que je ne pouvais me lasser de regarder. Pourquoi ce qui est beau nous met-il au cœur une si inexprimable tristesse?

Quand, vers le matin, les oiseaux commencèrent à gazouiller, ils me réveillèrent de mon rêve. Je m'aperçus que j'étais toute frissonnante et je me remis dans mon lit où je m'endormis d'un sommeil lourd et pénible. Lorsque je pus enfin le secouer, la voiture qui devait me prendre pour me ramener aux Pâturages était déjà arrivée ; je dus m'habiller à la hâte, avaler une tasse de thé et dire adieu à Madame Albert. J'avais ainsi perdu l'occasion de l'entendre encore me parler. Une singulière tristesse m'oppressait ; ce n'était

pas seulement le chagrin de la quitter, et de penser que je ne devais peut-être plus la revoir, c'était un sentiment plus profond mais inexplicable. Il me semblait que j'avais été tout près de soulever un voile qui me cachait un aspect de la vie plus vrai et plus beau que ce que j'en ai connu jusqu'ici; mais soit que j'eusse été trop timide, soit que je fusse encore incapable de comprendre, le voile ne s'était pas soulevé et je n'avais rien vu. Je mis mon chapeau et je regardai tristement de la fenêtre la voiture qui devait m'emmener et que Benjamin Simon conduisait.

— Eh bien, me dit Madame Albert, d'où vient cet air si grave? Est-ce que vous avez peur de vous en aller avec mon filleul? C'est le meilleur cocher du pays.

— Je voudrais ne pas vous quitter déjà, lui répondis-je.

— Je le voudrais aussi, mon enfant; mais je n'ai aucun droit sur vous, et ma vie monotone, je le crains, vous lasserait bien vite. Elle n'a rien qui puisse intéresser et satisfaire un jeune esprit. Que pourriez-vous faire avec moi, pauvre vieille femme, qui ne sais rien du présent, qui

ne m'occupe pas de l'avenir et vis tout entière dans le passé?

— Vous m'apprendriez une chose, lui dis-je.

— Et laquelle, mon enfant?

— Comment la souffrance peut nous rendre meilleurs.

Madame Albert parut surprise, me regarda un moment dans les yeux et me dit :

— Petite fille, vous allez déjà bien au fond des choses, mais, croyez-moi, il ne faut pas devancer les années ; gardez un cœur d'enfant pendant que vous avez une figure d'enfant. Pour vous, la science de la vie viendra toujours assez tôt, et qui sait si ce n'est pas celle du bonheur que vous devez apprendre.

Elle m'embrassa, me mit elle-même dans la voiture et me dit encore :

— Moi aussi j'aimerais à vous garder dans ma solitude.

Puis, comme si elle voulait chasser toute pensée triste, elle se tourna vers Benjamin et lui adressa quelques amicales plaisanteries, auxquelles il ne répondit pas grand'chose.

— Mon filleul n'a pas la langue bien pendue,

dit-elle en riant, mais il a, ce qui vaut mieux, le cœur bien placé. Adieu, mes enfants, bon voyage. Aie soin de ma petite malade, Benjamin.

Benjamin me regarda d'un air inquiet et embarrassé. Peut-être trouvait-il la tâche peu de son goût.

— Êtes-vous bien ? me demanda-t-il.

Je l'assurai que j'étais dans les meilleures conditions imaginables, mais il paraît que je ne parvins pas à le convaincre, car pendant tout le trajet, il se retourna au moins toutes les dix minutes pour me répéter sa question.

Et maintenant les peupliers, le ruisseau qui coule sans bruit dans les roseaux, la grande plaine qui se perd à l'horizon, la maison silencieuse et la douce et sereine figure qui m'est apparue au centre de ce tableau, tout cela n'est plus pour moi qu'une vision dont j'ai peine à ressaisir la réalité.

Le 10 juillet.

J'ai été huit jours malade, bien malade, dit-on. Cependant je ne crois pas avoir beaucoup souf-

fert. Le jour même où j'avais écrit si longuement le récit de ma visite aux Peupliers, on m'a trouvée évanouie près de mon lit. Heureusement j'avais eu le temps de serrer mon journal et personne ne l'a vu. Madame Simon a été bien bonne pour moi; elle m'a soignée jour et nuit. Hortense est venue souvent près de moi, mais sa présence ne me valait pas celle de sa mère. Je l'aime bien : elle est bonne, gaie, presque toujours d'une humeur agréable; mais nous ne nous comprenons pas.

— Vous avez donc vu la marraine de Benjamin, cette bonne, grave et insipide Madame Albert, dont maman fait tant de cas, je n'ai jamais pu découvrir pour quelle raison, m'a-t-elle dit un jour. Comment vous êtes-vous trouvée chez elle?

— Très-bien, lui ai-je répondu laconiquement, car ce ton ironique m'était fort désagréable.

— Très-bien, vraiment? C'est plus que je n'en pourrais dire, car je n'ai jamais pu faire autre chose que m'ennuyer chez elle. Sa maison, son jardin, ses peupliers, sa conversation, tout me semble morne. Aussi maman ne me fait plus l'honneur de me prendre avec elle quand elle y va, et comme Madame Albert a fait vœu de ne

jamais s'éloigner de plus d'un quart de lieue de cette précieuse habitation, je suis à peu près sûre de ne plus rencontrer son visage de mauvais augure. Mon frère, lui, ne voit rien au-dessus de sa marraine. Ils sont dignes l'un de l'autre, réjouissants et amusants à l'excès tous les deux.

Je ne sais ce que j'aurais donné pour qu'Hortense voulût bien laisser ce sujet de conversation. Il y a des gens qui ne peuvent toucher à ce que l'on aime sans vous le gâter, quelquefois même quand ils y touchent pour l'admirer aussi. Que de fois ma bonne tante Cornélie m'a rendu odieuse une chose que j'aimais, en lui donnant son approbation raisonnée! Mais cette fois, c'était bien pis; il ne s'agissait plus d'une idée ou d'un passage de l'un de mes livres favoris, il s'agissait de la première personne qui m'ait inspiré un attrait et un respect inexprimables. Et il fallait entendre Hortense parler d'elle comme de l'être le plus vulgaire, la juger, la mesurer à sa petite mesure! Je me tournai contre le mur et je ne répondis rien.

Mais Hortense était en veine de parlage.

— Savez-vous son histoire? me demanda-t-elle.

Son histoire, cette histoire que j'avais tant désiré entendre de la bouche même de Madame Albert, était-ce celle d'Hortense qui devait me la raconter?

— Je n'ai pas envie de la savoir, lui dis-je.

— Vraiment, vous êtes originale, Thérèse; pour moi, il n'y a rien que j'aime autant que de savoir l'histoire des gens. Je vais vous la dire, cela vous distraira un peu.

Madame Albert (j'ai oublié son nom de demoiselle) avait atteint l'âge de trente ans sans être mariée; on dit qu'elle avait refusé plusieurs propositions avantageuses. Quoi qu'il en soit, on ne la demandait plus depuis longtemps, soit parce qu'elle n'était plus de la première jeunesse, soit parce que les soupirants étaient découragés et se tenaient pour dit qu'elle s'était vouée au célibat, lorsqu'un beau jour on en vit reparaître un que tout le monde avait oublié, et qui n'était autre que M. Albert en personne. Il avait été dix ans en Amérique; il n'avait pas écrit une seule fois, par la raison que le père, qui avait refusé sa fille à un homme qui ne possédait rien, leur avait interdit d'avoir aucune communication, et ils étaient

restés fidèles l'un à l'autre pendant ces dix ans. N'est-ce pas admirable? Voyons, qu'en pensez-vous?

— Ce n'est pas admirable du tout, c'est tout naturel, répondis-je.

— Oh! Thérèse, que vous êtes romanesque! dit Hortense en riant; vous êtes née pour les grands sentiments et les martyres sublimes. Quant à moi, je suis née pour être heureuse et gaie, et pour rire des gens chimériques qui ne savent pas prendre l'existence comme elle est. J'avoue que je ne me sentirais guère capable de rester fidèle dix ans à un homme qui pourrait, dès le commencement, s'être noyé ou m'avoir oubliée. Ce qui rendait la chose plus méritoire encore pour Madame Albert, c'est qu'elle a passé ce temps avec son vieux père, acariâtre, goutteux, tyrannique, qui lui faisait la vie la plus dure qu'on puisse imaginer. Mais vous ne m'écoutez pas, Thérèse; vous dormez, je crois. Tournez-vous donc de mon côté : c'est ennuyeux de parler à une personne qui semble ne pas se soucier de ce que vous lui dites.

Je ne dormais pas, non, certes, mais je pleurais. Hortense, heureusement, ne s'en aperçut pas.

— Eh bien donc, reprit-elle, il y a plus de vingt ans, M. Albert, qui, contre toute probabilité, ne s'était pas noyé et n'avait pas oublié, revint avec une petite fortune. Le vieux père goutteux se laissa toucher par tant de constance, ou peut-être par des raisons plus solides encore; il lui accorda sa fille et mourut avant le mariage, ce qui était certainement, vu son humeur revêche, le meilleur moyen d'assurer le bonheur des nouveaux époux. Ils s'établirent aux Peupliers, où Madame Albert avait toujours vécu, et il paraît qu'ils furent parfaitement heureux. Mais six mois après son mariage elle était veuve.

Pendant une année entière personne ne la vit, pas même ma mère, qui l'avait toujours beaucoup aimée. Au bout de ce temps, elle consentit à la recevoir et à être marraine de mon frère, qui venait de naître. Personne ne l'a jamais vue autrement que telle que vous la connaissez, calme, tranquille et parlant par sentences. Elle ne se plaint jamais ni de ses malheurs, ni de sa solitude. Elle dépense très-peu pour elle-même et donne le reste. Maman dit que c'est une sainte; je veux bien le croire, mais que le ciel m'accorde

de vivre plutôt avec de simples pécheurs qu'avec des saints. Je ne suis pas faite pour leur société.

— Vous qui savez son histoire, vous pouvez parler d'elle si légèrement, dis-je sans songer davantage à cacher ma figure couverte de larmes.

Hortense se mit à rire, m'appela encore *tête folle, petite fille romanesque;* puis, devenant tout à coup plus sérieuse :

— Je vous assure, Thérèse, que moi aussi je l'admire beaucoup; mais je ne me sens jamais à l'aise devant elle. C'est peut-être parce que je lui suis trop inférieure.

Là-dessus elle me quitta, et je restai seule avec mes pensées, visitant en esprit la vieille maison entre les rangées de peupliers, et cherchant à me représenter ce qu'avaient pu être ces vingt monotones années de souvenir, illuminées seulement du reflet d'un si court bonheur.

Madame Simon vint à la tombée de la nuit près de moi; elle s'assit à côté de mon lit, me prit la main et me dit :

— Vos tantes vous redemandent, mais j'ai écrit que nous ne pouvions vous laisser aller

encore; nous ne vous avons fait que du mal jusqu'ici, il faut vous faire du bien maintenant. Je vous garde encore au moins quinze jours. Que croyez-vous qu'elles en diront?

— Mes tantes? cela ne leur fera pas beaucoup de peine, répondis-je avec une certaine amertume à la pensée que personne ne me regrette et ne souffre de mon absence. La vieille Geneviève est la seule à qui je manque peut-être un peu, et encore moins, sans doute, que ne lui manquerait sa grosse chatte grise si elle venait à se perdre.

Madame Simon m'embrassa.

— C'est donc chose convenue, reprit-elle, vous restez avec nous jusqu'à la fin du mois. Dans deux jours, vous pourrez descendre au jardin, et alors le bon air agira. Je vous trouve déjà beaucoup mieux aujourd'hui. Vous ne m'avez pas encore dit quel souvenir vous a laissé votre séjour aux Peupliers?

Après avoir écouté ma réponse avec un sourire de satisfaction, Madame Simon me dit :

— Vous n'êtes donc pas comme Hortense, qui n'a jamais eu aucune sympathie pour ma chère

Madame Albert; elle sait pourtant combien elle a souffert.

— Oui, elle m'a raconté son histoire.

— Ce qu'elle n'a pas pu vous raconter, dit Madame Simon avec chaleur, c'est tout ce que Madame Albert a été pour son père, dans le temps même où elle devait le regarder comme la cause de toutes ses souffrances, car il avait lui-même assez de fortune pour permettre que sa fille épousât un homme qui n'en avait pas. Jamais elle n'a eu pour lui, ni en parlant de lui, une parole amère; jamais elle ne lui a laissé voir qu'elle souffrait. Ces dix années d'attente, de patience, de foi inébranlable en celui qu'elle aimait, ont purifié son âme et l'ont préparée à tout ce qui devait suivre. Son caractère n'était pas naturellement doux et facile; elle était ardente, opiniâtre dans ses volontés, impatiente de toute discipline. La souffrance a commencé l'œuvre; un bonheur complet, puis un dépouillement absolu, l'ont achevée.

En parlant de son amie, la voix de Madame Simon avait pris un accent que je ne lui connaissais pas, son langage une élévation inaccoutumée. Est-ce là le privilége des âmes qui ont su

se laisser purifier par la souffrance, de communiquer quelque chose d'elles-mêmes à ceux qui les ont approchées? Elle reprit d'un ton encore plus pénétré :

— Ce qu'Hortense n'a pas pu vous dire non plus, c'est ce qu'elle est pour ses amis. Si comblés qu'ils puissent être des meilleurs biens de la vie, c'est auprès d'elle qu'ils apprennent à en jouir et qu'ils cherchent la force et la sérénité. Il ne lui faut pas beaucoup de paroles pour les communiquer. Je ne sais comment il se fait que lorsque je suis avec elle je vois toutes choses sous une lumière à la fois plus vraie et plus douce. Les difficultés qui me paraissaient insurmontables s'aplanissent, les ennuis qui m'accablaient me semblent plus légers, la vie me paraît plus sérieuse, mais aussi plus réellement belle. Je ne suis que peu de chose, et je n'ai fait que très-peu de bien dans ma vie; mais ce peu, c'est à elle que je le dois.

Madame Simon ne s'adressait plus à moi : c'était à elle-même qu'elle parlait. Un dernier reflet du couchant tombait sur elle, et je voyais sa figure tout illuminée de reconnaissance et d'af-

fection. Mais bientôt, reprenant le ton positif et simple qui lui est habituel, elle me parla des diverses choses qui avaient rempli sa journée, et redevint à mes yeux la bonne, bienveillante et prosaïque maîtresse de maison que j'avais toujours vue avant ce moment d'expansion.

Le 12 juillet.

Madame Albert avait raison. Benjamin, le silencieux et gauche Benjamin, l'objet des railleries incessantes d'Hortense, a le cœur bien placé. J'en ai eu hier soir la preuve.

J'étais assise près de la fenêtre du salon, un livre sur mes genoux, lisant et écoutant à moitié la conversation bruyante, sautillante et entremêlée d'éclats de rire d'Hortense et de son amie Athénaïs, qui est arrivée hier matin pour passer quelques jours aux Pâturages. Benjamin, assis à côté d'elles sur un banc en face de la haie qui sépare le jardin de la voie publique, semblait tout étourdi de ce babil, et, je l'avoue, je me félicitais d'avoir été mise à l'écart par la sollicitude de Madame Simon, qui ne veut pas que je reste à l'air

du soir. Depuis un moment, je voyais venir le long de la route une pauvre créature en haillons qui semblait se traîner péniblement, et avoir à peine la force de mettre un pied devant l'autre. C'était une femme encore jeune, mais toute courbée par la maladie. Elle avait la tête enveloppée d'un vieux mouchoir en lambeaux, qui cachait à peine les ravages qu'un mal affreux avait faits sur sa figure. C'était un aspect repoussant, mais bien digne d'une pitié profonde. La pauvre mendiante s'arrêta derrière la petite porte à claire-voie qui donne sur la route, tout près du banc où Hortense et son amie étaient assises. Leurs éclats de rire furent tout à coup dominés par cette voix suppliante et nasillarde de la misère qui, à force de souffrances et d'humiliations, a perdu toute dignité.

— Mes bonnes dames, disait-elle, ayez pitié d'une malheureuse ! ayez compassion ! Je suis bien malade, voyez.....

Et elle écartait un peu de sa main décharnée le mouchoir qui enveloppait sa figure.

Hortense poussa un cri d'horreur et de dégoût.

Quant à son amie, sans aucune émotion appa-

rente, elle se leva, et ordonna à la misérable femme de s'éloigner immédiatement.

— Quand on est dans un état pareil, ajouta-t-elle d'un ton dur, on ne vient pas se montrer.

La mendiante n'osa pas répliquer et reprit sa route d'un pas plus lourd et plus affaissé qu'avant.

Benjamin s'était levé et, sans rien dire, s'était dirigé vers la cour, devant laquelle la pauvre femme devait inévitablement passer. Je m'approchai de l'autre fenêtre du salon qui donne sur cette cour ; je le vis aller au-devant d'elle, la faire entrer avec bonté, lui indiquer un banc de bois sur lequel elle pouvait se reposer et lui faire apporter de la cuisine une assiettée de soupe et un morceau de pain. Il lui adressa quelques questions, et écouta ses longues réponses avec patience. J'avais entr'ouvert la fenêtre; je ne pouvais entendre ce que disait Benjamin qui me tournait le dos, mais les réponses de la pauvre femme venaient jusqu'à moi. Comme l'intérêt qu'il lui témoignait semblait l'avoir relevée à ses propres yeux ! Elle avait quitté le ton nasillard et servile de la mendiante de profession ; sa voix

et son accent n'avaient rien de repoussant. Elle avait tiré plus avant son mouchoir sur la partie malade de son visage, et de la place où j'étais, je ne voyais qu'un profil doux et assez fin. Pendant ce temps Madame Simon survint et s'approcha aussi de la mendiante. Elle alla lui chercher du linge blanc, et ajouta une aumône à celle que son fils lui avait déjà donnée. Comme tous deux rentraient au salon, je suis revenue à ma première place, pour n'avoir pas l'air d'observer. Hortense et Athénaïs causaient encore aussi gaiement que si la misère ne s'était pas approchée d'elles sous une forme hideuse. Leur gaieté m'a irritée, et je suis allée me coucher pour ne plus les voir ni les entendre. Vain espoir ! ma chambre ouvre sur le jardin, et longtemps encore j'ai entendu le bruit de leurs voix.

J'ai eu bien de la peine à m'endormir : j'avais toujours sous les yeux la figure de cette pauvre mendiante, dévorée d'un mal cruel, n'ayant rien pour l'adoucir, harassée d'une longue journée de marche sous un soleil brûlant, et repoussée cruellement au moment où elle espérait obtenir un secours, une parole de compassion. Quel mal

a-t-elle fait pour tant souffrir ? Pourquoi ces différences entre les créatures d'un même Dieu, et s'il est bon et juste, comme je le crois du fond de mon cœur, comment permet-il ces inégalités révoltantes? Je voudrais interroger sur toutes ces choses une personne capable de me répondre, Je me souviens qu'une fois j'ai demandé à ma tante Cornélie pourquoi nous avons tout ce qu'il nous faut, tandis que d'autres manquent de tout. Elle m'a répondu que, puisque Dieu le veut ainsi, nous ne devons pas nous en préoccuper. Ah ! ma bonne tante Cornélie, je ne suis qu'une enfant, et vous avez des cheveux gris, mais ce n'est pas à vous que j'irai demander de m'expliquer les mystères de notre existence. Dieu le veut ainsi !... Mais alors qu'est-ce donc que ce Dieu injuste qui veut le mal et la souffrance ?

Le 13 juillet.

Il faut que j'écrive une conversation qui a eu lieu hier. Je m'étais retirée de bonne heure dans ma chambre pour écrire mon journal. Madame Simon est venue auprès de moi, s'est informée de

ce que je faisais, m'a grondée doucement de mon goût pour la solitude, ct m'a demandé si je me trouve mal dans la société d'Hortense et de son amie. Je lui ai répondu que, étant plus jeune qu'elles j'ai peur de les ennuyer; que d'ailleurs, je suis depuis quelque temps toujours fatiguée et maussade, et, enfin, que je suis accoutumée à vivre seule. Je ne lui ai pas dit combien la société de Mademoiselle Athénaïs me déplaît, et que, de plus, Hortense et elle m'ont laissé voir qu'elles sont enchantées·lorsque je ne leur impose pas trop souvent la mienne.

— Je descendrai avec vous au salon, Madame, ai-je dit; j'aime bien à être seule, mais encore mieux à être avec vous.

— Faites ce que vous voudrez, ma chère enfant, a dit Madame Simon; chacun doit être heureux à sa manière. Le bon Dieu a mis dans ce monde de la joie pour tous; il faut que chacun la prenne où il la trouve.

Nous entrions à ce moment-là au salon.

— Et la pauvre femme qui était assise hier soir dans la cour, ai-je demandé, y a-t-il aussi de la joie pour elle dans ce monde?

— Pauvre créature! a dit Madame Simon avec un soupir en prenant sa place accoutumée près de la fenêtre; la vue de telles misères ne doit pas nous faire douter de la bonté de Dieu. S'il n'y avait point de pauvres, nous n'aurions jamais l'occasion d'être charitables. Dieu les a mis près de nous, afin que nous les soulagions autant que cela est en notre pouvoir, et que nous sentions plus vivement le bonheur qu'il nous a accordé. Comment ne serions-nous pas reconnaissants des biens dont il nous comble, quand nous voyons tant d'autres en être privés? Aussi, nous serions bien coupables quand nous refuserions à ces pauvres qui nous tendent la main, la petite part de ces biens qu'ils nous demandent.

Comme elle achevait ces mots, Benjamin est sorti du coin obscur où nous ne l'avions pas aperçu.

— Ma mère, a-t-il dit tranquillement, je trouve votre théorie d'un épouvantable égoïsme. Je puis bien vous le dire, puisque, en pratique, vous êtes la personne la plus généreuse et la plus dévouée que je connaisse. Mais comment pouvez-vous penser que la moitié du genre humain a été

condamnée à la misère, aux privations de tout genre, à une souffrance qui souvent l'abrutit et la dégrade, pour l'éducation et le perfectionnement moral de l'autre, de la moitié privilégiée? Nous avons la terre et tous ses biens, mais cela ne suffit pas; il faut encore que ces pauvres, qui n'ont rien reçu en partage, nous fournissent un moyen de gagner le ciel! Ma mère, une pareille idée n'est pas digne de vous.

Etait-ce bien Benjamin qui venait de parler, le lourd, le silencieux, l'endormi Benjamin? Sa voix était vibrante, les paroles tombaient de ses lèvres sans hésitation; il était éloquent. Mais comment Madame Simon allait-elle prendre cette semonce filiale? J'étais un peu troublée de la pensée qu'elle avait eu lieu devant moi, et que les paroles de Benjamin n'avaient fait qu'exprimer ce que j'avais senti confusément en écoutant sa mère. C'était la première fois que j'entendais parler selon mon cœur. Je me tournai vers lui et je lui dis:

— Pourquoi donc y a-t-il des pauvres sur la terre?

— Je n'en sais rien, me répondit-il d'un ton

brusque, comme si ma question l'eût fort ennuyé.

Il se dirigea du côté de la porte; puis, revenant sur ses pas :

— Je ne vous ai pas fâchée, mère? dit-il.

— Non, mon fils, tu as sans doute raison, répondit Madame Simon avec douceur, tu as plus réfléchi à ces choses que je ne l'ai fait.

Là-dessus, il est sorti et sa mère s'est tournée vers moi avec une figure rayonnante.

— Vous voyez ce qu'il est, mon Benjamin? m'a-t-elle dit; bien peu de personnes le connaissent : il est si modeste, si défiant de lui-même! Ne puis-je pas être fière de mon fils?

Une mère peut donc se réjouir de la supériorité de son enfant sur elle-même. Quelle affection désintéressée que celle-là! J'ai répondu en l'embrassant tendrement, car je sentais un remords du mouvement d'irritation que ses paroles m'avaient causé. Il est plus beau, sans doute, de sentir et d'agir mieux qu'on ne pense, que de penser mieux qu'on ne sent et qu'on n'agit.

Le 14 juillet.

J'étais, ce soir, seule dans le jardin quand Benjamin est venu s'asseoir près de moi. Il tournait et retournait son chapeau de paille entre ses mains brunies par le soleil, et me regardait de temps à autre d'un air d'embarras qui m'amusait beaucoup.

— Vous sentez-vous mieux? m'a-t-il dit enfin.

Etait-ce pour cette question si simple qu'il lui avait fallu tant de préparation?

— Beaucoup mieux, ai-je répondu, presque tout à fait bien. Votre mère m'a si bien soignée!

— Ma mère..., a-t-il repris avec un accent de tendresse qui m'a touchée, ah! c'est bon d'être soigné par elle. Elle vous ferait aimer la maladie.

Je voyais bien que Benjamin avait autre chose à me dire; j'attendais avec une certaine curiosité.

— Je vous ai parlé brusquement hier, m'a-t-il dit; vous savez que je suis un peu ourson, comme dit Hortense; il faut m'excuser, je n'avais pas l'intention d'être malhonnête.

— Mais quand donc? lui ai-je répondu.

— Quand vous m'avez demandé pourquoi il y a des malheureux sur la terre. Voyez-vous, c'est une question que je me suis souvent posée et jamais encore je n'ai pu la résoudre. Cette pensée me fait quelquefois douter qu'il y ait un Dieu.

— Douter qu'il y ait un Dieu! me suis-je écriée avec une sorte d'effroi. Je ne croyais pas que ce fût possible.

— J'aimerais mieux douter de Dieu lui-même que de sa bonté, m'a-t-il répondu d'un air pensif.

Nous sommes restés un moment silencieux, car j'avais peur de ne pas bien comprendre ce qu'il voulait dire; puis il m'a demandé quel livre je lisais. J'ai répondu en lui mettant dans la main un petit volume de Victor Hugo que j'avais pris dans la bibliothèque d'Hortense. Il était ouvert à cette ravissante poésie intitulée : *Dieu est toujours là*, que je relisais pour la troisième fois quand Benjamin était venu s'asseoir près de moi.

— De la poésie! a-t-il dit en reprenant son accent traînant et dédaigneux ; vous n'aimez donc que ça?

— Lisez au moins celle-ci, lui ai-je dit.

Il a commencé d'un air de condescendance ennuyée; mais il avait à peine parcouru la première page que son expression était changée. Il a lu le poëme d'un bout à l'autre sans lever les yeux, sans prononcer une parole.

— Que c'est beau! que c'est vrai! a-t-il dit enfin.

Et il m'a relu à demi-voix quelques-unes des strophes qu'il avait le mieux aimées.

J'ai souvent pensé dans mes veilles
Que la nature au front sacré
Dédiait tout bas ses merveilles
A ceux qui l'hiver ont pleuré...

Son luxe aux pauvres seuils s'étale.
Ni les parfums ni les rayons
N'ont peur, dans leur candeur royale,
De se salir à des haillons...
. . . .

Vous pour qui la vie est mauvaise,
Espérez! il veille sur vous!
Il sait bien ce que cela pèse,
Lui qui tomba sur ses genoux,

Il est le Dieu de l'Evangile;
Il tient votre cœur dans sa main;
Et c'est une chose fragile
Qu'il ne veut pas briser enfin.

Comme il achevait ces mots, ayant, sans s'en douter, un peu élevé la voix, un double et

bruyant éclat de rire a retenti derrière nous. Nous nous sommes retournés tous deux brusquement. Hortense et Athénaïs sont sorties de derrière le massif qui nous abritait.

— Miracle! miracle! criait la première, l'ourson est devenu poëte! Il lit des vers au clair de lune à la dame de ses pensées.

Et une pluie de railleries aussi spirituelles, qu'Athénaïs accueillait par de bruyants éclats de rire, comme si elle n'avait jamais rien vu et entendu de si plaisant, est tombée sur nous. Benjamin paraissait excessivement vexé, plus encore, me semblait-il, que cela n'en valait la peine.

— Je n'ai jamais vu de personne aussi désagréable que toi, Hortense, a-t-il dit.

Et Hortense de rire de plus belle en continuant ses plaisanteries.

—Quelle petite hypocrite vous êtes! me disait-elle; avec nous, silencieuse et sauvage comme un écureuil, mais vous savez bien vous humaniser avec d'autres. Ah! la précieuse découverte, je ne la donnerais pas pour quoi que ce soit au monde : surprendre Thérèse et Benjamin faisant ensemble de la poésie aux dernières lueurs du

crépuscule! Qui aurait jamais cru à le voir que mon cher frère fût aussi sentimental?

J'étais si ennuyée de cette persistance de gaieté, à propos d'une chose dont il m'était impossible de voir le côté comique, que je me suis levée pour rentrer dans la maison. Benjamin avait déjà fait un mouvement pour s'éloigner aussi, mais il est revenu sur ses pas et je l'ai entendu dire :

— Hortense, tu peux me taquiner tant qu'il te plaît, mais au moins laisse cette petite fille tranquille et ne la tourmente pas davantage.

Cette petite fille! je trouve le mot un peu sans façon. A quinze ans on n'est plus une petite fille. M. Benjamin est donc bien fier des cinq ou six ans qu'il a de plus que moi! Si je suis une petite fille, pourquoi m'a-t-il parlé ce soir plus sérieusement qu'il ne parle jamais à sa sœur? Je suis montée dans ma chambre et je me suis regardée dans la glace pour voir si j'avais vraiment l'air d'une petite fille. C'est absurde, je suis plus grande qu'Hortense, et je crois qu'avec ma figure pâle et mes yeux tout cerclés de noir, qui semblent si grands maintenant, j'ai l'air moins jeune

qu'elle, toute blonde et toute rose comme elle est. Quand donc voudra-t-on bien me prendre pour ce que je suis?

Le 16 juillet.

Benjamin ne me dit plus une parole et ne regarde pas même de mon côté depuis l'aventure du jardin; il en est visiblement encore vexé. Ces demoiselles n'en finissent jamais de rire, de chuchoter entre elles et de faire des allusions à leur découverte, comme elles l'appellent. Elles m'ennuient tant que je me tiens presque toujours dans ma chambre, à moins que Madame Simon ne soit là, car sa présence les tient un peu en respect. Il est question de faire demain une partie de plaisir. Je m'en réjouirais beaucoup si Hortense et Athénaïs ne devaient pas en être, ou si du moins Madame Simon consentait à venir avec nous. Mais elle s'y refuse, disant qu'elle a trop à faire à la maison et qu'il faut laisser la jeunesse à elle-même pour qu'elle soit heureuse. Comme elle se trompe! Depuis que je connais Madame Albert et Madame Simon, je comprends

que rien n'est si bienfaisant et si agréable que la société des personnes plus âgées que soi. Nous devons visiter demain un petit lac, ou, comme le dit M. Simon, qui a la manie de ramener toutes choses à leurs plus exactes proportions, un grand étang enfermé dans un étroit vallon entre deux collines. Il paraît que c'est un endroit charmant. Nous partirons dès l'aube, afin d'avoir quelques bonnes heures à y passer.

Le 18 juillet.

Pour la première fois de ma vie, j'ai une aventure, une vraie aventure à raconter. O mon petit journal, toi si paisible et si monotone jusqu'ici, toi qui n'es pas accoutumé plus que moi aux événements et aux émotions, tes pages ne vont-elles pas frémir? — Je veux mettre de l'ordre dans mon récit et commencer par le commencement. Nous sommes partis hier à six heures du matin, dans la petite voiture d'osier de la ferme. Hortense et Athénaïs, comme les plus âgées, s'étaient assises au fond; je me plaçai sur le devant, en face d'elles. Benjamin était sur le siége; un panier de

provisions occupait la quatrième place. La matinée était délicieuse. Après avoir quitté les prés tout humides de rosée, les arbres fruitiers courbés sous le poids de leurs fruits, nous étions entrés dans un bois, et notre voiture roulait, non sans secousses, sur un chemin vert creusé de profondes ornières. Les rayons obliques du soleil, qui se glissaient entre les troncs des hêtres et des bouleaux, formaient de longues traînées lumineuses sur la mousse et l'herbe courte qui croissaient entre eux, et dessinaient les fines découpures des grandes feuilles de la fougère. Je ne m'étais jamais trouvée en pleine campagne de si bonne heure; cette fraîcheur des premières heures du jour, ces chants d'oiseaux, plus vifs et plus joyeux qu'à tout autre moment de la journée, ces parfums des plantes que la nuit et la rosée ont épanouies, tout cela était nouveau pour moi. Je regardais le ciel bleu à travers les branches vertes qui se rejoignaient au-dessus de ma tête et les oiseaux qui sautaient d'un rameau à l'autre, effrayés du bruit et du mouvement de notre voiture. Je pensais que la terre est bien belle et qu'il est difficile de croire qu'elle ait été réel-

lement maudite. Maudite, quand toute cette beauté, cette grâce et cette fraîcheur qui se renouvellent chaque jour, sont comme autant de signes visibles de la bonté de Dieu, qui en a fait notre demeure. En regardant ces grandes arcades que formaient les arbres de la forêt en se penchant les uns vers les autres, je me sentais comme dans un temple où tout redisait cette parole : « Dieu est grand, Dieu est bon. »

J'aurais voulu avoir près de moi quelqu'un à qui je pusse parler de ces choses, mais Hortense et Athénaïs babillaient comme de coutume sans suite et sans raison. Elles n'avaient pas un regard pour ces beaux bois et n'y songeaient que pour se plaindre quand une branche folle accrochait leurs voiles au passage. Elles affectaient de parler bas, comme si elles craignaient que j'eusse la moindre envie de les écouter. Benjamin, immobile sur son siége, ne disait mot. Nous avons enfin quitté la forêt, au sortir de laquelle une route montueuse et un peu aride nous attendait. Mais cette route nous conduisit dans le plus ravissant vallon qu'on puisse imaginer, un vallon vert, étroit, enfermé entre deux collines, dont

l'une est boisée et riante, l'autre, rocailleuse et sévère. Le fond de ce vallon est occupé presque en entier par le petit lac que nous allions visiter. Je n'avais jamais rêvé rien de plus charmant. D'un côté, la colline boisée s'abaisse en pentes douces et vient mourir dans une prairie dont les grands arbres baignent leurs branches dans l'eau d'un bleu sombre; de l'autre, les sommets plus élevés et beaucoup plus escarpés s'y réfléchissaient. Une seule maison est bâtie tout au bord, une petite maison rustique, abritée d'un grand noyer. Benjamin nous dit qu'il connaissait le paysan qui l'habite, et qu'il allait remiser sa voiture chez lui et demander le beurre, le lait et le pain noir nécessaires pour compléter notre déjeuner. Hortense et Athénaïs allaient chercher, sur le penchant de la colline verte, une place favorable pour nous y installer. Je restai seule au bord d'une anse en miniature que formait la rive, et je m'assis sur l'herbe fine, regardant les petites vagues qui venaient mourir tout près de moi. Un bateau attaché à un pieu se balançait à quelques pas du bord; l'herbe était toute diaprée de fleurs, et les arbres, qui se réfléchis-

saient dans les calmes profondeurs de l'eau limpide, semblaient, en se penchant sur elle, vouloir baiser leur image. Si l'on m'avait dit à ce moment-là que je devrais passer toute ma vie entre ces deux collines, auprès de ce lac tranquille, je crois que je me serais trouvée heureuse.

Benjamin revint près de moi, accompagné du paysan qui habitait la maison du bord de l'eau.

— Tel que vous le voyez, Monsieur, disait celui-ci, ce petit lac est étonnamment profond. On dirait, n'est-ce pas, qu'un enfant pourrait y plonger sans danger; il n'a pas deux lieues de tour. Eh bien! il est si profond qu'autrefois une barque, montée par quatre personnes, y a sombré sans qu'aucun débris soit jamais revenu à la surface.

— Bah! dit Benjamin de son air tranquille, c'est une légende inventée pour faire honneur à votre étang. Vous ne l'avez pas vu de vos yeux?

— Non, Monsieur; mais mon père tenait cette histoire de son père, et celui-ci l'avait apprise du

sien. Il y a longtemps que nous vivons dans cette petite maison.

Hortense et Athénaïs arrivaient près de nous à ce moment, annonçant qu'elles avaient découvert une salle à manger admirable, un endroit féerique où nous aurions à la fois de l'ombre, un tapis d'herbe fine, la vue du lac, et une petite fontaine coulant dans un tronc creux tout recouvert de mousse.

— Ecoutez la légende du lac, Mesdemoiselles, dit Benjamin.

— Oh! oui, j'adore les légendes! dit Athénaïs en prenant son petit air affecté.

— Je ne sais pas ce que vous entendez par une légende, dit le paysan avec beaucoup de gravité, mais je vais vous redire l'histoire que mon père m'a racontée quand j'étais enfant, et que je raconterai à mes enfants quand leur tour viendra.

Nous nous assîmes sur l'herbe, et le paysan, debout et appuyé contre un tronc d'arbre, commença ainsi :

— Il y avait autrefois deux maisons au bord de ce lac; l'une (c'est celle que vous y voyez en-

core) était habitée par le père de mon grand-père.

—Il doit y avoir longtemps de ça, dit Athénaïs d'un ton moqueur.

— Dame! Mademoiselle, ce n'est pas une histoire d'hier... L'autre maison appartenait à de mauvaises gens. C'était une famille où l'on ne craignait ni Dieu ni diable, et où l'on ne respectait rien. Les enfants tournaient tous mal et devenaient voleurs ou pis que cela. Ils s'en allaient tous les uns après les autres, et on ne les revoyait plus; mais on pouvait bien penser qu'ils avaient fini leur misérable vie aux galères ou au gibet. Ça ne paraissait pas tourmenter beaucoup le père et la mère, qui, déjà vieux, passaient leur temps à se quereller, et ne se mettaient d'accord que pour chercher comment ils pourraient faire tort à leurs voisins. C'était un bien mauvais voisinage, et mon aïeul, sa femme et leurs enfants, avaient quelquefois peur que le feu du ciel ne tombât sur la vallée à cause de ces pécheurs endurcis. Mais le soir, quand ils avaient fait leur prière et qu'on entendait encore dans l'autre maison le bruit des coups et des mau-

vaises paroles, le père avait coutume de dire : « N'ayez point peur, mes enfants; Dieu est plus fort que le diable. Nous n'avons rien à craindre. » Et ils s'endormaient tous tranquilles, car ils avaient bonne conscience. — Un jour, deux des fils de l'autre maison y reparurent. Ils avaient des figures de brigands, et personne, en les voyant, ne pouvait douter que ce ne fussent des malfaiteurs, et qu'ils ne revinssent avec quelque sinistre projet. Cependant les vieilles gens leur firent bon accueil; ils étaient contents de revoir deux de leurs enfants, et croyaient peut-être que, tout méchants qu'ils fussent, ils prendraient soin d'eux dans leurs infirmités, qui devenaient de plus en plus cruelles. Le soir même du jour où ils étaient revenus, ils montèrent tous quatre dans le bateau qui, depuis longtemps, restait amarré au rivage, parce que le père n'avait plus la force de ramer. On ne sut jamais sous quel prétexte les deux misérables avaient engagé le vieux père et la vieille mère à y monter avec eux. Ils s'avancèrent tranquillement jusqu'au milieu du lac; là, les deux fils cessèrent de ramer, et se jetèrent sur les vieil-

lards pour les pousser par-dessus le bord. Il y eut une lutte terrible; on entendit dans la nuit des cris, des malédictions, des imprécations, puis il se fit un profond silence. Et jamais on n'a revu ni les parricides, ni leurs victimes, ni même le bateau; tout avait disparu dans le lac sans fond. Quand la justice fut informée de ce qui s'était passé, elle fit raser la maison, et aucun membre de cette famille ne revint jamais dans le pays.

— Quelle horrible histoire! dit Hortense.

— Je trouve, s'écria Athénaïs, que c'est une très-jolie légende, une légende à faire peur; c'est comme ça que je les aime; seulement, pour ma satisfaction et pour celle de ceux qui aiment la poésie sombre et terrible, il faudrait qu'elle ne s'arrêtât pas si brusquement. Vous auriez dû ajouter que dans les nuits calmes et sans lune on entend encore le bruit des rames sur l'eau, puis celui de la lutte, les malédictions des pauvres vieux, assassinés par leurs propres enfants, et les horribles imprécations des misérables au moment où le bateau chavire. Cela ferait vraiment beaucoup d'effet.

— On n'a jamais rien entendu de tout cela, répondit simplement le paysan sans paraître s'apercevoir du ton ironique d'Athénaïs.

— Regardez Thérèse! s'écria celle-ci avec un éclat de rire agaçant. Ne dirait-on pas, à la voir ainsi les yeux grands ouverts, qu'elle voit la place où la barque vient de s'engloutir. Elle est pâle comme un spectre elle-même. Thérèse, ma bonne petite, vous êtes un peu trop naïve. N'ayez pas l'air si effaré et levez-vous; nous voulons aller au bout du lac pendant qu'on nous prépare notre déjeuner.

Mais je ne l'écoutais pas, ou du moins si ses paroles parvenaient à mes oreilles, elles ne pénétraient pas plus loin. Toute la scène qui m'entourait s'était transformée pour moi : au lieu du ciel bleu, du lac azuré, semblable à une goutte d'eau limpide dans une coupe d'émeraude, je voyais une nuit sombre, une lueur sinistre venant d'une misérable masure, et j'éprouvais une sorte d'horreur pour ce petit lac qui avait pu engloutir tant de crimes.

Le paysan était rentré dans sa maison, Hortense et Athénaïs s'étaient éloignées, riant et

causant comme si elle n'avaient rien entendu. Benjamin s'approcha de moi.

— Est-ce que vraiment cette histoire vous a fait peur? me demanda-t-il.

— Peur, non... Je ne sais pas. Je n'ai pas peur du tout, mais je crois que je ne pourrai jamais me l'ôter de la tête et revoir ce lac tel que je le voyais, il y a un moment.

— Vous êtes beaucoup trop impressionnable. Ce n'est qu'une légende, et il n'y a pas d'endroit un peu pittoresque qui n'ait la sienne plus ou moins effrayante. Venez, allons rejoindre ces demoiselles, et ne leur donnez pas l'occasion de se moquer de vous.

En parlant ainsi, il m'aida à me lever, et nous suivîmes Hortense et Athénaïs qui avaient déjà fait le quart du chemin. A notre retour, le déjeuner nous attendait, servi sous de grands noyers, dont le feuillage épais nous abritait comme une tente, et, je dois l'avouer, l'impression de la légende s'était complétement effacée de mon esprit. Hortense et Athénaïs eurent soin de me la rappeler par quelques plaisanteries, et me surnommèrent l'héroïque Thérèse.

On décida que, après nous être reposés une heure, nous prendrions le bateau de notre hôte pour traverser le lac, aller voir de plus près l'autre rive, et nous promener sur les rochers quand le soleil commencerait à baisser à l'horizon. Le paysan s'était probablement absenté pour son travail, car nous ne trouvâmes à la maison ni lui ni sa femme, personne qu'une petite fille de six ans qui gardait deux tout jeunes enfants endormis sur le grand lit, et qui ne sut ou ne voulut pas nous dire où ses parents étaient allés. Nous rapportâmes donc nous-mêmes les ustensiles et les couverts d'étain qu'on nous avait prêtés, avec les reliefs de notre festin, puis nous montâmes toutes trois dans le petit bateau; Benjamin défit la corde, lui donna une secousse pour le démarrer, sauta dedans et prit les rames. Je n'avais jamais été en bateau de ma vie. Cela me paraissait délicieux de voir s'éloigner lentement la rive, de laisser pendre ma main dans l'eau et de regarder le léger sillage de notre bateau. Benjamin est très-bon rameur; il proposa de nous conduire d'abord au bout du lac en le traversant dans toute sa longueur, avant de nous faire

aborder sur la rive opposée à celle que nous venions de quitter. Lorsque nous en eûmes atteint le milieu, il s'arrêta un moment pour respirer.

— C'est singulier, dis-je en me penchant, le fond du bateau était sec quand nous sommes partis, et maintenant il est plein d'eau. Oh! comme elle vient vite, regardez, j'ai les pieds tout mouillés.

— Ce n'est rien, dit Hortense, êtes-vous donc si délicate qu'un peu d'eau vous fasse peur?

— Comment cela se fait-il? demanda Benjamin en se penchant pour voir le fond du bateau qu'un banc placé en travers lui cachait.

A ce moment, la planche disjointe qui laissait passer l'eau se souleva à demi et nous eûmes les pieds mouillés jusqu'à la cheville.

— Notre bateau fait eau, cria Benjamin. Vite! il faut la vider à mesure. N'avez-vous donc rien pour puiser? Prenez mes souliers, prenez mon chapeau. Hortense! ne quitte pas le gouvernail, dirige vers le point le plus rapproché de la rive. Qu'est-ce que vous faites donc, Mademoiselle Athénaïs? vous allez nous faire chavirer. Au

nom du ciel, tenez-vous à votre place et puisez l'eau aussi vite que vous le pourrez.

Mais Athénaïs n'écoutait rien. Dès qu'elle avait compris qu'il pouvait y avoir du danger, elle avait perdu toute présence d'esprit. Elle se précipita du côté de Benjamin en criant :

— Sauvez-nous! sauvez-nous! Oh! ne nous laissez pas aller au fond de cet horrible lac.

Son mouvement avait été si brusque que le bateau pencha d'une manière effrayante.

— Restez à votre place! dit Benjamin en la repoussant, vous nous perdrez tous! Je vous défends de bouger.

Il y avait tellement d'autorité dans sa manière de parler que la pauvre Athénaïs se rassit ou plutôt se laissa tomber sur le banc de côté, risquant cette fois d'entraîner le bateau dans l'autre sens. Elle se couvrit la figure de ses mains et se mit à gémir et à pleurer.

— Heureusement que nous ne sommes pas très-loin du bord, dit Benjamin qui était parfaitement calme, en se retournant pour mesurer la distance qui nous séparait encore d'un point abordable. Mais nous étions loin de nous en rap-

procher, le bateau allait rapidement dans une autre direction.

— Hortense! que fais-tu? Il ne s'agit pas maintenant de perdre la tête. A gauche, toujours à gauche! prends garde à ce que tu fais.

Le ton ferme de Benjamin fit son effet sur Hortense, qui rassembla ce qui lui restait de présence d'esprit pour gouverner le bateau dans la direction voulue. Mais son erreur nous avait fait perdre du temps, nous étions encore au milieu du lac, et l'eau entrait toujours plus rapidement.

— Courage, me disait Benjamin, ne perdez pas une seconde. Puisez des deux mains. C'est vous qui nous sauverez. Courage!

Et le courage ne me faisait pas défaut, mais il m'était impossible d'aller aussi vite qu'il l'aurait fallu. Je voyais l'eau croître et le bateau alourdi me semblait rester immobile.

— Je ne puis plus suffire! m'écriai-je, et je me tournai vers Athénaïs avec une sorte de colère à la pensée que c'était sa méprisable faiblesse qui nous perdait. Elle était courbée en deux, la figure ensevelie dans ses mains pour ne pas voir le danger, et secouée de la tête aux pieds par un trem-

blement convulsif. Tout à coup elle releva sa figure bouleversée, et regardant Benjamin qui ramait sans relâche comme si ses bras eussent été d'acier et dont les traits étaient rigides à faire peur, elle cria d'une voix perçante :

— C'est vous qui nous avez amenés ici! c'est vous qui avez fait tout le mal! Oh! mon Dieu! je ne veux pas mourir! je ne veux pas mourir!

Benjamin ne répondit pas un mot. Quand je le regardai de nouveau, il était plus pâle encore qu'avant. Athénaïs était retombée dans son attitude de désespoir; il ne fallait attendre d'elle aucun secours. Un tout petit enfant n'eût pas été plus incapable qu'elle dans une situation semblable. Je continuai à puiser et à jeter l'eau pardessus le bord sans oser mesurer du regard la distance qui nous séparait encore de la rive. Je n'avais qu'une crainte, c'était que la force ne me manquât avant que j'eusse achevé ma tâche. Personne ne disait une parole. Hortense, dominée par le calme de son frère, avait tenu le gouvernail d'une main sûre quoique tremblante. Chaque minute nous paraissait une heure. A force de faire toujours le même mouvement rapide et

mécanique, j'étais presque devenue une machine sans âme et sans pensée. Je ne sentais plus qu'une chose, c'est qu'il fallait puiser et puiser toujours; la respiration me manquait, une horrible douleur me serrait la poitrine, mes yeux étaient obscurcis, mais je puisais sans relâche. Tout à coup la voix de Benjamin, tranquille et grave, prononça ces paroles :

— Nous sommes sauvés.

Personne ne répondit. Encore quelques coups de rame, et nous touchions au rivage. Seulement alors je cessai de puiser l'eau. Benjamin me tendit la main pour m'aider à sortir du bateau; je voulus monter sur le rebord pour sauter sur le sable, mais tout tournait autour de moi, et je ne savais où poser le pied. J'entendis encore la voix de Benjamin qui me disait : « Vous êtes une brave petite fille, Thérèse, vous nous avez sauvés, » et je m'évanouis.

Quand je revins à moi, nous étions tous dans la petite maison du bord de l'eau. Le soleil était couché; mais il avait laissé derrière lui de longues traînées de pourpre et d'or qui enflammaient l'horizon. J'étais étendue sur ce même lit

où, avant de monter en bateau, nous avions vu dormir les deux petits enfants. La bonne femme de la maison était occupée à cuire le souper dans la grande cheminée, tout en faisant taire ses marmots. Hortense et Athénaïs étaient assises dans un coin, et je voyais par la petite fenêtre passer et repasser la grande figure de Benjamin. D'abord je ne me souvins de rien, et je demandai ce qui était arrivé et si j'avais dormi bien longtemps. Certes, le sommeil que je croyais avoir fait ne m'avait pas reposée, car je me sentais la tête lourde et tous les membres douloureux. Cependant, comme personne ne paraissait avoir entendu ma question, je me levai péniblement sur mon séant et me laissai glisser par terre.

— Ah! la voilà revenue, la pauvre chère petite, dit la paysanne en s'approchant de moi; la voilà toute vivante, et encore pâle comme la mort. Restez donc couchée, ma chère demoiselle; je vous donnerai à boire un peu de vin chaud, ça vous remettra. Pauvre petite! faut-il qu'elle ait eu peur, pour que ça l'ait mise dans cet état!

Hortense était venue près de moi, et, tout en

m'aidant à me soutenir et à m'asseoir sur une chaise, m'avait embrassée. Je me souvins alors de tout ce qui s'était passé, et je regardai Athénaïs avec une sorte d'embarras, tant je me figurais qu'elle devait être honteuse. Mais je ne pus rencontrer son regard, qu'elle tenait obstinément détourné. Elle me demanda d'une voix froide et contrainte si je me sentais mieux.

— Il serait temps de repartir, ajouta-t-elle ; nous n'arriverons que très-tard dans la nuit.

— Mon Dieu! dit la bonne femme qui avait sans doute saisi une nuance d'irritation dans la manière dont cette phrase avait été dite, il ne faut pas lui en vouloir, à cette pauvre demoiselle. Ce n'est pas étonnant qu'elle ait eu peur; c'est si jeune! le courage viendra plus tard.

En entendant ces paroles, je regardai Hortense; elle rougit et détourna les yeux. Quant à Athénaïs, elle s'était mise à la fenêtre et appelait Benjamin en lui disant que nous pouvions maintenant monter en voiture; mais Benjamin ne se contenta pas de ses assurances, et avant d'exécuter ses ordres, il vint me demander si je me croyais vraiment en état de partir. Sur ma ré-

ponse affirmative, il attela son cheval, et la voiture était un instant plus tard devant la porte.

Athénaïs y monta la première, et reprit sa place du matin ; mais Benjamin ne l'entendait pas ainsi.

— Ayez la bonté, Mademoiselle, dit-il, de vous mettre avec ma sœur sur le devant. Il faut que Thérèse puisse s'étendre, et le moins que nous puissions faire pour elle après ce qu'elle a fait pour nous, c'est de lui donner la meilleure place.

Athénaïs fit ce qu'il lui demandait sans répliquer un mot ; mais pendant tout le trajet, j'ai eu le sentiment qu'il avait achevé de me faire d'elle une ennemie.

La bonne femme avait insisté pour me prêter un oreiller et une couverture. Benjamin se retournait de temps en temps pour voir si tout allait bien pour moi. J'aurais été heureuse, si j'avais pu oublier la présence d'Athénaïs ; mais sa malveillance me causait une peine presque physique. Que lui avais-je donc fait pour être traitée avec tant de dédain et d'antipathie?

Nous arrivâmes très-tard. On nous attendait

dans une vive inquiétude, et toute la maison se rassembla autour de notre voiture avec des flambeaux. Madame Simon, en me voyant enveloppée et étendue, allait commencer une série de questions et d'exclamations, mais son fils lui coupa la parole.

— Ne demandez rien à Thérèse, dit-il; le plus pressé est de la faire mettre au lit. Nous vous dirons plus tard ce qui nous est arrivé.

Elle m'aida elle-même à me déshabiller, et me quitta dès qu'elle me vit bien et dûment installée dans mon lit, en me recommandant de dormir de mon mieux. Mais ce conseil n'était pas facile à suivre; l'excès de la fatigue bannissait le repos. Dès que je fermais les yeux, je m'imaginais être de nouveau dans le petit bateau et puiser fiévreusement l'eau qui montait avec une effrayante rapidité et dont je ne pouvais retenir une goutte. Des chuchotements, des frôlements de robe devant ma porte m'arrachèrent à ce demi-sommeil et au cauchemar qui l'accompagnait. On frappa un léger coup, puis on ouvrit doucement, et j'entendis la voix d'Hortense :

— Dormez-vous, Thérèse?

— Non, lui répondis-je; que me voulez-vous?

— Ecoutez, me dit-elle en s'approchant de mon lit, je veux vous demander une chose. Promettez-moi de me répondre oui.

— Je ne puis pas le promettre sans savoir ce que c'est.

— Oui, vous le pouvez, si vous n'avez pas un mauvais caractère et si vous n'êtes pas horriblement orgueilleuse.

— Je ne promettrai certainement rien sans savoir d'abord de quoi il s'agit.

— Eh bien! puisque vous vous défiez de moi, il faut bien vous le dire. Ce n'est pas grand'chose, en vérité. C'est seulement de ne raconter à personne notre aventure d'aujourd'hui. Nous ne voulons pas que maman sache que nous avons couru un si grand danger.

— Je n'ai aucune envie d'en parler, répondis-je en me retournant contre le mur.

Et Hortense me quitta.

Le lendemain j'avais un peu de fièvre et beaucoup de malaise. Je restai dans mon lit jusqu'à l'heure du souper. Vers ce moment-là je me sentis en état de me lever et de descendre. Je m'a-

perçus bien vite que notre aventure était restée ignorée; on croyait que nous avions été retenus par un malaise qui m'avait prise subitement et qui, sans doute, était venu de la fatigue d'une si longue course. Comme nous étions, excepté Benjamin, tous réunis au salon, attendant le dîner, on pria Madame Simon de sortir un instant. Un quart d'heure après, nous la vîmes rentrer toute pâle et les yeux mouillés de larmes.

— Hortense, dit-elle, comment avez-vous pu me cacher ce qui s'était passé hier, cet affreux danger que vous avez couru? Bénédict, que j'ai envoyé aujourd'hui reporter les objets qui vous avaient été prêtés, m'a tout raconté. Pourquoi ne pas me le dire? Mes pauvres enfants! quels cruels moments vous avez passés! Et moi, je ne me doutais de rien..., j'étais tranquille ici pendant que vous étiez tout près de la mort. Mon Dieu! si vous n'étiez pas revenus!...

Et elle embrassa Hortense en riant et en pleurant.

— Maman, dit celle-ci, à quoi bon vous mettre dans cet état, maintenant que c'est passé? N'avais-je pas raison de vous épargner cela?

Madame Simon s'était tournée vers moi, et me serrait contre elle.

— Pauvre enfant! pauvre petite Thérèse! elle a eu tant de peur qu'elle s'est évanouie. Ce n'est pas étonnant, ma bonne petite, vous êtes la plus jeune et la plus faible de beaucoup. Mais dites-moi donc comment tout cela s'est passé quand vous vous êtes aperçus qu'il y avait du danger, et qui de vous a gardé son sang-froid? Mon brave Benjamin n'a pas perdu la tête, j'en suis bien sûre!

Et elle continuait à me tenir dans ses bras et à me bercer comme un petit enfant qu'on voudrait consoler.

— C'était bien le moins, dit Benjamin, qui venait d'entrer et qui avait pu entendre les dernières paroles de sa mère, c'était bien le moins que je ne perdisse pas la tête, quand j'avais une aide si courageuse à côté de moi.

— Qui donc? s'écria Madame Simon. Est-ce Athénaïs?

Hortense prit vivement la parole.

— Maman, le dîner nous attend depuis longtemps. Sommes-nous décidés à rester ici jusqu'à demain?

Benjamin nous regarda tous d'un air malin et pénétrant.

— Allons dîner, dit-il, et ne parlons plus de rien d'émouvant, de peur d'en perdre l'appétit.

Et en effet, la conversation, qui du reste ne fut pas bien animée, roula sur de tout autres sujets que notre expédition aquatique. Madame Simon avait sans cesse les yeux pleins de larmes, et regardait tour à tour chacun de nous; mais quand son œil s'arrêtait sur moi, c'était avec une nuance de pitié et de tendresse toute particulière. Hortense et son amie paraissaient embarrassées et parlaient fort peu. Elles passèrent une grande partie de leur soirée dans le jardin, aussi loin de nous que possible, et je me retirai sans avoir pu leur dire bonsoir, laissant Madame Simon en tête-à-tête avec son fils.

A peine avais-je éteint ma bougie, que ma porte s'ouvrit; une figure se pencha sur moi dans l'obscurité, et une main caressante se posa sur mon front.

— Que Dieu vous bénisse, ma petite Thérèse! me dit la voix émue de Madame Simon. Benjamin m'a tout dit. Que Dieu vous bénisse!

Elle m'embrassa et sortit. Depuis ce moment, on n'a fait aucune allusion à la promenade en bateau. Hortense et Athénaïs peuvent croire qu'elle est oubliée ; mais Madame Simon est tout particulièrement tendre pour moi, et Benjamin vient souvent s'asseoir près de moi dans le jardin et me lire les poésies que je préfère.

En revanche, Hortense et Athénaïs ne m'adressent pas souvent la parole.

Je suis très-heureuse que Madame Simon sache que je n'ai pas été lâche et poltronne. Est-ce la vanité qui nous fait désirer de n'être pas mal jugés des personnes que nous aimons? Je ne le pense pas.

Le 24 juillet.

J'ai mis tant de jours à raconter notre aventure que j'ai laissé passer plusieurs petits événements sans les signaler. Notre vie a été pourtant assez monotone. J'étais restée faible, et Madame Simon ne m'a pas permis la moindre fatigue.

Qu'elle a été bonne pour moi et de combien de soins elle m'a comblée! Ma mère n'aurait pu avoir plus de sollicitude, mais avec ma mère j'aurais cependant une relation bien différente. Elle me guiderait, me reprendrait quand j'ai tort ou quand je me trompe; elle voudrait lire dans mon cœur jusqu'au fond, et son regard saurait le faire sans paroles; je lui appartiendrais, tandis qu'en réalité je n'appartiens à personne. Personne ne m'aime assez pour souffrir de mes défauts, pour s'attrister du mal qu'il y a en moi. Il m'arrive souvent, au moment même où Madame Simon me caresse, de me sentir horriblement seule dans ce monde. Son affection même m'a fait éprouver le besoin d'un amour plus grand, d'un amour qui m'envelopperait tout entière. Hélas! sans doute je ne dois jamais le connaître.

Athénaïs est partie hier. Je suis descendue au salon un peu avant l'heure de son départ afin de lui épargner la peine de monter dans ma chambre pour me dire adieu. J'aurais bien pu me tranquilliser là-dessus; Athénaïs ne se mettait guère en souci de si peu de chose. La voiture l'attendait déjà dans la cour; elle a ouvert la porte du salon,

où j'étais seule, a passé tout près de moi, sans avoir l'air de me voir, et est venue prendre un livre sur la table à côté de laquelle j'étais assise. Je m'étais levée pour la saluer, mais il ne m'était pas possible de me méprendre sur son air froid et dédaigneux; je me suis rassise et elle est ressortie sans que nous ayons échangé une parole.

Madame Simon m'a demandé plus tard si Athénaïs m'avait dit adieu. Elle n'a fait aucune observation en entendant ma réponse, mais je vois bien qu'elle et son fils ne sont guère enchantés de l'amie d'Hortense. J'ai entendu l'autre jour Benjamin dire, sans nommer personne, qu'une jeune fille égoïste, vaine et vulgaire, est le plus sot animal qu'il y ait sous le soleil.

J'espère bien n'être ni vaine, ni vulgaire; mais égoïste..... Qui donc m'enseignera à ne pas l'être?

Le 25 juillet.

Il est venu aujourd'hui un billet de ma tante Cornélie. Elle remercie cérémonieusement Ma-

dame Simon de toutes ses bontés pour moi, et annonce que Mademoiselle Barbe viendra me chercher samedi, c'est-à-dire dans trois jours. Cette nouvelle m'a si fort consternée, que je me suis aperçue que j'avais presque oublié mes tantes, leur vieille maison et la monotone existence que nous y menons. C'est dur de quitter, pour y retourner, la vie libre, animée et joyeuse que nous avons ici, et d'échanger les bons et affectueux sourires de Madame Simon, les paroles rares mais bienveillantes de Benjamin, et même la gaieté un peu étourdissante d'Hortense, contre le visage sévère de ma tante Angélique, le silence de ma tante Cornélie et les airs revêches de Mademoiselle Barbe. C'est dur de ne plus pouvoir me promener librement dans les champs, me coucher dans les grandes herbes et écouter ces mille voix de la campagne dont chaque jour je comprends mieux le langage. Mais cette perspective sombre a un côté lumineux; en retrouvant toutes ces choses que je déteste, j'en retrouverai une du moins qui m'est chère : le petit jardin silencieux et la mystérieuse habitante de la maison grise. Que de fois j'ai pensé à elle dans les

moments où je me sentais seule? N'est-ce pas une chose étrange? Je ne sais rien d'elle, et c'est vers elle pourtant que mon cœur se tourne toujours.

Le 28 juillet.

Me voici de retour dans ma petite chambre. Je ne le croyais pas d'avance, mais il est certain que j'ai du plaisir à m'y retrouver.

Mademoiselle Barbe ne m'a pas dit une seule chose désagréable pendant tout le trajet: ma tante Cornélie m'a embrassée trois fois, ce qui est tout à fait en dehors de ses habitudes; Carlo m'a reçue moitié en grognant, moitié en me caressant, et ma tante Angélique, après avoir approché sa joue de la mienne sans la toucher, — c'est sa manière d'embrasser, — m'a dit que j'avais l'air d'être bien portante. Je ne pouvais attendre un accueil plus chaleureux. Je suis aussitôt montée dans ma petite chambre pour la revoir et pour jeter un coup d'œil dans le jardin. Je n'ai vu personne, mais la porte du salon entr'ouverte m'a

montré que la maison grise est toujours habitée. On ne m'a presque pas fait de questions sur mon séjour aux Pâturages. Le repas a été morne comme d'habitude. Quelle différence avec ceux de la ferme! Je suis retombée tout de suite dans mon silence et ma contrainte comme dans un élément qui m'est naturel; il me semblait que je n'y avais échappé quelques jours que pour y rentrer plus complétement. Peut-être quand on est destiné à une vie aussi terne vaudrait-il mieux ne jamais entrevoir un rayon de soleil. Mais pourquoi me laisserais-je abattre? N'ai-je pas l'avenir pour moi? Comme le dit mon poëte le plus aimé :

> L'avenir, c'est la grande chose.
> De quoi demain sera-t-il fait?

Qu'importe le présent, quand on a toute la vie devant soi!

Le 31 juillet.

1872 -

Pendant trois jours j'ai cherché vainement à apercevoir Marie Hersant. Elle n'a, je crois, pas mis une seule fois le pied dans son jardin. Je craignais qu'elle ne fût malade, lorsque je l'ai

entendue hier soir chanter un air doux et triste qu'elle semble affectionner particulièrement. Aujourd'hui Mademoiselle de Givre est venue; c'est par elle que nous savons toutes les nouvelles de la ville, car mes tantes ne voient presque personne. Après avoir parlé des mauvaises affaires de l'un, des emplettes de l'autre, du mariage d'un troisième, et de la mort prochaine d'un quatrième; après avoir surtout censuré sévèrement ceux qui voyagent, car à B..... voyager est considéré comme un manque de patriotisme, un habitant de cette incomparable ville devant y trouver tout ce qui est nécessaire à son bonheur :

— Savez-vous, a dit tout à coup Mademoiselle de Givre, (après un moment de ralentissement dans la conversation) savez-vous qu'il n'est bruit dans la ville que de votre voisine de la maison grise?

— Et à quel propos, je vous prie? a demandé ma tante Angélique.

— Oh! naturellement à propos d'une de ces excentricités au moyen desquelles les gens qui aiment à attirer l'attention sur eux sont sûrs d'y réussir. Le petit garçon de la veuve Brun s'est

laissé tomber dans une cuve d'eau bouillante et a été horriblement brûlé. Le médecin a déclaré que, pour le sauver, il faudrait des soins tellement minutieux et persévérants, qu'il était impossible qu'on les lui donnât ailleurs qu'à l'hospice; la mère, à ce mot, a poussé les hauts cris et a protesté qu'elle garderait l'enfant chez elle, bien qu'elle soit infirme et toute percluse de rhumatisme. Le premier jour et la nuit qui a suivi, des voisines sont venues à tour de rôle le soigner. Ne serait-ce pas raisonnable de laisser ces gens-là se soigner entre eux comme ils l'entendent? Mais non; il y a des personnes qui ont la passion de se sacrifier quand on ne le leur demande pas. Le second jour, l'enfant était beaucoup plus mal. La veuve, qui n'a que ce fils et une fille en service qui ne s'inquiète pas beaucoup d'elle, se désolait et n'attendait plus que la mort de l'enfant. Que fait notre héroïne? Elle vient s'installer chez cette femme dans son misérable taudis, y passe quatre jours et quatre nuits sans fermer l'œil, ne permet à personne de toucher l'enfant, et enfin ce n'est qu'hier soir qu'elle est revenue chez elle pour dormir quelques heures,

— Et l'enfant est-il sauvé? a demandé ma tante Cornélie.

— Eh! oui; le médecin a déclaré ce matin qu'il est en bonne voie de guérison.

Mademoiselle de Givre disait ces mots du ton dont elle aurait pu dire tout juste le contraire.

— Mais c'est pourtant beau! a repris ma tante timidement, comme une personne qui énonce une opinion hasardée.

— Beau! vous trouvez cela beau! Moi je dis que c'est absurde, ridicule, et même coupable. Je vous demande un peu si cet enfant ne pouvait pas guérir sans tout cet étalage de dévouement, et si Mademoiselle Hersant était à sa place dans ce cabaret, car la veuve Brun tient un cabaret. Je ne passe jamais devant, le plus rarement possible, il est vrai, sans entendre des jurements et des paroles grossières. C'était vouloir faire parler de soi, poser pour la sœur de charité volontaire. Je déteste toutes ces simagrées de dévouement.

— Marie Hersant a toujours posé, a ajouté ma tante Angélique, qui n'avait pas encore parlé. Autrefois c'était l'innocence et le désintéresse-

ment, maintenant c'est le dévouement, la charité exagérée. Certes, je crois être aussi charitable que qui que ce soit. Pas un pauvre ne vient à ma porte qui s'en retourne les mains vides, mais je pense que je fais ainsi tout ce qu'on peut attendre de moi. Je n'ai rien de commun avec ces gens-là, ni idées, ni sentiments, et la seule chose que je puisse faire pour eux, c'est de leur donner des secours quand ils en ont besoin. Il est vrai que je n'ai aucune prétention à passer pour une héroïne ou pour une sainte.

Je n'y tenais plus. Je me suis enfuie dans ma chambre, je me suis enfermée à clef, je me suis jetée à genoux devant ma fenêtre ouverte, et j'ai pleuré comme je n'avais jamais pleuré, en regardant la petite lumière paisible qui éclaire la solitude de celle dont on ose parler ainsi. Je ne savais ce que je faisais. Je l'ai appelée deux fois par son nom, son doux nom de Marie. Sans doute elle m'a entendue, car elle est venue sur le seuil de sa porte, et comme sa figure était éclairée d'un rayon de la lampe, j'ai pu la voir regarder de tous les côtés. Elle ne pouvait m'apercevoir, car ma fenêtre et moi-même nous étions dans l'ombre

la plus noire. Elle est rentrée. Je l'ai entendue chanter encore le même air qû'hier. Je n'ai fermé ma fenêtre que lorsque la lampe s'est éteinte dans la maison grise, et je suis restée longtemps, bien longtemps sans pouvoir m'endormir.

Le 8 août.

J'ai eu ce matin une longue conversation avec ma tante Cornélie. Nous étions seules, autant qu'on peut l'être dans cette maison où ma tante Angélique semble à tout moment sortir de terre lorsqu'on s'y attend le moins. Ma tante m'a fait quelques questions sur mon séjour aux Pâturages, sur les habitudes de Madame Simon, ses occupations et le genre de vie que nous avons menée ensemble.

— Ah! ma tante, lui ai-je dit, là nous vivions au moins; il y avait de la gaieté, du mouvement, du bruit. Ici il semble que l'on s'étudie à vivre le moins possible. Comment avez-vous pu supporter de tout temps cette existence?

— Je n'ai jamais désiré un autre genre de vie, m'a-t-elle répondu. Ma mère m'avait enseigné,

dès mon enfance, que nous ne sommes pas dans ce monde pour être heureux, et qu'il faut accepter notre part telle qu'elle est. Cela ne m'a jamais paru difficile. Ma sœur, qui avait un caractère beaucoup plus prononcé que moi et qui n'avait guère écouté les paroles de notre mère quand elle vivait, a été instruite par de rudes expériences dont, Dieu merci, je n'ai pas eu besoin, car je n'ai jamais éprouvé d'autre chagrin que la perte de ma mère et celle de mes deux frères.

— Vos deux frères, ma tante? vous en aviez donc un autre que mon père.

— Oui, un plus jeune, le dernier-né de nous tous, le plus aimé de ma sœur. Elle le regardait presque comme son propre enfant, car il était encore tout petit quand ma mère est morte. Il n'aurait, à l'heure qu'il est, que trente-trois ans, et ma sœur en a cinquante-trois.

— Quand donc est-il mort? pourquoi ne parle-t-on jamais de lui?

— Il y a maintenant près de dix ans qu'il est mort d'une maladie de poitrine. Votre tante Angélique a beaucoup souffert à cause de lui;

elle ne veut pas entendre prononcer son nom.

Quelle singulière chose ! quelle étrange manière de sentir ! S'il existe une pensée, un souvenir, une affection qui puisse mettre un peu de flamme dans cette vie morne et décolorée, on les bannit, on s'interdit même d'y faire allusion. On désapprendrait au cœur de battre, si c'était possible.

— Ma sœur a beaucoup souffert, a repris ma tante Cornélie ; elle a eu, lorsqu'elle était toute jeune, un grand chagrin. Si je vous le dis, Thérèse, et j'ai peut-être tort, c'est afin que vous la compreniez mieux. La souffrance l'a bien changée.

— La souffrance ne devrait pas aigrir, rendre dur et injuste, me suis-je écriée ; on doit devenir meilleur pour avoir souffert !

— Qu'en savez-vous, Thérèse ? Nous ne pouvons pas juger de ce que nous ne connaissons pas.

— Mais quels chagrins a-t-elle donc eus ?

— Vous êtes trop jeune pour le savoir. Son premier chagrin l'a rendue amère et défiante dans ses jugements et dans toutes ses relations.

Pauvre sœur! Son cœur a été rempli de fiel. Elle aurait cependant pu s'en guérir, je le crois. Sa tendresse excessive pour notre jeune frère Etienne aurait pu lui tenir lieu de toute autre affection. Elle aurait mille fois donné sa vie pour lui. Je me rappelle que dans une longue maladie qu'il fit à l'âge de vingt ans, elle l'a veillé pendant quatorze nuits de suite, sans permettre que personne la remplaçât un seul instant. Elle l'a sauvé; certainement sans elle il n'aurait pas triomphé du mal.

— L'aimait-il autant qu'elle l'aimait? ai-je demandé.

— Oh! non. Il semblait gêné et contraint en sa présence; il parlait peu et jamais avec abandon. Elle le voulait heureux et se serait mise elle-même en morceaux pour qu'il le fût, mais elle le voulait heureux à sa manière à elle, et non à la sienne à lui. Quand il désira quitter notre ville pour aller achever ses études à Paris, elle s'y opposa si fermement qu'il y renonça. Il n'avait pas autant de volonté qu'elle, et ne pouvait lui résister; il cédait donc toujours, mais il lui en voulait de tous les sacrifices qu'elle le forçait à lui

faire. Sans doute, il l'aurait mieux aimée si elle eût été moins exigeante. Pauvre Angélique! Elle s'est préparé ainsi de cruelles souffrances, des souvenirs d'amertume qui ne la quitteront jamais dans ce monde. Si elle pouvait pardonner, je suis bien sûre qu'elle en serait plus heureuse; mais son cœur est fermé à toute pitié comme à toute consolation. Sa seconde blessure a été pire que la première; c'était comme si l'on eût versé un corrosif sur une brûlure encore vive. Depuis lors elle n'a plus su aimer personne. Il faut la plaindre et ne pas la juger.

Ma tante Cornélie avait oublié, je crois, que c'était à moi qu'elle s'adressait; les paroles tombaient de ses lèvres à mesure que les souvenirs lui revenaient, et peut-être ce qu'elle me disait alors, ne l'avait-elle jamais dit à personne. Je l'écoutais avec étonnement; toutes mes idées étaient bouleversées. Cette vie si terne, si uniforme, si sèche de ma tante Angélique a donc eu ses passions et ses orages. Elle a souffert, et c'est ce qui a desséché son cœur. Madame Albert a souffert aussi, et c'est ce qui l'a rendue si sereine et si sympathique. Quels mystères il y a dans la

vie! Mais ma tante Cornélie s'était enfin souvenue que je l'écoutais :

— Allons, a-t-elle dit en reprenant son ouvrage que pour cette fois elle avait oublié un moment, tout cela est passé, et tout cela d'ailleurs ne m'appartient pas. Oubliez ce que je vous ai dit, Thérèse, ou du moins ne vous en souvenez que pour respecter davantage votre tante. Je l'ai toujours regardée comme supérieure à moi; elle l'est par son intelligence et sa force de caractère, mais surtout elle a souffert et je ne puis pas la juger; nous ne pouvons ni l'une ni l'autre la comprendre, Thérèse.

— Son autre chagrin a été la mort de son jeune frère? ai-je demandé.

— Son second chagrin lui est venu de lui; il a été plus amer que la mort à elle seule n'aurait pu l'être, mais elle est venue y mettre son sceau et le rendre irréparable. Ne m'en demandez pas davantage, Thérèse, je ne puis rien vous dire de plus.

Et ma bonne tante s'est remise à compter ses points comme s'il n'y avait rien de plus important au monde. C'est étrange comme elle peut passer

sans transition des grandes choses aux petites, et s'absorber dans ces dernières. Est-ce qu'on devient ainsi en vieillissant?

Le 10 août.

J'ai été si fatiguée toute cette semaine que je n'ai pas eu le courage d'écrire. D'ailleurs que dire à mon pauvre journal? Chaque jour est comme la veille, chaque heure ressemble à celle qui l'a précédée; je ne sais si c'est de cette monotonie que me vient l'extrême langueur dont je ne puis triompher. Peut-être suis-je réellement malade. Aux Pâturages, je m'étais sentie revivre, la jeunesse et la force circulaient avec mon sang dans mes veines; mais depuis que je suis de retour la langueur et l'apathie se sont emparées de moi, je me sens l'esclave d'un abattement physique qui envahit mon âme aussi; je ne désire rien, je n'aime rien, je n'ai peur de rien. Si l'on me disait que je dois mourir demain, je crois que cela me serait indifférent. Il ne me reste qu'une faculté, c'est celle de me juger moi-même et de me trouver incompréhensible et coupable, car la vie n'est pas

une chose sans valeur qui doive être dédaignée ainsi, et j'avais pourtant de l'ambition; j'aurais voulu m'instruire, devenir meilleure; mais que puis-je faire quand personne ne m'aide et ne m'encourage? Oh! vivre seule, toujours seule, c'est affreux. Ma petite chambre aussi me semble trop vide, et je ne regarde plus le portrait de ma mère de peur que ses yeux eux-mêmes ne cessent de me parler.

Ma tante Angélique a fait venir le médecin. Il m'a examinée, interrogée, et a dit qu'il fallait agir promptement si l'on ne voulait pas me laisser tomber dans un état grave. Il conseille les bains de mer; là-dessus grande consternation. Ma tante Angélique a signifié qu'elle ne quitterait pas sa maison et ses affaires; ma tante Cornélie, qui n'a jamais voyagé, s'est pourtant offerte pour m'y conduire. Nous partons dans huit jours, ma tante ayant déclaré qu'il ne lui faut pas moins pour faire ses préparatifs. Je vais donc voir la mer que je n'ai jamais vue; je vais quitter notre triste maison, échapper pour tout un mois au regard froid et perçant de ma tante Angélique, aux observations aigres-douces de Mademoiselle Barbe. Il y a

deux mois, cette perspective m'eût transportée de joie; mais maintenant j'aimerais mieux rester tranquille, et le petit jardin sous ma fenêtre me semble être le seul coin du monde qui puisse m'intéresser.

Le 17 août.

Enfin, c'est demain matin que nous partons, emportant avec nous plus de malles et plus de caisses que si nous allions faire un voyage de découverte dans un pays où il n'y eût pas vestige de civilisation. J'ai regardé ce soir pour la dernière fois dans le petit jardin; *elle* n'y était pas, mais je vois encore la lumière de la lampe, la seule lumière amie qui brille pour moi dans la nuit profonde. Et la personne que j'aime ainsi sans la connaître, ne sait peut-être pas même que j'existe!..... Maintenant la lampe est éteinte, il est tard, je ne verrai plus rien. Adieu donc, rêve ou réalité; je ne sais ce que vous êtes ni pourquoi je m'attache à vous, mais il m'en coûte de vous quitter.

Saint-V., le 23 août.

Nous sommes ici depuis plusieurs jours, mais je n'ai pas encore eu le courage d'écrire. Nous habitons une petite maison au bord de la mer. Le jour, la nuit, j'entends le bruit monotone des vagues. La mer ne m'a pas saisie au premier aspect comme je m'y attendais; j'aurais cru que cette immensité m'étonnerait davantage. En la voyant, il m'a semblé que je ne faisais que la retrouver. Il me vient quelquefois d'étranges idées; ce que je vois pour la première fois m'a souvent paru plus familier que les objets que mes yeux rencontrent chaque jour. Un son de voix, un parfum, une parole prononcée, un aspect de la nature ou même celui d'une chambre où je n'étais jamais entrée, fait tout à coup revivre un passé qui n'a aucun lien avec le présent. Je cherche

vainement où, quand et dans quelle circonstance j'ai vu ces choses, mais l'impression en est si vive que je ne puis douter de ce mystérieux passé auquel ma pensée ne se rattache que par ces fils insaisissables. Il me semble dans ces moments-là que j'ai derrière moi, comme devant moi, un abîme d'inconnu. J'ai demandé l'autre jour à ma tante Cornélie si elle avait jamais rien éprouvé de semblable. Elle a laissé tomber son ouvrage sur ses genoux (la précieuse tapisserie a fait le voyage avec nous, et je vois que ma tante se sent chez elle partout où elle la retrouve) et m'a regardée d'un air d'inquiétude.

— Thérèse, mon enfant, il faut tenir son imagination en bride, m'a-t-elle dit; à quoi bon se livrer à des pensées folles et comment pourrions-nous nous souvenir de ce que nous n'avons jamais vu ni entendu?

Je m'étais promis de raconter mon voyage; c'est le premier que j'aie fait de ma vie, il mérite donc les honneurs du journal. En y regardant de près cependant, je n'y trouve rien de bien intéressant. Le chemin de fer nous a entraînées pendant toute une journée à travers des pays d'aspects divers,

dont je n'ai pu qu'entrevoir la physionomie. Le soir, nous nous sommes arrêtées dans une petite ville où nous devions prendre la diligence le lendemain pour arriver à Saint-V. En entrant dans une salle basse pour y attendre que notre chambre fût prête, je me suis sentie très-mal à l'aise. Je me souviens seulement qu'un étranger qui se trouvait là a été très-bon pour moi, m'a portée sur un canapé et m'a fait respirer un flacon de sels, mais il est sorti dès qu'il m'a vue mieux et n'est pas revenu. Le lendemain, après une fatigante journée de diligence, nous étions installées avant le coucher du soleil, en face de cette mer immense qui me paraît plus imposante à mesure que je la regarde. J'ai passé plusieurs jours sans quitter ma chambre, écoutant l'éternel refrain des vagues et cherchant à en saisir le sens; mais il varie avec ma disposition d'esprit : tantôt il exprime la tristesse, tantôt la joie : je me fatigue à vouloir lui donner un sens précis.

Le médecin que ma tante a consulté pour moi lui a conseillé de me laisser respirer quelques jours l'air de la mer avant de commencer les bains. Il dit que ceux de septembre me fortifieront

davantage, et agiront d'autant plus sur moi que j'y serai mieux préparée. Ma tante n'a fait aucune objection; elle a de l'ouvrage pour trois mois, s'il le faut, et je crois qu'elle se trouve parfaitement heureuse ici pourvu qu'elle puisse travailler près de la fenêtre avec une activité qui ne se laisse pas ralentir par le mouvement lent et majestueux des vagues. Je ne voudrais pas lui ôter sa seule joie; mais il me serait difficile de dire combien le va-et-vient méthodique de son aiguille m'exaspère. Elle est fidèle à sa devise et se contente de peu; quand j'aurai la force de me promener, il faudra bien pourtant qu'elle se décide à sortir et à laisser là ses roses et ses pensées.

Le 25 août.

Jusqu'à aujourd'hui nous avions toujours dîné dans notre chambre, mais le bon docteur nous a prescrit comme régime de nous réunir pour les repas aux autres habitants de notre petit hôtel. Nous sommes donc descendues à table d'hôte, ma tante Cornélie fort inquiète et ahurie d'un si grand changement dans ses habitudes, moi un

peu intimidée, mais surtout assez curieuse de ce que j'allais voir. Nous nous sommes placées au bas bout d'une longue table; quand j'ai osé lever les yeux sur mon voisin, j'ai été toute surprise de rencontrer un sourire sur sa figure imposante : c'est un homme âgé et d'un aspect distingué.

— Je vois qu'il faut me présenter, m'a-t-il dit; je ne suis point étonné que ma figure ne vous rappelle rien : c'est moi qui me suis trouvé dans la salle d'auberge à N. quand vous avez pris mal; vous paraissez mieux portante aujourd'hui.

J'ai rougi, j'ai balbutié, je n'ai rien su lui répondre, pas même le remercier des soins qu'il m'avait donnés dans cette première rencontre; il doit me trouver une bien sotte petite créature. Il m'a laissée me remettre pendant qu'il parlait à ma tante; puis, après m'avoir adressé encore quelques paroles bienveillantes, il s'est tourné vers son voisin de l'autre côté, et a commencé une conversation que j'ai écoutée de toutes mes oreilles. Que je me suis sentie bornée et ignorante! Tous les sujets qu'ils abordaient m'étaient étrangers. Je ne sais rien, absolument rien de ce qui se passe dans ce vaste monde, où nos petits

intérêts, nos petites joies et nos petites souffrances tiennent si peu de place au milieu des grands intérêts et des grandes souffrances de tant de millions d'êtres. Je ne parle pas de leurs joies, car, hélas! je crains que beaucoup d'entre eux n'en aient jamais eu. Ils parlaient des classes ouvrières, de leurs misères, et des moyens d'y remédier. J'ai compris que ces souffrances, que je croyais le lot de quelques malheureux, étaient celui du plus grand nombre; qu'une multitude d'existences sont rendues amères par la faim, par les privations les plus dures, écrasées par un travail trop rude et par l'absence de tout loisir, ou, ce qui est pis encore, abruties par l'ignorance et par le vice. Je me sentais pénétrée d'une tristesse toute nouvelle pour moi; jusqu'à présent, je ne m'étais guère occupée que de moi-même et de ce qui m'entoure immédiatement; aujourd'hui je sais quel vaste champ s'ouvre à notre sympathie et à nos pensées. Heureux ceux qui peuvent y travailler! L'entretien de mes deux voisins m'a appris que l'un d'eux a écrit sur ces sujets-là, et que l'autre, qui possède de grandes usines, a fondé des écoles, des bibliothèques, et

travaille beaucoup à améliorer le sort des populations qui dépendent de lui. J'étais bien vexée quand, au moment du dessert, ma tante a quitté la table en me faisant signe de la suivre. Elle n'avait donc rien écouté, rien entendu, ou, si elle avait entendu, elle n'avait pris aucun intérêt à ce qu'ils disaient. Je commence à comprendre une chose, c'est qu'il y a des personnes qui passent à côté de tout ce qui est grand dans la vie sans même l'apercevoir. Je ne veux pas être de celles-là.

Le 27 août.

Je crois que M. Savary (je sais maintenant le nom de mon voisin à la table d'hôte) s'est aperçu de l'intérêt avec lequel je l'écoutais, car pendant le dîner il s'est tourné plusieurs fois en souriant vers moi, comme pour me mettre en tiers dans la conversation. Aujourd'hui, c'était de politique qu'il s'agissait. Je me sentais, si possible, encore moins familière avec ce sujet qu'avec tout autre, car mes tantes, quoiqu'elles lisent régulièrement un journal, n'en parlent jamais, et ne paraissent

pas avoir le moindre souci des destinées du monde. Tout au plus ai-je entendu, de temps à autre, quelqu'un de leurs vieux amis gémir sur les tendances funestes de notre temps et regretter l'ancien régime, alors, disent-ils, que chacun se tenait à sa place et restait ce que Dieu l'avait fait.

J'ai entendu dire bien des fois que c'était une folie de vouloir instruire le peuple, qu'il était plus heureux et meilleur, ou plutôt moins mauvais, quand il demeurait dans l'ignorance à laquelle Dieu l'a destiné, et qui est nécessaire pour qu'il accepte sa condition sans murmure. J'avais écouté ces choses, et ma conscience ne s'était pas révoltée, et mon cœur ne s'était pas soulevé d'indignation! J'ai entrevu un ordre de pensées plus généreuses, une manière plus élevée de comprendre ce monde et la place que Dieu y a assignée à chacun de nous. Il me serait impossible maintenant d'entendre parler ainsi sans protester.

Je crains de ne pas m'être très-bien conduite pendant le dîner, car, lorsque ma tante Cornélie m'adressait la parole, ce qu'elle a fait plusieurs

fois aujourd'hui, je lui répondais brièvement en me détournant avec impatience pour ne pas perdre un mot de ce qui se disait près de moi. J'avais peine à saisir ce qui avait rapport aux faits, — je suis si ignorante; — mais les idées m'étaient moins obscures. Je connais un peu l'histoire; j'ai lu tout ce que j'en ai pu trouver dans la vieille bibliothèque de mes tantes, où les auteurs de notre temps n'ont pas pénétré, mais où les ouvrages anciens sont au complet. Je sais donc un peu ce qui s'est passé autrefois, mais j'ignorais absolument ce qui se passe de nos jours. Je ne savais pas qu'il y a encore des peuples opprimés, asservis, des luttes héroïques pour la justice et pour la liberté. Plus d'une fois, en écoutant, j'ai été obligée de baisser les yeux pour ne pas laisser jaillir l'étincelle que je sentais s'y allumer. Je suis sûre, cependant, que M. Savary a bien vu avec quelle ardente sympathie je l'écoutais; il s'est tout à coup tourné vers moi en disant :

— Je crois que nous avons là pour auditeur une jeune demoiselle qui pense comme nous.

— Je ne sais pas trop ce que je pense, Mon-

sieur, ai-je répondu; car c'est la première fois que j'entends parler de toutes ces choses, mais cela m'intéresse beaucoup.

M'intéresse! Qu'est-ce qui a donc pu me faire employer une expression si froide, quand mon cœur battait si fort et brûlait au dedans de moi? Cela n'a cependant pas découragé M. Savary, car il s'est encore adressé à moi à plusieurs reprises.

Ces conversations sont pour mon intelligence ce que l'air de la mer est pour ma santé; je la sens se vivifier et s'épanouir. Je me trouve heureuse!

Le 28 août.

Ce matin, j'ai entraîné ma tante Cornélie du côté des rochers que je n'avais encore vus que de loin. Elle a quitté sa tapisserie en gémissant.

— Ne vous affligez pas de ce que je commence à vivre, ma tante, lui ai-je dit; c'est si bon!

— A *revivre*, ma chère, a-t-elle repris.

— Non, ma tante, c'est bien à vivre que je

veux dire; car je n'ai jamais vécu jusqu'à présent.

Ma bonne tante ayant paru renoncer à me comprendre, nous sommes parties. Arrivées aux rochers, je me suis sentie si fatiguée de cette demi-heure de marche, qu'il a fallu m'asseoir sur les premières pierres. Que j'aime, oh! que j'aime voir la vague se briser près de moi et jeter sur mes pieds son écume! Je regardais cette mer infinie, et je sentais qu'elle n'était ni plus vaste, ni plus profonde que la vie humaine telle que je commence à l'entrevoir. Mon cœur se dilatait de joie de ce que j'avais été créée pour de si grandes choses. La marée montait; nous nous retirions de temps en temps devant elle, jusqu'à ce qu'enfin elle nous eût acculées contre la falaise. Alors nous avons voulu la gravir par un petit sentier qui commence parmi les rochers et qui se termine dans l'herbe sur la hauteur. Nous sommes arrivées à mi-chemin : là, une violente douleur que je n'avais plus ressentie depuis quelques jours m'a de nouveau étreint la poitrine. Après quelques efforts pour vaincre le mal, je me suis laissée tomber sur la terre. Il me

semblait que j'allais mourir. Cela m'a fait peur. Je voudrais vivre, car je comprends maintenant que la vie est bonne. J'ai laissé échapper un cri. Ma tante s'est retournée, m'a vue tout près de défaillir, et est venue vers moi. Elle a essayé de me relever, de m'aider; mais elle était trop faible pour que son secours me suffît. Un petit garçon gardait deux chèvres sur la falaise. Tous les trois, perchés au-dessus de nous, nous examinaient attentivement; je voyais comme au travers d'un brouillard leurs silhouettes se détacher sur le bleu du ciel. Ma tante a fait de nouveau un effort inutile pour m'aider à me soulever et m'appuyer sur elle. Après nous avoir encore regardées quelques moments d'un air curieux et intelligent, mais effarouché, le petit garçon a disparu comme un trait. Quelques minutes plus tard, une femme était auprès de nous, tenant un gros enfant dans ses bras. Elle était toute jeune, maigre, petite; sa physionomie était fine et décidée. Elle a tout de suite vu de quoi il s'agissait.

— Pauvre demoiselle! qu'elle est pâle! a-t-elle dit en me regardant avec compassion. Est-ce qu'elle est toujours comme ça?

— Qu'allons-nous faire? a dit ma tante sans l'écouter. Thérèse, ma pauvre enfant, vous n'aurez jamais la force de monter.

J'ai regardé la falaise à pic au-dessus de nous, et j'ai senti que c'était impossible.

— Et si vous vous appuyiez bien sur moi? a dit la paysanne.

— Non, je ne crois pas que je le puisse.

— Eh bien! il n'y a qu'une chose à faire : prenez l'enfant, a-t-elle dit de son ton décidé en mettant le gros poupon dans les bras de ma tante qui reculait effrayée d'un pareil fardeau. Dame! je ne puis pourtant pas porter les deux à la fois, a-t-elle ajouté un peu choquée, je crois, de la consternation visible de ma tante.

L'enfant était propre et gentil dans son petit bonnet d'indienne et son jupon court qui laissait voir des jambes et des pieds potelés. Il souriait à ma tante, qui le prenait gauchement et le tenait aussi éloigné d'elle que possible, comme si elle craignait ses caresses. Sa mère m'avait aussitôt prise dans ses bras et me tenait si ferme que je me sentais parfaitement en sûreté.

— Ne suis-je pas bien lourde pour vous? lui

ai-je dit en regardant ses bras minces et ses épaules maigres.

— Vous n'êtes ni bien grande ni bien grosse, m'a-t-elle répondu en riant.

— Je crois pourtant que je suis au moins aussi grande que vous.

— Vrai? Eh bien! ça m'empêche pas que j'ai un peu plus de force que vous n'en avez, pauvre petite!

Elle me disait cela avec une sorte de tendresse dans l'accent, et continuait à grimper presque aussi légèrement que si elle n'eût rien porté. Ma tante Cornélie marchait devant; le petit enfant nous regardait par-dessus son épaule, sans pleurer; mais ayant l'air de demander ce que voulait dire ce singulier échange. Sa mère lui souriait de loin pour l'encourager à supporter un moment d'adversité.

— Elle n'a pas l'habitude des enfants, m'a-t-elle dit à demi-voix en désignant ma tante du regard; elle n'est donc pas votre mère?

Nous étions arrivés au sommet de la falaise. La paysanne m'a déposée sur l'herbe et a repris son enfant, qui a passé ses deux petits bras au-

tour de son cou en nous regardant d'un air de triomphe comme pour nous dire : « Je savais bien qu'elle ne m'abandonnait pas pour tout de bon. Vous avez pu le croire, mais non pas moi. » Nous avions sous les yeux un magnifique spectacle : la mer toute semée de voiles qui en faisaient mesurer l'immensité, et le globe ardent, mais sans rayons, du soleil qui descendait dans les flots. Un vent froid s'est levé. J'ai frissonné.

— Il ne faut pas rester ici, a dit la brave femme, ne voulez-vous pas entrer un moment dans ma maison?

Ma tante hésitait : elle trouvait sans doute que c'était bien assez d'aventures pour un jour, et peut-être n'avait-elle jamais franchi un seuil aussi humble que celui de cette cabane, mais elle a compris que je n'étais pas encore en état de continuer mon chemin et elle a accepté. Je n'avais jamais rien vu de plus pauvre et en même temps de plus joli que cette petite maison à demi abritée contre le vent de mer par une des sommités de la falaise. La maîtresse du logis nous a offert les deux escabeaux qu'elle possède et s'est assise sur le bord de son lit pour allaiter son enfant.

Je lui ai demandé où était son mari.

— En mer, m'a-t-elle répondu, en mer depuis trois jours; c'est un brave pêcheur, mon Pierre, le meilleur de toute la côte. Ils vont à eux deux, mon frère et lui, et ils rapportent toujours beaucoup de poisson. C'est lui qui a bâti notre maison.

Et elle m'a raconté comment, lorsqu'ils s'étaient mariés, ils étaient trop pauvres pour acheter une maison ou pour en louer une, et comment Pierre avait bâti cette cabane pour l'y recevoir.

Pendant cette conversation, ma tante paraissait mal à l'aise; elle me regardait comme pour m'engager à partir. J'aurais voulu rester encore, mais je me suis levée pour ne pas la contrarier.

— Attendez! a dit la femme du pêcheur, vous ne partirez pas ainsi sans rien prendre. Les forces vous manqueraient encore en chemin.

Et, posant sur le lit le petit enfant endormi, elle a pris une tasse de faïence et est sortie de la maison; quelques moments après, elle est revenue, rapportant la tasse toute pleine d'un lait écumeux.

— C'est le lait de la chèvre noire, a-t-elle dit; il est meilleur encore que celui de l'autre, mais

elle est méchante, notre Noirette, et il faut du temps pour l'attraper.

— Nous ne voudrions pas vous priver de votre lait, a dit ma tante en me regardant comme pour m'avertir de refuser.

Mais j'avais déjà pris la tasse et je buvais de grand cœur ce laït tiède et léger qui me paraissait délicieux.

La paysanne regardait ma tante d'un air mécontent.

— Nous ne sommes pas riches, a-t-elle dit; mais ce que nous avons, nous le donnons de bon cœur. Quand je n'aurais que cette tasse de lait, je ne laisserais pas partir cette pauvre demoiselle sans qu'elle l'eût acceptée.

— Cet enfant est à vous? lui ai-je dit étourdiment, en voyant le petit gardeur de chèvres qui se tenait sur le seuil de la cabane, à la fois curieux et intimidé.

— A moi! a-t-elle répondu en riant, ce serait un peu difficile : il a dix ans, et j'en ai vingt-deux; mais il est bien à nous tout de même, n'est-ce pas, mon Jacques?

L'enfant n'a répondu qu'en s'enfuyant.

— Il est plus peureux qu'un petit chevreau, a-t-elle dit en riant toujours.

Ma tante mettait la main à sa poche pour y prendre sa bourse; je l'ai arrêtée à temps. Cela m'aurait été si désagréable qu'elle eût l'air de vouloir ainsi payer tout de suite les services et l'hospitalité de cette jeune femme.

— Nous reviendrons, lui ai-je dit en la remerciant encore, et nous sommes parties.

Je crois maintenant qu'on peut être très-heureux dans une cabane. Je n'ai jamais vu personne qui eût l'air plus content de vivre que cette pauvre femme de pêcheur.

Le 29 août.

L'air est lourd et étouffé aujourd'hui, on respire à peine et l'on ne peut rien faire; nous avons ce matin erré du jardin de l'hôtel à nos chambres et de nos chambres au jardin de l'hôtel, pour chercher un peu de fraîcheur que nous ne trouvions nulle part. Ma tante elle-même a renoncé à travailler à sa tapisserie, ce qui est vraiment un signe du temps. Dans l'après-midi, me sen-

tant excessivement accablée par cette chaleur orageuse, je me suis mise un moment sur mon lit dans ma petite chambre, qui n'est séparée de celle de ma tante que par un cabinet de toilette que nous laissons toujours ouvert, et je me suis endormie. Je ne sais combien de temps j'avais dormi quand j'ai été réveillée par un bruit de voix. Il m'a fallu un moment pour me rendre compte de ce qui se passait, et le mystère de cette conversation dans la chambre de ma tante qui ne connaît personne ici me paraissait plus inexplicable à mesure que j'étais mieux réveillée. C'était une voix douce et harmonieuse qui parlait quand je pus en saisir quelques mots.

— Je sais, disait-elle, que vous ne m'avez jamais jugée injustement; je suis venue ici dans l'espoir de vous voir seule, et de pouvoir vous parler. Les bains de mer m'ont été ordonnés, j'ai appris que vous y étiez déjà, et je vous ai suivie; vous ne m'en voulez pas?

— Non, a dit ma tante, cependant, je ne crois pas qu'il soit convenable que je vous reçoive chez moi; si ma sœur le savait elle serait très-offensée. Nous pouvons nous rencontrer sur la plage, dans

nos promenades, partout ailleurs. Pourvu que personne ne le redise à ma sœur! a-t-elle ajouté d'une voix agitée, j'ai déjà payé si cher ma faiblesse. Mon Dieu, dans quelle cruelle situation vous me mettez, Marie! je ne sais vraiment où est mon devoir.

— Votre devoir ne saurait être de repousser une personne qui ne vous a fait volontairement aucun mal et qui a pour vous une tendre affection, a répondu la voix douce avec une inflexion si pénétrante qu'il me semblait impossible de lui résister. N'ai-je pas bien souffert aussi?

Ma tante Cornélie n'a répondu que par un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Nous ne parlerons jamais du passé, a-t-elle repris après un moment de silence, et nous ne nous verrons que tout à fait accidentellement. Je le dois à ma sœur, et d'ailleurs, Thérèse.....

Ce mot lui a rappelé sans doute que j'étais tout près; elle a craint que je ne fusse éveillée et est venue fermer la porte de communication. Je ne pouvais plus rien entendre.

Qu'est-ce que cette visite mystérieuse, qu'estce que ce passé dont il est interdit de parler?

Mon imagination a furieusement travaillé, je l'avoue; mais il n'y avait plus vestige de l'apparition dans la chambre de ma tante quand j'y suis rentrée, et je n'ai pas osé lui faire de question.

Le 30 août.

Un affreux malheur est arrivé la nuit dernière. L'orage qui avait pesé sur nous tout le jour a éclaté. La tempête a été terrible. Pendant toutes les longues heures de la nuit, je suis restée éveillée, écoutant les gémissements lugubres du vent et des vagues qui, par moments, se changeaient en fureur et en tourbillons et semblaient menacer d'emporter notre maison et de déraciner tout ce qui l'entoure. Je songeais aux frêles petites barques de pêcheurs dont la mer était semée avant le coucher du soleil, et j'attendais avec terreur ce qu'apporterait le matin. A six heures la tempête était entièrement apaisée. Je me suis levée et, voyant que ma tante ne dormait pas, je l'ai suppliée de venir avec moi sur le port. Elle me l'a refusé et n'a pas voulu me laisser sortir seule. Ma tante, qui n'a guère de vo-

lonté pour agir, en a une pour résister; je ne connais rien d'aussi irritant que de se briser contre une résistance passive ou indécise comme la sienne.

— Qu'iriez-vous faire là, ma chère? Si réellement il y a eu des naufrages, nous le saurons toujours assez tôt. Recouchez-vous, Thérèse, et dormez. Vous avez été debout toute la nuit.

Ma tante veut que je fasse comme elle, que je passe à côté de tout ce qui est émouvant dans la vie en fermant mes yeux, mes oreilles et mon cœur pour ne rien voir, ne rien entendre et ne rien sentir. Certes, ce n'est pas par une vaine curiosité que je voulais aller sur le port; mais se recoucher et dormir, quand peut-être de pauvres créatures humaines sont dans le désespoir tout près de moi, cela n'est pas en mon pouvoir! Je me suis habillée doucement, et je suis descendue. La première personne de la maison que j'ai rencontrée m'a dit que les barques de pêcheurs étaient rentrées hier soir avant que l'ouragan fût dans toute sa force, excepté une seule, montée par deux hommes, qui, venue après les autres, avait été trois fois repoussée par le vent, mais

qui s'était dirigée vers un petit port d'un abord plus facile, situé un peu au nord, et sans doute y avait abordé. Je suis descendue au jardin, le cœur léger. Personne n'a donc péri; tous ceux que la tempête, lorsqu'elle a éclaté, a saisis d'épouvante et d'angoisse, sont ce matin tranquilles et joyeux. Je ne sais pourquoi je ne puis m'habituer à l'idée de la douleur; le sentiment qu'elle est près de moi m'oppresse et me bouleverse. Je ne la comprends pas, elle me révolte. Si le monde appartient à Dieu, pourquoi donc faut-il qu'on y souffre?

Je suis allée dans le jardin et j'ai regardé cette grande mer, apaisée mais frémissante encore, verdâtre avec des tons d'un gris sombre comme si elle avait été remuée jusque dans ses profondeurs. C'est une belle chose que la mer, mais effrayante aussi, quand on songe à sa puissance de destruction. Toutes ces jolies barques que je voyais hier glisser si doucement sur sa surface unie, elle pouvait les engloutir cette nuit, et n'en rendre compte à personne. Mais enfin cela n'était pas arrivé; elle s'était cette fois montrée clémente, même dans sa fureur, et je la trouvais admirablement belle sous cet aspect que je ne con-

naissais pas. Le jardin semblait tout en fête; la pluie qui avait apaisé l'orage en avait rafraîchi les maigres arbrisseaux et les rares fleurs. Je me suis assise sur le mur qui le sépare de la plage, très-étroite à cet endroit, car à la marée haute on n'y peut pas passer. Les bouffées de vent qui s'élevaient par moments me semblaient bonnes et rafraîchissantes après ma nuit d'insomnie.

Ma tante Cornélie m'a rappelée; il m'a fallu la rejoindre. Je ne sais de quoi elle voulait me parler, de choses sans aucune importance, certainement. J'étais impatientée et je lui ai répondu d'une manière désobligeante. La cloche du déjeuner nous a appelées à la salle à manger.

M. Savary était déjà à sa place et je me suis assise près de lui.

— Je crois, a-t-il dit en se tournant vers moi, à en juger par votre figure, que vous n'avez pas beaucoup dormi cette nuit.

— Non, lui ai-je répondu, personne n'a dormi sans doute, mais quel bonheur de penser qu'il n'y a pas eu de désastre!

— Plût à Dieu que ce fût vrai! a-t-il dit; je viens d'apprendre qu'une petite barque a péri.

On l'a vue à quelques lieues d'ici, sous la lueur des éclairs, lutter contre le vent qui avait subitement tourné. Deux hommes seulement la montaient, et personne n'a pu leur porter secours. Un des gardes-côtes dit qu'il a vu la barque tourner sur elle-même et disparaître. Quand le jour est venu, il n'en restait aucune trace; elle avait, sans aucun doute, sombré dans cette nuit terrible, à peu de distance du port où ces pauvres pêcheurs espéraient trouver un refuge. L'un d'eux habitait une petite cabane sur la côte, au-dessus des rochers. J'ai vu sa pauvre femme, elle est comme folle de douleur.

— Oh! me suis-je écriée, c'est la jeune femme qui demeure sur la falaise, son mari et son frère ont péri... C'est elle, j'en suis sûre. N'avait-elle pas un petit enfant dans les bras?

— Un enfant d'une année environ, et un petit garçon de neuf ou dix ans l'accompagnait. Pauvre femme, quel affreux malheur!

— Nous ferons une collecte pour elle, a dit une dame.

Aussitôt les pièces de cinq, de dix et de vingt francs se sont accumulées dans un petit sac que

la dame qui avait proposé la collecte a fait passer autour de la table. Elle l'a remise à M. Savary en lui demandant s'il voulait se charger d'en faire un usage bien entendu pour la pauvre veuve.

Il m'a été impossible de toucher au déjeuner. Avec quelle impatience j'ai vu ma tante prendre ses deux tasses de thé, comme si rien ne s'était passé. Enfin, nous nous sommes retrouvées dans sa chambre.

— Ma tante, lui ai-je dit, nous allons tout de suite voir cette malheureuse femme.

— Nous, ma chère, et pourquoi?... quel bien pourrions-nous lui faire?

— Je n'en sais rien, mais je sais que je veux y aller, et que si vous refusez de m'accompagner j'irai seule.

Ma tante a mis son chapeau et son châle et nous sommes parties. Cette fois, nous n'aurions pas pu aller par la plage et monter directement la falaise; la marée était haute et le chemin impraticable; d'ailleurs, je n'aurais pas voulu passer tout près de cette mer cruelle qui me fait peur. Nous avons pris un autre chemin, moins direct mais aussi moins escarpé. Au bout d'une demi-

heure, nous étions en vue de la petite cabane. Deux ou trois personnes se tenaient sur le seuil de la porte, regardant dans l'intérieur et échangeant leurs remarques à voix basse.

— Qu'allons-nous faire là? a demandé ma tante en s'arrêtant d'un air embarrassé. Pauvre créature, que pourrions-nous lui dire pour la consoler?

Je commençais à me le demander moi-même, et à sentir une sorte d'effroi devant ce malheur immense vers lequel j'avais été entraînée par un élan irréfléchi. J'étais trop jeune et ma tante Cornélie trop timide, trop défiante d'elle-même, trop ignorante des choses de l'âme, pour faire aucun bien. Mais nous ne pouvions plus reculer; déjà le petit groupe devant la porte s'était ouvert pour nous livrer passage.

Nous sommes entrées. Dans le coin le plus reculé de la cabane, la pauvre jeune femme, plus semblable à une morte qu'à une créature vivante, était assise sur un escabeau, et appuyée contre le mur. Une sorte d'insensibilité avait succédé à la première violence de son désespoir; son enfant, dans les bras d'une étrangère, lui tendait ses

petites mains et l'appelait sans qu'elle y prît garde. Le petit Jacques sanglotait, accroupi dans un coin, la figure dans ses mains, sans qu'elle parût s'en apercevoir. Elle n'était pas évanouie pourtant; elle semblait plutôt roidie dans une immobilité effrayante; ses yeux fixes ne regardaient rien, ne voyaient rien. Cela faisait mal.

Ma tante s'approcha, puis s'arrêta à quelques pas et lui parla, mais elle ne parut pas entendre. Moi, je pris le petit enfant qui regardait sa mère d'un air inquiet, mais qui me sourit et me tendit les bras. Je le serrai contre moi et le berçai doucement; j'aurais voulu le mettre dans les bras de sa mère, la forcer à le regarder, à se souvenir de lui, à recevoir une de ses innocentes caresses; mais je n'osais pas. Ma tante essayait de lui parler. J'entendais quelques mots. « Pauvre femme, c'est un grand malheur, disait-elle, mais c'est la volonté de Dieu, il faut se soumettre; c'est mal de se laisser aller au désespoir, il faut demander à Dieu de vous consoler. » Tout cela était dit avec la meilleure intention du monde, mais sa voix était contrainte et froide, et la pauvre femme restait toujours immobile. Tout à coup elle s'est

levée par un mouvement plein de violence, et faisant un geste comme pour repousser ma tante qui a reculé effrayée :

— Ah! taisez-vous, a-t-elle dit; ne me parlez pas de consolation. Je ne veux pas être consolée. La volonté de Dieu! la volonté de Dieu! Pourquoi n'était-ce pas sa volonté de me laisser mon mari, le père de mon enfant? Il le pouvait bien! Que lui avons-nous fait, pour qu'il nous sépare? Il pouvait me le laisser, lui qui était tout mon bien! Je n'avais que lui au monde, rien que lui pour m'aimer!... Savez-vous ce que c'est, vous, de perdre son mari, l'être que l'on aime le plus sur la terre, et sans l'avoir revu, sans un mot, sans un regard d'adieu?... Si vous ne le savez pas, taisez-vous et laissez-moi... Vous n'avez pas le droit de me parler...

La pauvre jeune femme est retombée épuisée et ployée en deux, et a enseveli sa figure dans ses mains. Ma tante, toute saisie, a reculé à l'autre bout de la cabane. A cet instant, un mouvement s'est fait dans le petit groupe des femmes de pêcheurs sur le seuil, et j'ai cru voir entrer un ange de consolation. Quel a été mon étonnement en

reconnaissant, à sa démarche, à son costume, à tout un ensemble qu'il m'était impossible de méconnaître, la mystérieuse habitante de la maison grise. Pour la première fois, je voyais distinctement ses traits délicats, sa figure pâle et douce, ses yeux d'un bleu profond. Ses cheveux blonds formaient comme une auréole autour de sa tête; mais ce qui rayonnait surtout autour d'elle, c'était une compassion, une tendresse inexprimables. Elle s'est approchée de la pauvre affligée, elle s'est penchée sur elle, elle a pris ses deux mains dans les siennes; j'ai vu des larmes tomber sur ces pauvres mains inertes, et pourtant les yeux de la jeune veuve étaient secs et brûlants comme dans la fièvre. Elle a murmuré à son oreille des paroles que je ne pouvais entendre; j'ai vu les yeux de la pauvre femme se lever sur elle, et peu à peu se remplir aussi de larmes. Elle s'est laissée aller dans les bras de sa consolatrice et a appuyé sa tête contre elle dans un abandon de douleur et de confiance qui faisait un étrange contraste avec le morne désespoir auquel il succédait. Celle-ci la laissait pleurer et pleurait avec elle; de temps en temps seulement elle murmu-

rait quelques paroles comme pour l'apaiser. J'ai remis l'enfant, qui s'était endormi sur mon épaule, à la femme qui le tenait quand nous étions entrées, et nous sommes sorties de la cabane. Jusqu'aux premières maisons du village, nous n'avons pas échangé un seul mot. Là, ma tante a dit, comme se parlant à elle-même :

— C'est une chose étrange que cette malheureuse femme ait si mal pris ce que je lui disais, tandis qu'elle a laissé Marie Hersant lui parler et la consoler. Elle la connaît, sans doute.

— Ah ! ma tante, lui ai-je dit, n'avez-vous pas senti la différence?

— Quelle différence?

— Je ne sais pas bien l'expliquer ; je n'ai pas entendu ce qu'elle lui a dit; seulement, j'ai vu qu'elle pleurait avec elle et qu'elle lui parlait comme une sœur, tandis que vous, ma tante, vous lui parliez de loin et comme si vous n'aviez rien de commun avec elle...

— Et qu'aurais-je de commun avec elle, je vous prie ? a dit ma tante avec autant d'irritation que le lui permet sa débonnaireté ; j'ai pitié d'elle, voilà tout.

Voilà tout, et, je le sens bien, c'est trop peu. Je commence à comprendre que, pour consoler une douleur quelle qu'elle soit, il faut en prendre sa part, la faire sienne. C'est, sans doute, ce qu'on appelle la sympathie. Mais quand on n'a pas souffert soi-même, comment peut-on se mettre entièrement à la place de ceux qui souffrent? Un ange descendu des régions sereines du ciel pourrait-il pleurer avec un pauvre être brisé par la douleur, comme j'ai vu Marie Hersant pleurer ce matin? Je crains de rester toujours étrangère à mes semblables comme ma pauvre tante Cornélie, avec cette différence qu'elle ne s'en doute pas et n'en a aucun chagrin, tandis que moi je le sentirai et j'en souffrirai.

Je ne sais pourquoi j'avais une grande répugnance à parler à ma tante de Marie Hersant. C'est peut-être que j'ai peur qu'elle ne me la dépoétise. Ce soir, cependant, j'ai appris par quelques questions auxquelles elle n'a fait que des réponses embarrassées, que Marie Hersant était la filleule de ma tante Angélique, et qu'autrefois elle venait souvent dans la maison.

— Ma sœur était très-bonne pour elle, m'a dit

ma tante Cornélie ; elle lui donnait des leçons et elle aimait à l'avoir auprès d'elle. Marie Hersant était la fille du contre-maître d'une fabrique qui appartenait à mon père. Malgré sa position inférieure, elle était traitée par ma sœur comme l'enfant de la maison ; mais depuis dix ans, il n'y a plus eu aucun rapport entre elle et nous. Elle a quitté le pays.

— Est-ce que la maison grise appartenait à son père, ma tante? lui ai-je demandé.

— Oui; ils y ont demeuré ensemble jusqu'à leur départ, qui eut lieu peu de temps après que nous eûmes rompu avec elle. Cette maison n'a pu ni se vendre, ni se louer pendant tout le temps de son absence : elle est si triste !... Mais comment savez-vous qu'elle y demeure?

— Je l'ai vue bien souvent dans le jardin, sous ma fenêtre. Ce matin, je l'ai reconnue tout de suite, quoique je n'eusse jamais pu bien voir ses traits.

— Ah! a dit ma tante en me regardant d'un air inquiet, si ma sœur l'avait su...

— Oh! ma bonne tante Cornélie, vous ne le lui direz pas, me suis-je écriée ; vous ne m'ô-

terez pas ma petite chambre que j'aime tant!

— Lui avez-vous jamais parlé?

— Jamais. Je ne crois pas même qu'elle m'ait vue. Oh! ma tante, promettez-moi de ne rien dire!

— Je ne dirai rien, a répondu ma tante Cornélie, qui je crois n'a pas de peine à s'engager à rester en toute circonstance neutre et passive, mais ma sœur ne regarderait pas Marie Hersant comme une bonne société pour vous.

Une idée m'était venue pendant cette conversation. J'avais involontairement rapproché la pensée de Marie Hersant de celle de ce jeune frère de mes tantes dont j'ai tout dernièrement entendu prononcer le nom pour la première fois.

— Ma tante, ai-je dit, je voudrais vous faire une question.

— Comme il vous plaira, ma chère, a-t-elle répondu d'un air distrait sans lever les yeux de dessus son ouvrage.

— Est-ce que votre frère..., celui que ma tante Angélique aimait tant..., Etienne, n'est-ce pas?...

— Votre oncle Etienne, oui, ma chère. Eh bien ! que voulez-vous dire?

— Est-ce qu'il n'a pas aimé Marie Hersant?

— *Aimé!* qu'est-ce que vous entendez par là? Quelle idée avez-vous, Thérèse?

— Mais, ma tante, je demande simplement s'il ne l'a pas aimée d'amour?

— En vérité, Thérèse, vous m'étonnez beaucoup! Ce langage, ces idées ne conviennent point à une jeune fille de votre âge. Où avez-vous pu les prendre? Nous laisserons ce sujet, et vous ferez mieux de ne plus vous occuper de ce qui ne vous regarde en rien.

L'indignation de ma bonne tante m'a bien amusée. J'aurais ri de bon cœur de son air effarouché, quand j'ai prononcé le mot *aimer d'amour*, si j'avais eu quelqu'un pour en rire avec moi. Ah! ma pauvre tante, croyez-vous donc qu'un ouvrage de tapisserie sera l'*alpha* et l'*oméga* de ma vie comme de la vôtre? Non, non; je ne suis pas tout à fait jetée dans le même moule que vous, et je mourrais, si je devais être mise au même régime. Qui sait pourtant ce que Dieu me réserve dans ce monde? Ah! tout ce qu'il

voudra... Souffrir, mourir jeune, peu m'importe, pourvu que ma vie ne soit pas cette longue chaîne de jours ternes que ma tante Cornélie a traversés sans joies et sans douleurs. Cette destinée-là me fait peur.

Le 1er septembre.

Ma tante Cornélie est bonne, pourtant ; il faut lui rendre cette justice. Ce matin, nous sommes retournées ensemble à la cabane de la côte, après mon premier bain, qui, par parenthèse, m'aurait peut-être paru délicieux, si la mer ne me faisait pas l'effet d'une vaste tombe.

Nous avons trouvé la maison presque vide. Les voisines, si empressées hier, sont retournées à leurs affaires.

La pauvre jeune femme (elle se nomme Jeanne) était toujours assise à la même place, dans un état d'épuisement et d'abattement qui ne lui permettait même plus de pleurer. Le petit Jacques se promenait de long en large, ployant sous le poids du gros poupon, qu'il s'efforçait

d'endormir. Près de la fenêtre, Marie Hersant était assise, cousant un vêtement noir et se retournant de temps en temps pour dire un mot à Jeanne. Celle-ci entr'ouvrit les yeux quand nous entrâmes ; une faible rougeur se répandit sur ses joues, elle essaya de se lever, mais n'en eut pas la force.

— Madame, dit-elle à ma tante d'une voix faible, je crois qu'hier je vous ai mal parlé..., je ne savais pas ce que je disais..., vous êtes bonne pour moi... Je vous prie de ne pas m'en vouloir.

— Vous en vouloir, pauvre femme! dit ma tante en lui prenant la main. Je voudrais seulement pouvoir faire quelque chose pour vous.

— Ah! personne ne peut rien pour moi. J'ai tout perdu...

Et elle retomba dans son attitude affaissée.

Marie Hersant se rapprocha d'elle sans quitter son ouvrage.

— Vous n'avez pas tout perdu, lui dit-elle doucement; vous avez un Père dans le ciel, un Père qui vous afflige, mais qui vous aime, et sur la terre des enfants qui ont besoin de vous.

La jeune femme ne répondit rien.

— Et puis, reprit sa douce consolatrice, vous savez que la séparation n'est que pour un temps.

Un léger frisson parcourut la pauvre femme de la tête aux pieds; mais elle releva la tête, et un rayon d'espoir brilla dans ses yeux.

— Il était de ceux que Dieu aime et qui lui appartiennent ici-bas ou là-haut, continua Marie Hersant.

— Ah! si vous saviez comme il était bon! dit Jeanne avec un sanglot.

Le petit Jacques, toujours chargé de l'enfant qui s'était endormi, s'approcha d'elle à ce moment, s'assit par terre à ses pieds, et appuya sa tête sur ses genoux. Elle passa la main à plusieurs reprises sur sa petite joue brune.

— Tu dois bien l'aimer, toi, mon Jacques, lui dit-elle; tu l'aimeras toujours, n'est-ce pas? Tu te souviendras de ce qu'il a fait pour toi, et que c'est à lui que ta pauvre mère a dû de mourir tranquille.

Jacques ne répondit rien, mais il se serra plus étroitement contre sa mère adoptive.

— Est-ce votre mari qui l'a adopté? demanda Marie Hersant,

— Oui, dit Jeanne. Le père du pauvre petit avait fait naufrage dans la grande tempête où il y en a tant qui ont péri il y a trois ans. Sa mère a langui pendant dix-huit mois. C'était une brave femme, et elle disait toujours que le bon Dieu prendrait soin de son petit Jacques quand elle ne serait plus là. Un soir que nous étions allés la voir en remontant du port, et qu'elle était bien mal, elle nous le répéta encore. En sortant de chez elle, Pierre me dit : « La pauvre femme n'en a plus pour longtemps. Le bon Dieu prendra soin du petit, j'en suis sûr; mais il faut bien pourtant que les hommes s'en mêlent... Qu'en dis-tu? » Mon cœur battait bien fort; il me semblait deviner la pensée de Pierre, mais je n'osais pas le lui laisser voir, tant j'avais peur de me tromper. J'aurais bien parlé la première, mais je pensais que ce n'était pas à moi de le faire, puisque c'était lui qui avait tout le mal pour gagner notre vie. « Nous avons bien assez pour trois, » me dit-il en me regardant, comme s'il avait peur que je ne fusse pas contente. Je lui répondis : « Et pour quatre bientôt. » Il crut que je n'entrais pas dans son idée, et me dit d'un ton triste

et un peu fâché : « Si tu as peur que cela ne fasse tort au nôtre, il ne faut rien dire. — Oh! Pierre, que je lui dis, est-ce que le bon Dieu bénirait notre enfant, si nous abandonnions ce pauvre petit qui n'aura bientôt plus ni père ni mère? — Tu le veux donc bien aussi? — Oh! oui! Retournons vers elle pour le lui dire tout de suite. » Nous rentrâmes bien vite dans la chambre de la pauvre veuve, et Pierre lui dit : « Voisine, voulez-vous nous donner votre petit Jacques? Il sera comme notre propre enfant, et nous l'aimerons bien. » Elle le regarda dans les yeux pendant un moment, puis elle lui répondit : « J'ai confiance en vous; je vous donne mon petit Jacques. Le bon Dieu vous bénira, et moi, je mourrai tranquille. Laissez-le-moi encore cette nuit; j'aime à l'avoir avec moi. Il sera bientôt à vous. Il ne vous fera pas de chagrin; il est bien doux, mon petit Jacques. » Je fis coucher le petit à côté d'elle; je donnai un baiser à l'enfant, un à la mère, et nous les laissâmes. Quand nous fûmes hors de la maison, je dis à Pierre que le front de la pauvre femme était glacé, et que j'avais peur qu'elle ne fût bien mal; mais il me répondit que le médecin

avait assuré qu'elle en avait encore pour plusieurs jours, et nous revînmes chez nous. Le lendemain, quand j'allai de bonne heure voir comment elle avait passé la nuit, je la trouvai morte et déjà toute froide, son petit garçon endormi à côté d'elle.

Jeanne avait eu, pendant son récit, la figure illuminée par ses souvenirs; en nous parlant de son mari, elle était encore heureuse. Mais quand elle eut fini, la douleur la ressaisit avec une violence nouvelle.

— C'est moi qui suis seule, à présent! s'écria-t-elle en versant un torrent de larmes. Il nous a laissés. Nous n'avons plus personne... Mon Dieu! que deviendrons-nous?

— Mère, dit Jacques en se redressant et en posant sa petite main sur la sienne, je serai bientôt grand, moi.

— Ah! pauvre petit, dit-elle en le repoussant doucement, tu ne sais pas ce que tu dis.

L'enfant se rassit en silence.

Je n'ai pas trouvé une seule parole à dire pendant tout le temps que nous avons passé dans la cabane. Je crains de ne jamais savoir parler aux

affligés. Mais Marie Hersant! comme elle sait bien ce qu'il leur faut..., quelques mots seulement, mais si doux, si pénétrants! Le son de sa voix, son regard, tout en elle est sympathique. Sa seule présence doit faire du bien. Elle ne m'a pas encore parlé; elle ne sait peut-être pas mon nom; mais moi je la connais et je l'aime. Que c'est bon d'aimer!

Elle me fait l'effet d'un être d'une autre nature que nous, d'une âme à peine revêtue d'un corps. Je ne sais même pas si elle est réellement belle, mais je sais qu'elle a un charme que je n'ai jamais vu à personne. Il semble que l'on devienne meilleur rien qu'en la regardant : au dedans d'elle tout doit être harmonie et beauté. Ah! si je pouvais une fois la connaître à fond, être aimée d'elle, quel bonheur ce serait! Mais cela n'arrivera pas, puisque ma tante Angélique juge que Marie Hersant serait une mauvaise société pour moi.

Mon Dieu! faut-il donc que ma vie soit réglée par ce cœur froid, par cet esprit borné? Ne pourrai-je jamais secouer ce joug?

Le 3 septembre.

Quel événement! Je ne puis croire à la réalité de tout ce qui s'est passé depuis deux jours. Ces lignes que j'ai sous les yeux, écrites de ma main dans une conviction profonde, me font maintenant sourire et pleurer, pleurer surtout, mais de joie, d'une joie trop profonde pour s'exprimer autrement. Ma pauvre tante Angélique! je suis pourtant bien triste de la savoir si malade, ou plutôt je devrais être triste, car je ne le suis pas! Mais je veux mettre un peu d'ordre dans mon récit : cela m'aidera peut-être à en mettre dans mes impressions.

Hier matin nous étions, ma tante et moi, à notre place favorite, au bout de la plage, parmi les rochers, la tête à l'ombre, les pieds au soleil. Ma tante travaillait, et moi, qui déteste l'ouvrage à l'aiguille, je regardais et je pensais.

— Thérèse, me dit ma tante, pourquoi n'avez-vous pas pris votre ouvrage ou un livre?

— Ma tante, ce serait une honte de travailler

en face de ces grandes vagues paresseuses. Quant à un livre, j'ai le plus beau de tous ouvert devant moi, un livre qui non-seulement se laisse lire en caractères éblouissants, mais encore qui a une voix pour parler à l'âme. Laissez-moi l'écouter pendant que je le puis.

Depuis que nous sommes ici et que je ne suis plus comprimée par la présence de ma tante Angélique, j'ai pris l'habitude de dire ce que je pense, et ma tante Cornélie a pris celle de ne pas me contredire ni m'imposer silence; elle se contente de prendre un air de pitié pour mes extravagances, et de me prédire de temps en temps que je ne serai jamais bonne à quoi que ce soit d'utile et de raisonnable. Je crois qu'elle me regarde comme tout à fait incapable d'être améliorée.

Je gardai donc ma douce oisiveté, et nous retombâmes dans notre silence. Tout à coup un léger bruit me fit lever les yeux, et je vis devant moi Marie Hersant. Elle tenait à la main une lettre qu'elle présenta à ma tante.

— Le courrier vient d'arriver, dit-elle; j'ai vu qu'il y avait une lettre pour vous, et je l'ai prise

pour vous l'apporter en passant. J'étais bien sûre de vous trouver ici.

Ma tante l'a remerciée, et, pendant qu'elle ouvrait sa lettre, Marie Hersant vint s'asseoir près de moi.

— Ce bon air de mer vous fait du bien, me dit-elle; je vous trouve moins pâle que vous ne l'étiez à B.

— M'avez-vous donc vue? lui demandai-je avec surprise.

— Bien des fois je vous ai aperçue à votre fenêtre, lisant ou regardant dans le jardin.

— Je ne le savais pas; il me semblait, au contraire, que vous ne regardiez jamais de mon côté.

— Ce n'était pas ainsi que nous devions entrer en relation; mais je vous connais déjà un peu, Thérèse, et je vous aime.

Elle me prit la main; ses beaux yeux bleus s'arrêtèrent sur les miens. Si ma tante n'avait pas été là, je me serais peut-être jetée dans ses bras, et je lui aurais dit ce que j'avais dans le cœur pour elle; mais une timidité insurmontable enchaînait ma langue. C'est difficile d'exprimer ce qu'on a au plus profond du cœur. Je suis donc

restée immobile et froide, et elle a pu croire que je ne sentais rien.

A cet instant, ma tante Cornélie s'approcha de nous, l'air bouleversé, et tendit la lettre ouverte à Mademoiselle Hersant.

— Lisez, lui dit-elle, lisez tout haut. Je ne sais pas si j'ai bien compris. Ma pauvre sœur!...

— C'est de Mademoiselle Barbe, dit Mademoiselle Marie en regardant la signature.

— Oui; elle écrit d'une manière si embrouillée qu'on ne sait ce qu'elle veut dire.

La lettre était embrouillée et mystérieuse, en effet. Tout ce qu'on pouvait en conclure, c'est que ma tante Angélique avait été saisie d'un mal subit que le médecin avait déclaré grave, et sur la nature duquel elle ne donnait aucun éclaircissement. Elle racontait longuement tout ce qu'elle avait fait elle-même dans ces circonstances où son savoir-faire et son dévouement trouvaient l'occasion de se déployer, comment elle n'avait pas quitté sa maîtresse depuis le premier moment de sa maladie, c'est-à-dire depuis la veille; comment elle avait suggéré au médecin plusieurs idées heureuses, et comment celui-ci

lui avait dit qu'avec une garde-malade comme elle on pourrait presque se passer de lui. Elle finissait en disant d'un ton aigre-doux qu'elle supposait que ma tante Cornélie voudrait revenir auprès de sa sœur, bien que sa présence ne fût nullement nécessaire; que certainement, si celle-ci préférait rester au bord de la mer, Mademoiselle Angélique n'en souffrirait en rien et recevrait tous les soins imaginables, quand elle (Mademoiselle Barbe) devrait y laisser sa vie; mais qu'elle avait cru faire son devoir en l'avertissant de ce qui s'était passé.

— Il faut que nous partions immédiatement; ne le pensez-vous pas? demanda ma tante quand cette laborieuse lecture fut finie. Ma pauvre sœur! qu'est-ce qui peut donc lui être arrivé, à elle qui n'a jamais été malade?... Comment allons-nous faire pour être prêtes à temps? Ah! que je suis fâchée d'être venue ici! Je n'aurais jamais dû quitter ma sœur.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, dit Mademoiselle Marie; vous ne pouviez prévoir ce qui arrive. Retournons à la maison. Appuyez-vous sur moi, vous êtes toute tremblante.

Je les suivis le long de la plage, les yeux pleins de larmes amères, larmes de dépit et d'irritation plutôt que de chagrin. Dois-je l'avouer ici? je pensais bien plus à moi-même et à mon grand désappointement qu'à la maladie de ma tante Angélique. Quitter ce délicieux séjour, cette vie libre et heureuse, ne plus revoir M. Savary, dont j'ai encore tant de choses à apprendre, ne plus revoir la pauvre Jeanne, mais surtout ne plus rencontrer Marie Hersant, ne plus entendre sa douce voix, et cela au moment où elle venait de me dire qu'elle m'aimait..., c'était dur, et je ne pouvais me soumettre.

Quelques paroles de ma tante, à qui Mademoiselle Marie avait parlé à demi-voix, attirèrent mon attention.

— C'est impossible, disait-elle, c'est impossible; que dirait ma sœur?

Mademoiselle Marie paraissait insister, mais je ne pouvais entendre ce qu'elle disait. Les derniers mots qu'elle prononça arrivèrent seuls à mes oreilles.

— Si je me croyais indigne d'une pareille confiance, certainement je ne vous le demande-

rais pas; mais je ne le suis pas, et je suis sûre qu'au fond Mademoiselle Angélique le sait aussi bien que vous.

Ma tante Cornélie paraissait très-inquiète et très-agitée; je crois qu'à ses yeux le plus grand des malheurs est d'avoir une décision à prendre. Nous nous informâmes en passant de l'heure des départs. La diligence partait à huit heures du soir; il n'était pas une heure : nous avions tout le loisir nécessaire pour nos préparatifs, mais ma pauvre tante se figurait qu'il était impossible de faire ses malles dans un si court espace de temps, et elle s'agitait de manière à perdre toute présence d'esprit. Je m'en allai dans ma chambre, que je fermai à clef, et je me mis à jeter pêle-mêle tous mes vêtements dans ma malle; je les aurais volontiers déchirés en mille morceaux. Un peu après, on frappa doucement à ma porte. J'ouvris, et Marie Hersant entra.

— Nous avons vu le médecin, dit-elle; il trouve que ce serait une grande imprudence de vous faire interrompre maintenant votre traitement. Votre tante a consenti à vous laisser ici avec moi.

— Avec vous ! ai-je dit tellement saisie que j'en étais stupide.

— Oui. Avez-vous quelque objection à cet arrangement ?

Je me laissai tomber sur ma chaise, et je me mis à sangloter. Mademoiselle Marie s'approcha de moi d'un air inquiet.

— Oh ! je suis une misérable égoïste, m'écriai-je. Je n'ai pensé qu'à moi, à mon chagrin de vous quitter, et maintenant je reste avec vous. Je suis indigne d'un tel bonheur.

— Pauvre enfant ! me dit-elle, est-ce que vous m'aimez déjà tant ? Mais nous reparlerons de tout cela ; je dois retourner près de votre tante. Remettez vite vos effets dans votre commode et venez m'aider à emballer les siens.

Ma tante Cornélie paraissait plus tranquille depuis que la décision était prise. Elle insista à plusieurs reprises sur ce que le médecin lui avait donné une déclaration écrite de la nécessité de me laisser achever ma cure, et qu'ainsi sa responsabilité était à couvert. Grâce à Mademoiselle Marie, à l'heure du dîner les paquets étaient faits, les comptes payés, et tout s'était passé

dans le calme et l'ordre le plus parfait. En outre, elle avait découvert qu'une dame qui partait en même temps que ma tante devait faire le même trajet à peu de chose près, et elle la lui avait recommandée. Tout était ainsi aplani, et ma pauvre tante Cornélie ayant trouvé un si ferme appui, et n'ayant presque rien eu à décider par elle-même, avait recouvré son équilibre habituel. Quand elle eut vu sa précieuse tapisserie renfermée dans la dernière malle, et qu'elle en eût la clef dans son sac de voyage, elle poussa un soupir de satisfaction.

Nous avons accompagné ma tante à la diligence ; nous l'avons installée dans le coupé avec la dame qui fait le même voyage qu'elle et la femme de chambre de celle-ci; nous avons vu les malles et les caisses hissées sur l'impériale, et nous avons dû lui assurer deux fois que la malle noire, celle qui contient le trésor, était bien en sûreté avec les autres, puis le postillon a fait claquer son fouet, et tout a disparu. Nous sommes rentrées, car l'air était froid. Mademoiselle Marie a pris possession de la chambre de ma tante qu'elle doit occuper, et nous nous sommes trou-

vées toutes les deux seules. Cela me faisait l'effet d'un rêve.

Elle m'a envoyée me coucher de bonne heure, disant que j'avais eu beaucoup de fatigue dans la journée, et que maintenant qu'elle était responsable de moi je devais lui obéir en toutes choses. Lui obéir, à elle, c'est un bonheur !

Je me suis mise au lit et j'ai vite éteint ma bougie, afin de pouvoir mieux penser. Elle est venue un instant après, et cela m'a paru délicieux de la voir entrer et s'asseoir près de moi. Je me rappelle cependant comme j'étais contrariée et impatientée quand Mademoiselle Barbe ou même ma tante Cornélie entraient dans ma chambre. C'était à mes yeux une atteinte portée à ma liberté. De sa part, cela m'a semblé une faveur.

— Je ne vous dérange pas? m'a-t-elle dit. Je voudrais savoir si vous n'avez pas l'habitude de prendre quelque chose en vous couchant.

— Oh ! non, lui ai-je répondu, depuis que je suis ici je dors beaucoup mieux.

Il m'a semblé que ses yeux cherchaient quelque chose près de moi.

— Thérèse, m'a-t-elle dit, voulez-vous que

nous demandions à notre Père, qui est au ciel, de bénir pour l'une et pour l'autre le temps que nous allons passer ensemble ?

Sans attendre ma réponse, elle s'est agenouillée près de mon lit, a pris ma main dans les siennes, et s'est mise à prier. Je ne me rappelle plus bien ce qu'elle a demandé ; j'étais si étonnée de l'entendre prier ainsi, si simplement, si doucement, presque comme un enfant. Pendant qu'elle parlait, je croyais sentir Dieu tout près de nous.

Quand elle s'est relevée, je ne lui ai rien dit, mais elle a dû, en m'embrassant, sentir que ma figure était couverte de larmes.

Elle appelle Dieu son Père, et elle lui parle réellement comme à un père. Elle doit se sentir aimée de lui. C'est peut-être ce qui donne à ses yeux ce rayonnement, comme si tout leur éclat venait d'un foyer intérieur de lumière et de vie.

Le 4 septembre.

Nous sommes allées ensemble ce matin à la cabane de la Côte. La pauvre Jeanne a repris ses

occupations. Elle va et vient comme une ombre dans son petit ménage. Quand elle parle, sa voix est brisée et la douleur et l'insomnie ont déjà creusé des lignes profondes sur son visage. Elle ne murmure pas, elle ne pleure pas, elle parle très-peu. Mademoiselle Marie lui apportait son bonnet de veuve qu'elle lui a fait elle-même, comme du reste tout son deuil. Jeanne l'a mis dans son armoire après l'avoir regardé un moment, mais sans le poser sur sa tête.

— Le costume n'y ferait rien, a-t-elle dit, c'est au dedans que tout est noir.

— Ayez confiance, Jeanne, a dit Mademoiselle Marie; votre cœur ne restera pas ainsi sombre et sans consolation. Dieu saura bien y faire jaillir un rayon de lumière si vous vous tournez vers lui. L'avez-vous prié?

— Je ne peux pas prier..... Qu'est-ce que je lui demanderais? Il ne me rendra pas ce qu'il m'a ôté.

— Non, mais il peut vous donner plus qu'il ne vous a ôté. Quand il nous redemande ce que nous avons de plus cher, c'est afin de se donner lui-même à nous.

Jeanne ne répondait rien, son cœur était à ce moment-là fermé à toute consolation.

— Si vous ne voulez pas accepter votre douleur, a dit Mademoiselle Marie en posant sa main sur une petite croix d'or que Jeanne porte à son cou, comme la plupart des paysannes d'ici, pourquoi gardez-vous ce symbole des souffrances du seul être qui ne les eût pas méritées? Jésus a souffert, et nous, pauvres créatures coupables, nous refuserions de souffrir!.....

Jeanne a paru émue. Elle a porté la petite croix à ses lèvres :

— Je ne refuse pas de souffrir, a-t-elle dit; mais il faut que Dieu m'en donne la force. Priez pour moi, je ne puis pas.....

— Pauvre enfant! pauvre enfant! a dit Mademoiselle Marie en lui prenant les deux mains, ah! croyez bien que je vous comprends et que je sais combien votre souffrance est cruelle. Je sais que votre cœur est brisé, mais Dieu le sait aussi, et il vous aime. Toute douleur qui vient de lui porte en elle-même sa consolation. Ayez confiance, le rayon luira dans les ténèbres.

Nous l'avons laissée un peu plus calme, et nous

sommes allées nous établir dans un petit sentier vert et ombragé, où nous avons passé une après-midi délicieuse.

Je ne sais si Mademoiselle Marie avait deviné combien je serais heureuse de ne pas voir la mer, cette mer que je ne puis plus regarder sans une sorte d'effroi. Au bout d'un moment, toutes les impressions tristes s'étaient effacées, et je ne pensais plus qu'à jouir de l'air pur et léger, des riches nuances des divers feuillages, du silence profond qui régnait autour de nous, et que le bruit lointain et affaibli des vagues ne pouvait troubler.

— Est-ce mal, ai-je demandé à Mademoiselle Marie, d'oublier ceux qui souffrent et de se trouver heureux quand d'autres sont si malheureux près de nous?

— Non, m'a-t-elle répondu, il nous serait impossible, surtout quand nous sommes jeunes, de porter continuellement le poids des douleurs de nos semblables, comme nous le portons lorsque nous les avons sous les yeux. Nous en serions écrasés. A mesure que nous avançons en âge, cette pensée nous devient plus familière et moins accablante, parce que nous comprenons mieux

le but de la souffrance. Un seul a pu prendre ce fardeau tout entier, à toute heure de sa vie et sans faiblir. Jésus a porté dans son cœur divin toutes les souffrances et toutes les misères de l'humanité. Mais s'il l'a pu, c'est qu'il était lui-même la consolation et le salut, et qu'il se donnait sans réserve. Nous qui ne nous donnons jamais qu'à moitié, et qui ne savons aimer que si imparfaitement, nous succomberions sous ce fardeau. Aussi Dieu permet que nous ne le portions que par moments et, pour ainsi dire, par fragments. Lorsqu'il m'est arrivé d'entrevoir, comme à la lueur d'un éclair, tout ce qui s'accumule de misères et de douleurs sur cette terre, j'ai senti que c'était plus que je ne pouvais porter. Pauvre terre, si belle, et où pourtant *on souffre tout ce qui se peut souffrir!* J'ai lu ce mot un jour dans un auteur anglais; il est bien simple, mais il m'a transpercé le cœur.

Nous nous sommes tues un moment. Je regardais les beaux yeux bleus de Mademoiselle Marie qui semblaient embrasser un vaste horizon, quoiqu'elle n'eût devant elle qu'un talus couvert de mousse et quelques arbres.

— Mais vous savez consoler, lui ai-je dit, voilà pourquoi la douleur des autres ne vous accable pas. Moi je ne le saurai jamais.....

— Oh! ma pauvre enfant, attendez d'avoir souffert vous-même, et plaise à Dieu que vous n'appreniez pas trop tôt à consoler! Et cependant je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'avoir fait une expérience positive de la souffrance pour comprendre et consoler celle des autres. Toute âme sérieuse et profonde peut en pénétrer le secret. Je crois que vous serez une de ces âmes-là, ma petite Thérèse.

Quand Mademoiselle Marie m'appelle sa petite Thérèse, je me sens heureuse et protégée comme j'aurais pu l'être par ma mère. C'est délicieux de m'entendre appeler ainsi.

— Mais nous ne voulons pas maintenant aller trop au fond des choses. Vous êtes encore une enfant et je ne dois pas l'oublier, bien qu'il me semble déjà avoir en vous une amie.

Alors elle a commencé à me parler de choses diverses; elle m'a dépeint quelques-uns des caractères excentriques qu'elle a rencontrés dans sa vie, et au bout d'un moment nous riions l'une

et l'autre de tout notre cœur, elle en me racontant, moi en écoutant des anecdotes sur une vieille dame qu'elle visitait quelquefois quand elle était jeune fille, et qui avait toutes les frivolités, les prétentions et les sensibleries affectées du siècle dernier. Cette dame, qui avait près de quatre-vingts ans, ne pouvant sans doute pas parvenir à oublier son âge, voulait au moins que les autres l'ignorassent. Un jour qu'on parlait devant elle de la grande révolution à laquelle elle avait assisté à un âge très-mûr, elle prétendit qu'il lui était impossible de comprendre comment on avait pu traverser cette terrible époque sans mourir.

— Vous n'en êtes pourtant pas morte, Madame, lui dit une des personnes présentes.

Elle répondit très-sérieusement, à peu près dans les mêmes termes que l'agneau de la fable :

— Comment en serais-je morte si je n'étais pas née?

Une autre fois, cette même dame s'étant fait une forte foulure qui pendant plusieurs semaines l'avait empêchée de se servir de sa main droite, disait à Mademoiselle Marie :

— Ah! ma chère, le mal n'est rien, mais ce qui m'a fait tant de peine, c'est d'être privée pendant six semaines de faire ma prière. Impossible de joindre les mains; voyez plutôt!

— Nous rions, a repris Mademoiselle Marie, de ce qui devrait plutôt nous faire pleurer, car rien n'est plus triste qu'une vieillesse sans dignité et sans sérieux. J'ai souvent pensé que nous pouvons regarder la vieillesse, lorsqu'elle est ce qu'elle doit être, comme le plus beau temps de la vie. Cela vous étonne, Thérèse? Vous ne pouvez pas encore penser comme moi, mais vous me comprendrez plus tard. La sérénité qui vient du détachement de soi-même et d'une juste appréciation de toutes choses est un trésor qu'on ne peut acquérir qu'avec les années.

Je me disais en la regardant que si quelqu'un au monde est détaché de soi-même, c'est bien elle. Je ne crois pas qu'elle ait une pensée pour son propre bonheur; elle se compte pour rien, si ce n'est quand il s'agit de se dévouer. Et pourtant ce n'est pas la vieillesse qui lui a appris cet oubli d'elle-même; chaque ligne de son visage est jeune et gracieuse; son teint, un peu pâle, est trans-

parent et varie à la moindre émotion ; ses cheveux blonds ondulés viennent se rattacher derrière sa tête et retombent en masse sur son cou. Sa taille est élégante et souple, et quand elle saute légèrement de rocher en rocher, on dirait une toute jeune fille. Je l'ai regardée longtemps, mais je n'ai pas osé lui dire tout ce que je pensais ; je ne sais pourquoi cela me paraîtrait singulier de lui parler d'elle-même. Cependant elle a surpris mon regard et m'a dit en riant :

— Je suis sûre que vous faites de profondes réflexions sur l'âge que je puis avoir.

J'ai avoué que c'était justement le sujet de mes méditations du moment.

— J'aurai trente ans le mois prochain. A votre âge, Thérèse, je me rappelle quel effet formidable me faisait ce chiffre trente, quel respect mêlé d'un peu de compassion j'éprouvais pour ceux qui l'avaient atteint. Maintenant il me fait une tout autre impression et je me surprends quelquefois à me croire encore jeune ; mais je n'ai qu'à vous regarder et à songer que j'ai tout juste deux fois votre âge pour revenir à des sentiments plus modestes. C'est une belle chose aussi que

d'être jeune d'années, de cœur et de visage, et d'avoir tout l'avenir devant soi !

— Etiez-vous heureuse à mon âge? lui ai-je demandé.

— Très-heureuse. Mon père m'aimait tendrement; il me donnait une bonne éducation et mettait toute sa joie dans mon développement. Ma mère était morte quand j'étais encore bien jeune, et comme elle ne lui avait pas laissé d'autre enfant, il avait concentré sur moi toute sa tendresse. Oh! si vous saviez ce qu'était mon père. C'était l'homme bon et juste par excellence. Il n'avait pas reçu lui-même une éducation soignée, mais je crois que cette lacune avait permis à son esprit de se développer plus librement dans son originalité naturelle. Ce qu'il savait, il se l'était appris lui-même, mais ce qu'il pensait sur tous les sujets auxquels il avait réfléchi, ce n'était pas dans les livres qu'il eût pu le trouver, c'était bien de son propre fonds qu'il le tirait. Il avait coutume de dire que chacun de nous doit se chercher jusqu'à ce qu'il se soit trouvé, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il connaisse bien sa vraie nature, parce que pour se donner il faut premièrement

se posséder. Aussi il ne m'imposait jamais aucune idée, aucune manière de penser et de sentir, et dès que je ne fus plus tout à fait enfant, il ne m'imposa même aucune manière d'agir. « Il faut, disait-il, laisser la racine se développer et se nouer fortement si l'on veut que l'arbre ait un jet vigoureux. Les racines d'une vie humaine sont la conscience et la volonté. Que la conscience soit capable de dicter, et la volonté d'agir, tout ira bien. » C'est un grand privilége d'être dès l'enfance sous l'influence et la direction d'une nature supérieure. Ceux qui ne l'ont pas doivent certainement tâtonner bien plus longtemps avant de trouver leur voie ; quelques-uns peut-être ne la trouvent jamais dans cette vie. Ils sont jusqu'au bout en désaccord avec eux-mêmes et avec les choses. Quand je me sens heureuse, profondément heureuse, malgré les tristesses extérieures, c'est toujours à mon père, après Dieu, que je rapporte ma reconnaissance. Il m'a appris à chercher mon bonheur plus haut ou plus profond que dans les circonstances et dans les choses visibles.

En écoutant parler Mademoiselle Marie, je crois

pénétrer dans un monde nouveau, et qui pourtant ne m'est pas étranger. J'ai pensé plus d'une fois depuis que je suis avec elle, qu'un enfant, enlevé tout jeune à sa famille, à son pays, et qui bien des années après, lorsqu'il aurait tout oublié, s'y retrouverait tout à coup transporté, éprouverait justement ce que j'éprouve. Les visages, les voix, les objets, tout lui serait familier; mais il ne pourrait y rattacher aucun souvenir distinct et précis. Eh bien, tout ce qu'elle me dit, je crois l'avoir déjà pensé ou du moins pressenti, et je sais bien cependant qu'il n'en est rien et que jusqu'à présent j'ai vécu dans une entière ignorance de ce qui me semble si naturel aujourd'hui.

Que de choses se sont passées depuis que j'ai commencé à écrire mon journal, depuis ce premier jour de ma seizième année que j'ai saluée si tristement. Ah! je n'écrirais plus aujourd'hui ce que j'écrivais alors : Je n'aime personne et personne ne m'aime. Je suis heureuse, et ces trois semaines que je dois passer avec elle ici seront le plus beau temps de ma vie.

Et après?..... Sans doute je souffrirai en me

retrouvant dans mon isolement, mais ce que j'aurai reçu d'elle je ne le perdrai jamais.

Le 5 septembre.

Comme nous étions ce matin dans la chambre de Mademoiselle Marie, occupées de la lecture que nous faisons ensemble chaque jour dans l'Evangile, la porte s'est ouverte, et avant que nous eussions eu le temps de lever les yeux, Jeanne s'était précipitée vers nous en criant :

— Il est revenu! il est revenu! Oh! Mademoiselle, c'est un miracle, Dieu me l'a rendu!

Nous avons cru un moment qu'elle était folle, mais après cette première explosion de joie, elle est retournée sur le seuil de la porte qu'elle avait laissée ouverte, et nous avons aperçu une honnête et bonne figure de marin, qui souriait et nous regardait d'un air moitié embarrassé, moitié amical.

— Est-ce possible? a dit Mademoiselle Marie; Jeanne, est-ce bien votre mari?

— C'est lui, c'est bien lui, mon Pierre, que je

croyais ne jamais revoir! Il est revenu. J'avais passé toute ma nuit à pleurer et ce matin, comme je venais de mettre sur le feu la soupe des enfants qui dormaient encore, et que je me relevais, il était debout à côté de moi et il m'a serrée si fort en m'embrassant que j'ai bien senti que ce n'était pas son fantôme..... Oh! comment est-ce qu'on ne meurt pas de joie!..... J'ai voulu venir vous le dire tout de suite, Mademoiselle : vous avez été si bonne pour moi. Va, mon pauvre Pierre, sans cette bonne demoiselle qui a été pour nous comme un ange du bon Dieu, tu n'aurais peut-être pas retrouvé ta pauvre Jeanne. Je serais allée me jeter dans cette mer où je te croyais enseveli. Mais elle m'a aidée à supporter cette horrible douleur.

Nous avons appris alors par le récit de Pierre, sans cesse entrecoupé par les exclamations de sa femme, comment il avait été sauvé, de même que son beau-frère. La vague énorme que les gardes-côtes avaient cru voir les engloutir avait seulement jeté leur petite barque à une grande distance et dans une tout autre direction que celle qu'ils suivaient jusqu'alors. Après une lutte de

plusieurs heures, pendant laquelle ils furent constamment aux prises avec la mort, ils se brisèrent enfin contre un rocher, mais si près de la côte que les deux pauvres marins, épuisés, purent la gagner à la nage. Là, ils furent recueillis au petit jour par des pêcheurs qui les soignèrent; mais ce ne fut que le quatrième matin que Pierre put se mettre en route, laissant son beau-frère encore malade derrière lui.

— N'est-ce pas un miracle, un vrai miracle? a dit Jeanne en prenant les deux mains de Mademoiselle Marie quand le récit fut terminé.

— C'est une grande miséricorde de Dieu, a-t-elle répondu en embrassant la jeune femme, les yeux pleins de larmes.

— Ah! je ne l'avais pas mérité, je le sais bien, a repris celle-ci; quand je pense comme j'ai murmuré et combien de fois j'ai dit que Dieu était cruel envers moi! Non, je n'ai pas mérité un tel bonheur.

— Nous ne méritons rien, a dit Mademoiselle Marie de sa douce voix; mais Dieu est amour, aussi bien quand il nous envoie la douleur que quand il nous envoie la joie. Une autre fois,

Jeanne, vous saurez reconnaître cet amour, même dans vos plus grandes épreuves.

Ils sont partis, et, après avoir fini la lecture commencée, Mademoiselle Marie a remercié Dieu du bonheur de ces braves gens, d'une voix aussi émue qu'elle aurait pu le faire pour elle-même. Cette joie, si imprévue, a illuminé toute notre journée.

Vers le soir, Pierre est revenu, seul cette fois, et a demandé à parler à Mademoiselle Marie. Il venait restituer l'argent qui avait été remis à sa femme par M. Savary, et remercier des bonnes intentions que les baigneurs avaient montrées.

— Je suis là maintenant pour nourrir ma femme et mes enfants, a-t-il ajouté, et j'espère qu'ils ne manqueront jamais de pain.

— Mais votre barque, a dit Mademoiselle Marie, que ferez-vous sans elle?

— Je travaillerai comme journalier jusqu'à ce que j'aie pu mettre de côté de quoi en acheter une autre.

— Ce sera bien long, peut-être impossible?

— A la grâce de Dieu! a dit le brave homme; si je ne peux pas retourner sur mer, eh bien! je

travaillerai à la terre. Ce n'est pas moi qui me plaindrai de quoi que ce soit maintenant.

— Mais vous regretterez la mer?

— Dame! Mademoiselle, quand on y a été élevé, on ne la quitte pas sans que ça vous coûte. Ça me semble bien plus naturel d'être sur mer que sur terre; mais on s'accoutume à tout.

— Votre femme n'aurait-elle pas peur de vous voir retourner à la pêche?

— Ma femme, oh! non; elle n'est pas si déraisonnable, a-t-il dit avec son honnête sourire.

Nous avons résolu que nous demanderions aux personnes qui ont donné l'argent de l'employer à l'achat d'une barque. De cette manière, le petit ménage de la falaise se retrouvera dans la même position qu'avant le désastre. J'espère que tous seront de notre avis, et que M. Savary voudra bien se charger de cet achat. Ce sera un beau jour que celui où Pierre se trouvera le patron d'une jolie barque neuve. J'ai décidé qu'on l'appellerait *la Délivrance*.

Le 6 septembre.

Nous avons reçu, aujourd'hui, une lettre de ma tante Cornélie. La maladie de ma tante Angélique est plus grave encore que nous ne le pensions; c'est une attaque de paralysie. Elle n'a pas recouvré la parole et le danger est toujours là. Il est probable que, en tout cas, elle ne redeviendra jamais tout à fait elle-même. Ma pauvre tante Cornélie est complétement accablée sous le poids de sa responsabilité et de ses soucis; c'est elle qui doit diriger la maison, et elle n'en a jamais eu l'habitude. Quant aux soins à donner à sa sœur, Mademoiselle Barbe s'est emparée du rôle de garde-malade, et n'est pas disposée à le céder; d'ailleurs, ma tante Angélique ne veut pas, paraît-il, en recevoir d'autres que les siens. Ma pauvre tante Cornélie n'a donc pas même la consolation de se sentir utile à sa sœur et aimée d'elle. Quelle existence que la sienne! je n'y vois pas un rayon de soleil. J'en ai parlé ce matin à Mademoiselle Marie, et je lui

ai demandé si elle pense que je sois destinée à une vie semblable.

— Non, m'a-t-elle dit en souriant et en m'attirant près d'elle pour m'embrasser; vous avez le front marqué d'un autre signe que votre tante Cornélie.

— Que voulez-vous dire? ai-je demandé.

— Je veux dire, ma petite Thérèse, que vous vous ferez une autre vie que celle qu'elle s'est faite. Nous ne dirigeons pas nous-mêmes les événements et les circonstances de notre vie, et certes il vaut mieux que le fil en soit dans les mains de Dieu que dans les nôtres; mais ce qui dépend de nous, parce qu'il faut que nous en ayons la responsabilité, c'est sa valeur morale, c'est, si je puis parler ainsi, le tissu dont elle est faite.

— Ah! me suis-je écriée, c'est justement ce que je pense; je l'ai même écrit dans mon journal. Je suis sûre que notre vie est ce que nous voulons qu'elle soit, et moi je veux être heureuse.

Mademoiselle Marie a fixé sur moi ses yeux bleus, si limpides et si profonds.

— Pauvre enfant! m'a-t-elle dit; être heureuse

comme vous l'entendez n'est pas en notre pouvoir; mais nous trouvons toujours le bonheur dans l'harmonie de notre volonté avec celle de Dieu. Comme l'a dit un vieux poëte :

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos.

Un peu plus tard, comme il pleuvait et que nous étions assises près de la fenêtre, à la tombée de la nuit, je lui ai demandé si elle ne voudrait pas me raconter son histoire tout entière.

— Je suis sûre, m'a-t-elle répondu, que ce n'est pas par une vaine curiosité que vous me faites cette demande. Vous m'aimez, et cela vous donne le droit de connaître mon passé; mais vous êtes encore bien jeune pour tout comprendre. Laissez-moi le temps de réfléchir, Thérèse, avant de vous répondre oui ou non. Si je vous refuse ce que vous me demandez, vous saurez que ce n'est pas faute de confiance en vous, mais simplement parce que j'aurai jugé que vous êtes encore trop jeune et qu'il vaut mieux attendre.

— Attendre quoi? Si vous ne me la dites pas

maintenant, quand sera-ce? Nous ne vivrons plus ensemble.

— J'espère, en tout cas, que nous ne serons pas complétement séparées, m'a-t-elle dit avec son doux sourire. Vous voyez que j'attends plus que vous de l'avenir.

— Et ma tante Angélique?.....

— Vous savez donc que votre tante Angélique ne m'aime pas?

— Je l'ai su avant même de vous avoir vue dans le jardin de la maison grise, mais il m'est impossible de comprendre pourquoi. Comment peut-elle vous connaître et ne pas vous aimer?

— Ah! ma pauvre enfant, c'est là justement toute mon histoire. Puisque vous en savez si long, je vous la raconterai tout entière, mais pas aujourd'hui; j'ai besoin de recueillir mes souvenirs. Un passé douloureux est un ami avec qui l'on vit constamment au fond du cœur, mais on éprouve une certaine peine à le ramener au grand jour et à lui rendre la vie en le racontant. Pour vous, Thérèse, je le ferai pourtant, et en vous parlant des erreurs et des injustices de votre tante, je ne pense pas lui faire tort dans votre

esprit, car je vous ferai peut-être mieux comprendre ce qu'il y a de bon en elle et comment elle est arrivée à cet état de sécheresse et d'inflexible roideur qui tant de fois vous a froissée. Vous êtes en âge de voir les choses telles qu'elles sont et de connaître ceux qui vous entourent. J'ai toujours pensé que les fictions ne sauvent rien. Pour respecter les personnes que leur âge et leur position mettent au-dessus de nous, et dont cependant les fautes nous sautent aux yeux, il suffit bien souvent de pénétrer un peu avant dans leur cœur et dans leur passé, tandis que nous voudrions inutilement les voir autres qu'elles ne sont. La vérité est au-dessus de tout, seulement il faut la chercher où elle est, au delà des superficies. Quand on sait qu'une personne est capable d'aimer, on lui pardonne bien des choses.

— Est-ce que vraiment ma tante Angélique est capable d'aimer?

— Elle a aimé passionnément, profondément; je dirais même avec un grand dévouement, si le dévouement ne consistait pas plutôt encore à s'oublier qu'à se sacrifier. Elle aurait pu tout souffrir pour la personne qu'elle aimait, excepté de la

voir chercher son bonheur ailleurs qu'en elle.

Demain nous irons ensemble dans notre petit chemin creux, si vert, si solitaire; nous nous y établirons, et Mademoiselle Marie me racontera son histoire. Je l'écrirai, si elle me le permet, dans mon journal.

Le 9 septembre.

1872.

C'est aujourd'hui dimanche. Quelle différence entre un dimanche comme celui que je viens de passer et ceux que nous passions dans la maison de mes tantes, et que j'ai vus toute ma vie arriver avec une sorte de terreur, ces longs, ces insipides dimanches qui ne se distinguaient des autres jours que par un redoublement d'ennui, et pendant lesquels chacun paraissait tout particulièrement de mauvaise humeur! Mademoiselle Marie est entrée de bonne heure dans ma chambre.

— C'est aujourd'hui dimanche, m'a-t-elle dit en m'embrassant, le meilleur jour de la semaine. Nous allons prendre notre bain plus tôt que de

coutume, afin d'avoir ensuite toute notre journée libre.

— Ah! pourquoi donc? lui ai-je dit en bâillant; j'ai l'habitude de rester toujours au lit un peu plus tard le dimanche que les autres jours, afin de raccourcir d'autant ma journée. Les dimanches sont si ennuyeux.

— Eh bien, Thérèse, pour cette fois essayez de ma méthode. Si elle ne vous réussit pas, vous reprendrez vos habitudes dans huit jours. Je ne m'y opposerai pas.

Je me suis donc levée, non sans murmurer un peu et sans bâiller bien fort et plus même que je n'en avais envie, mais je n'ai pas réussi à altérer la bonne humeur de Mademoiselle Marie. Dès que j'ai été prête, nous sommes parties pour le bain. La mer était haute, les vagues fortes; je n'en avais jamais pris un meilleur ni plus agréable. En rentrant pour déjeuner, Mademoiselle Marie s'est arrêtée devant une ou deux maisons du village dont elle semble connaître parfaitement les habitants. Des enfants jouaient sur le seuil; elle les a caressés et leur a recommandé de ne pas oublier de venir chez elle à onze heures.

Tous ont répondu d'un air joyeux et ont paru fort surpris qu'on pût les soupçonner d'un pareil oubli.

— J'ai déjà réuni quelques-uns de ces petits enfants dimanche dernier, m'a-t-elle dit; je leur ai montré des images et raconté des histoires; ils m'ont paru attentifs et intelligents. Je ne connais rien de bon comme de s'occuper de ces petits êtres si candides et si confiants; certainement, ceux qui le font reçoivent d'eux plus qu'ils ne leur donnent. Je compte sur vous pour m'aider, Thérèse.

Après le déjeuner, Mademoiselle Marie m'a conduite dans sa chambre.

— Nous avons, m'a-t-elle dit, une heure à nous avant l'arrivée des enfants. Nous allons l'employer à faire une lecture ensemble, puisqu'ici nous ne pouvons pas aller à l'église.

Elle m'a lu le beau chapitre où se trouve la parabole de l'enfant prodigue d'une voix si pénétrante et si émue, qu'il me semblait entendre ce récit pour la première fois. Elle a fermé le livre et nous sommes restées un moment silencieuses. Puis je lui ai dit ce que jamais encore je

n'avais dit à personne, que moi aussi, je me sens dans l'exil, loin de la maison paternelle, et que je ne sais comment y retourner. Je lui ai parlé de ce sentiment de solitude et d'effroi qui me saisit par moments, celui d'être seule, absolument seule dans ce vaste monde.

— Ce sentiment-là, m'a-t-elle dit, chacun de nous l'éprouve, même ceux qui possèdent les meilleures, les plus intimes affections. Il est venu me glacer le cœur dans les plus heureux moments de ma vie. Je crois qu'il naît de ce besoin que nous éprouvons de nous donner sans réserve et de l'impossibilité où nous sommes de le faire. Un être complétement égoïste et un être complétement dévoué ne l'éprouveraient ni l'un ni l'autre. C'est un des signes de notre grandeur et de notre misère. Dans les rares instants où nous aimons Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toute notre pensée, le sentiment de la solitude ne saurait nous atteindre. Son amour nous enveloppe, nous nous en sentons pénétrés jusque dans ces profondeurs de notre être où aucun autre amour ne pénètre. Chacun de nous est un enfant prodigue. Nous avons tous quitté la

maison paternelle. Nous étions créés pour l'union avec Dieu; c'était là notre vraie vie; mais nous avons cherché loin de lui des biens qui ne pouvaient pas nous suffire, quand il était lui-même notre vrai bien, notre seule chose nécessaire, et maintenant il faut que chacun de nous suive le chemin qu'a suivi l'enfant prodigue, se lève et s'en retourne vers son Père. Ce sentiment d'exil dont vous me parlez est le premier pas vers la maison paternelle. Il faut s'être senti seul et avoir compris le vide de son propre cœur pour retourner vers Dieu qui, lui, peut le remplir. Oh! si tous pouvaient savoir quel apaisement et quelle joie il y a dans l'assurance que nous lui appartenons par un don volontaire, non plus seulement parce qu'il est notre Maître, mais parce qu'il est notre Père!

— Ah! lui ai-je dit, si je pouvais sentir ces choses! Mais Dieu me semble si loin, si loin de moi! Comment puis-je me rapprocher de lui?

Mademoiselle Marie m'a répondu en me montrant dans l'Evangile ces paroles de Jésus Christ: « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » Elle m'a dit qu'en lui Dieu et l'homme se sont retrou-

vés, que sa vie a été à la fois pleinement divine et pleinement humaine, et que c'est en cherchant à le connaître, en étudiant ses paroles, ses actions, sa vie entière, et sa mort rédemptrice, que nous pouvons parvenir à comprendre ce mystère de l'union de l'âme avec Dieu qui doit s'accomplir en chacun de nous.

— Nous sommes faits pour vivre, a-t-elle ajouté, pour vivre pleinement, pour aimer, pour agir, pour nous développer sans cesse. Chaque jour qui passe sans ajouter quelque chose à notre trésor intérieur, est un jour perdu ; chaque instant de notre vie, au contraire, qui est employé sous le regard de Dieu à acquérir une force ou une lumière nouvelle, est en quelque sorte conquis sur le temps et fait partie de l'éternité. Le principe de cette vie vraie et féconde est en Jésus, parce que lui seul l'a possédée dans sa plénitude. Il a été à la fois le Fils de l'homme et le Fils de Dieu. Ces deux noms n'en font qu'un, qui exprime tout ce qu'il a été, tout ce qu'il est. C'est en lui, c'est-à-dire en nous unissant à lui par la foi et par la volonté, que nous avons la vie éternelle, et si nous l'aimons, si nous le contemplons,

si nous marchons dans le chemin où il a marché, notre existence terrestre, si courte et si imparfaite, en sera déjà toute pénétrée.

— Peut-être, a-t-elle continué, ne pouvez-vous pas encore bien me comprendre, Thérèse. Si je vous dis aussi librement mes plus chères pensées, c'est que j'ai pu voir que votre esprit travaille et suit le chemin que le mien a suivi. Ce qui vous paraît peut-être obscur maintenant, vous deviendra peu à peu lumineux; seulement il faut bien que vous sachiez une chose, c'est que l'important n'est pas de comprendre, mais d'aimer et d'obéir. Aimer, obéir parce que l'on aime, voilà le nécessaire. L'amour est vraiment la vie de notre cœur.

Quelle différence entre la manière de penser de Mademoiselle Marie et celle de mes tantes! Pour l'une la religion consiste à vivre, pour les autres à mourir lentement. Je le lui ai dit, en lui avouant combien j'avais autrefois éprouvé de dégoût pour cette religion qui me semblait vouloir tout retrancher, tout rétrécir, tout décolorer.

— Ma tante Cornélie me disait souvent, ai-je

ajouté, que le but de notre vie était de nous préparer à la mort et qu'en elle-même elle n'avait aucune valeur. Je vois maintenant que je n'avais pas tort de détester ses idées.

— Vous n'avez pas su en voir le côté juste et vrai, m'a dit Mademoiselle Marie; il y a tout un travail de dépouillement que nous devons faire sur nous-mêmes. Tout ce qui est faux, vain et passager en nous doit commencer à mourir quand nous naissons à la vraie vie. Votre tante n'a vu qu'une des faces de la vérité; c'est ce qui nous arrive souvent. Ne croyez pas, Thérèse, que vous puissiez l'embrasser tout entière en un seul jour. Vous avez beaucoup d'expériences à faire, et ces idées que je vous exprime et qui vous semblent faciles à accepter parce que vous m'aimez et parce que jusqu'ici vous n'avez rencontré personne qui pût vous aider à penser, il vous faudra encore bien du temps, bien des réflexions et bien des luttes avant que vous sentiez qu'elles vous appartiennent réellement. C'est une des conditions de notre vie morale que nous ne pouvons rien recevoir d'autrui sans nous l'approprier par un travail personnel. Les réflexions et les ex-

périences des autres peuvent réveiller les nôtres et nous ouvrir la voie, mais elles ne nous dispensent jamais d'y marcher nous-mêmes, et de creuser le terrain qui nous appartient pour y trouver la perle de grand prix : la vérité. La meilleure manière dont je puisse vous aider, c'est de lire chaque jour avec vous quelques pages de l'Evangile et de chercher à pénétrer le secret de cette vie divine de notre Sauveur qui doit devenir la nôtre. Le voulez-vous?

J'allais lui dire combien j'en serais heureuse, quand des pieds en sabots se sont fait entendre à la porte et les enfants sont entrés. Il y en avait cinq ou six, dont le plus grand n'avait pas dix ans, tandis que le plus jeune était un petit garçon de trois ou quatre ans, tout frisé, rouge comme une pomme d'api, et dont les brillants petits yeux bleus étaient si éveillés qu'on se demandait si le sommeil parvenait jamais à les fermer. Une petite fille de six ou sept ans m'a donné une forte envie de rire. Elle avait sans doute demandé à sa mère de la faire *brave* pour venir chez la demoiselle ; celle-ci n'avait rien trouvé de mieux que de lui mettre un bonnet de vieille

femme à fond élevé et à haute garniture, et d'y ajouter, pour compléter sa toilette, un grand fichu de tulle blanc croisé sur sa poitrine étroite. La pauvre petite, ainsi attifée, se pavanait d'un air satisfait et regardait en pitié ses compagnes moins privilégiées. Cela ne l'empêchait pas d'avoir la plus charmante figure du monde, fine, fraîche et intelligente. Si, par derrière, elle avait un petit air vieillot des plus comiques, par devant et sous les garnitures roides de son bonnet elle était à croquer.

— Pourquoi as-tu mis ce bonnet? lui a demandé Mademoiselle Marie après l'avoir embrassée.

— Maman me l'a mis, dit la petite, moitié fière de sa toilette, moitié embarrassée, comme si elle devinait que l'effet en était moins bon qu'elle n'avait cru.

— Eh bien, tu diras à ta maman que j'aime beaucoup à voir les cheveux des petites filles quand ils sont bien peignés comme les tiens.

Elle leur a montré ensuite des gravures représentant quelques scènes bibliques, et les leur a expliquées; puis une autre plus grande et plus belle encore, autour de laquelle tous se sont

pressés avec admiration. C'était Jésus bénissant les petits enfants, Avec quelle douceur, avec quelle tendresse elle leur parlait de lui! Comme elle savait bien leur faire comprendre son amour pour eux! J'étais émue de la simplicité de ses paroles; elle leur parlait comme si elle-même elle eût eu un cœur et une pensée d'enfant.

Nous avons passé ainsi une heure délicieuse. Les petits n'ont pas paru s'ennuyer un instant. Ils ne se lassaient pas de regarder, de questionner et d'écouter les réponses. Le tout petit garçon s'était endormi sur mes genoux, et je pouvais me convaincre par moi-même que ses jolis yeux si vifs avaient la faculté de se fermer. J'aime les enfants. Comme me l'a dit ce matin Mademoiselle Marie, ce sont de petites plantes délicates auxquelles il faut du soleil, et l'amour qu'on leur montre, même en passant, peut être le rayon qui les épanouit.

Après quelques moments de lecture silencieuse et de repos, nous sommes parties ensemble pour notre chemin creux. Il faisait un de ces temps d'automne voilés et transparents qui vous font dire involontairement de tout ce qui vous en-

toure : C'est comme un rêve. J'avais cette impression en suivant lentement Mademoiselle Marie le long des hauteurs qui dominent la mer, cette mer si belle, si vaste, si pacifique, qui d'un moment à l'autre peut déchaîner ses fureurs. Nous avons voulu visiter en passant l'heureuse cabane de pêcheur, mais tous les habitants en étaient absents et la porte fermée. Un peu plus loin, nous nous sommes assises pour nous reposer un moment à l'ombre d'un bouquet de maigres arbrisseaux, comme on en rencontre de loin en loin sur la falaise. La mer était haute, le bruit des vagues battant les roches montait jusqu'à nous comme une voix vivante. Mademoiselle Marie a tiré de sa poche un petit volume, et m'a lu ces beaux vers que je ne connaissais pas encore :

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde
Comme on voit deux courants qui se croisent sous l'onde.

L'une venait des mers, chant de gloire, hymne heureux:
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux;
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Etait triste : c'était le murmure des hommes,

Enfin nous nous sommes assises à notre place favorite, dans le petit chemin creux où personne ne passe, sur un tronc que la mousse a recouvert en entier. Une magnifique clématite, qui déroulait ses festons capricieux d'un arbre à l'autre et recouvrait la haie d'un luxe de fleurs blanches, embaumait l'air de son parfum. A côté de nous croissaient, sur leurs tiges élancées, quelques pâles clochettes bleues. Nous n'avions pas d'horizon, mais la bande étroite de ciel enfermée entre les deux rangées d'arbres qui s'élevaient de chaque côté des hauts talus du sentier, était d'un bleu si léger et si pur que je ne pouvais me lasser de le regarder. Nous n'entendions d'autre son que celui de la cloche d'un village éloigné et le grondement affaibli de la marée. Mademoiselle Marie se taisait. J'ai touché légèrement sa main pour lui rappeler sa promesse. Elle a tressailli :

— Thérèse, m'a-t-elle dit, savez-vous qu'il faut que je vous aime beaucoup pour vous raconter toute ma vie?

— Je le sais, lui ai-je répondu.

Je vais écrire à part dans mon journal l'histoire de Mademoiselle Marie, qu'elle m'a racontée

aujourd'hui tout entière, en tâchant de le faire, autant que possible, dans les termes mêmes qu'elle a employés. Elle me l'a permis, et certainement je la relirai plus d'une fois.

Quelle différence entre ce dimanche et ceux que j'avais passés jusqu'ici! S'ils étaient tous ainsi, ce serait vraiment, comme elle le dit, le plus beau jour de la semaine. Et pourquoi ne le serait-il pas désormais pour moi? Mademoiselle Marie m'a expliqué aujourd'hui que le dimanche doit être un jour de repos pour ceux qui travaillent péniblement les six autres jours, et d'activité sainte, après les heures de recueillement et d'adoration, pour ceux dont la vie habituelle est moins rude.

Nous qui avons chaque jour le temps de lire, de nous instruire, de penser, nous pouvons donner avec joie les heures de notre dimanche à ceux qui n'ont pas les mêmes avantages, et que souvent les dures nécessités de l'existence écrasent de telle sorte qu'ils ont besoin qu'on leur apprenne à profiter de leurs rares loisirs.

—Nos privilèges, a-t-elle ajouté, nous rendraient ou malheureux ou égoïstes, si nous ne les consi-

dérions pas comme autant de devoirs envers les autres. Nous n'avons rien reçu pour nous-mêmes; si Dieu nous a beaucoup donné, c'est afin que nous donnions beaucoup à notre tour.

HISTOIRE DE MARIE HERSANT

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

Ma première enfance s'est écoulée dans une tranquillité profonde, et ne m'a laissé que de doux souvenirs. Ma mère était maladive, et mon père, très-occupé, ne passait à la maison que quelques heures de la soirée. Il était contremaître d'une fabrique qui appartenait à votre grand-père, mais dont celui-ci s'occupait fort peu et qui devait toute sa prospérité à ses soins. J'appartiens donc, ma chère Thérèse, à une autre classe de la société que celle où vous êtes née. Si je constate ce fait, ce n'est pas que je suppose que vous y attachiez beaucoup d'importance, mais uniquement parce qu'il a eu une grande influence sur ma vie. Ma mère m'aimait tendrement, me gardait toujours auprès

d'elle, et m'enseignait tout ce qu'elle savait; c'était peu de chose, s'il s'agissait de la culture de l'esprit, mais ce qui valait mieux que l'instruction relevée qu'elle ne pouvait me communiquer, puisqu'elle ne la possédait pas, je recevais d'elle constamment l'exemple de la douceur, de la patience et du renoncement. Je n'ai pas rencontré une nature de femme plus douce et plus pure que la sienne. J'aime à penser que ce qui, chez moi, est idéal et théorie bien rarement réalisée, elle le mettait simplement en pratique, peut-être sans en bien formuler les principes, comme si faire le bien, s'oublier et accepter courageusement la souffrance était la chose du monde la plus naturelle.

Les seules discussions qui s'élevassent jamais entre mon père et ma mère avaient lieu à mon sujet. Mon père aurait voulu me donner de l'instruction ; ma mère trouvait que les connaissances élémentaires suffisaient à la situation que je devais occuper dans le monde, et je ne suis pas sûre qu'elle n'eût pas quelques préventions contre une éducation de demoiselle. Mon père cédait : peut-être voyait-il que ma mère, qui dé-

périssait chaque jour, avait besoin de me sentir sans cesse auprès d'elle. Les choses allèrent donc ainsi jusqu'au moment où j'atteignis ma douzième année, et où ma mère mourut sans que j'y eusse été préparée, car elle ne sembla pas plus malade dans les jours qui précédèrent sa mort qu'elle ne l'avait été pendant les dernières années de sa vie. Je crois que j'aurais eu un vrai désespoir si je n'avais vu tout de suite que mon père avait besoin de moi pour ne pas être accablé par son chagrin. Il n'y a rien de tel que de se sentir appelé à soutenir les autres pour avoir soi-même de la force. Ma mère, d'ailleurs, m'avait enseigné à prier, et je croyais du fond de mon cœur que le Dieu qu'elle m'avait fait connaître et aimer, et qui me l'avait reprise, me donnerait la force d'accomplir la tâche qu'elle m'avait léguée.

La première année de notre deuil fut cependant difficile à passer. Mon père s'inquiétait de mon isolement, et cherchait vainement une combinaison qui lui permît de me consacrer plus de temps. J'avais une santé délicate ; il s'en faisait beaucoup de soucis et craignait de ne pas savoir me bien diriger. Il ne voulait cependant pas me

mettre en pension, et j'avais le chagrin de me sentir pour lui un sujet d'inquiétude plutôt que de joie. Je trouvais qu'il me traitait comme un être faible, délicat, fragile, qu'on ménage, plutôt que comme un être responsable et doué de volonté dont on doit développer les forces.

Deux petits événements contribuèrent à changer notre relation et nous firent entrer dans la voie où nous avons trouvé tant de bonheur.

Le premier, fut une affreuse brûlure que je me fis par accident et que je supportai sans me plaindre. Mon père se contenta de dire : « Elle est comme sa mère; elle saura souffrir s'il le faut. » Mais il me montra dès lors plus de confiance.

Un peu après ma guérison, il eut une autre preuve de ma force de caractère, qui changea complétement sa manière d'être avec moi. Il avait pour cabinet de travail une petite chambre à peine meublée, avec quelques planches de sapin couvertes de livres, où il se retirait pour travailler chaque soir quand j'allais me coucher. Sa bibliothèque se composait en grande partie d'ouvrages scientifiques, auxquels il ajoutait chaque

année quelques volumes d'histoire, de littérature et d'économie politique. Je savais que depuis longtemps il s'occupait, dans ses heures de loisir, de rédiger un travail auquel il attachait beaucoup d'importance. Je l'avais vu bien des fois serrer son manuscrit dans un tiroir; un jour, par distraction sans doute, il l'avait laissé tout ouvert sur sa table. Il arriva que ce même jour j'entrai dans le petit cabinet d'études pour y prendre un livre; je montai sur la table de travail, afin d'y atteindre, et le bas de ma robe renversa une grosse bouteille d'encre qui s'y trouvait. En m'apercevant de ma maladresse, je sautai bien vite à terre, consternée de la pensée que je devais être couverte de taches d'encre. J'étais loin de prévoir l'étendue de mon malheur, et ma robe fut bien vite oubliée quand je vis que le déluge du noir liquide avait porté tout entier sur le manuscrit de mon père. Il en était couvert et saturé. L'encre avait coulé en abondance et si bien noyé et pénétré toutes les pages, que les trois quarts au moins en étaient illisibles. Dans ma terreur, j'appelai la bonne qui accourut.

— Que vais-je devenir? lui dis-je en pleurant; regarde, Prudence, ce que j'ai fait.

— Il vaut mieux que ce soit sur du méchant papier déjà tout barbouillé d'encre que sur votre jolie robe, me dit-elle. Voyez si vous avez du bonheur! elle n'a que des éclaboussures que j'aurai bientôt enlevées avec un peu de citron. Nous allons jeter au feu ce papier et tout éponger bien vite; il n'y paraîtra plus quand votre père viendra.

— Que dis-tu, Prudence? m'écriai-je; jeter au feu ces papiers!... Mais c'est le travail de mon pauvre père pendant une année, plus peut-être... C'est un affreux malheur... Oh! ne crois-tu pas que nous pourrions enlever cette encre et faire sécher ces feuilles? Si seulement on pouvait lire encore ce qui est écrit, je copierais tout... Mais c'est impossible, la couche d'encre est trop épaisse, on ne distingue presque plus rien. Oh! que faire? que faire?...

Je me tordais les mains. Prudence était consternée; elle commençait à comprendre la grandeur du désastre, et voyait bien qu'il était irréparable.

— Ce qui me fait le plus de peine, c'est le chagrin de mon pauvre père! disais-je. Lui qui a si peu de temps pour travailler, tout son travail est détruit!...

— Il sera bien fâché contre vous..., me dit Prudence avec compassion.

— Sans doute, je l'aurai bien mérité!... Oh! pourquoi suis-je montée sur cette table? Moi qui voudrais tant faire plaisir à mon père, et voilà que je lui cause un grand chagrin! Il ne me le pardonnera peut-être jamais.

— Savez-vous ce qu'il faut faire, Mademoiselle Marie? me dit Prudence; il ne faut pas qu'il sache que c'est vous. C'est bien facile de tout expliquer autrement. La chatte blanche va partout, et elle est si grosse et si bien fourrée qu'il n'est pas étonnant qu'elle renverse une bouteille d'encre en passant. Je me charge de tout. Vous n'avez pas besoin de parler.

Je ne répondis rien, car il se livrait une terrible lutte dans mon âme. J'avais toujours redouté le mécontentement de mon père, et, bien que la crainte du chagrin qu'il ressentirait fût de beaucoup la plus forte, celle de sa colère me

troublait profondément. Je n'aurais certainement pas fait un mensonge positif, ni laissé accuser à ma place une créature humaine. Mais laisser accuser un chat..., ce n'était pas la même chose. Du moins, cela me parut ainsi au premier moment.

Quelques minutes plus tard, l'encre était épongée, le cabinet remis en ordre, et je vis du coin de l'œil que Prudence, pour donner plus de vraisemblance à ses assertions, avait noirci d'encre les deux pattes toujours immaculées de notre chatte qui, très-surprise de cette toilette d'un nouveau genre, les regardait dans une grande perplexité.

Mon père revint à l'heure accoutumée, et Prudence, qui avait eu le temps de préparer son rôle, alla au-devant de lui.

— Ah! Monsieur, dit-elle, quel malheur! cette vilaine chatte... la bouteille d'encre a été renversée sur la table, vos papiers en sont couverts...

— Mes papiers! s'écria mon père, qui se souvint aussitôt de son manuscrit oublié. Pourquoi aussi laisser entrer cette maudite bête chez moi?

Mon père se dirigea vers son cabinet et je

l'y suivis. Je vis bien qu'il n'avait pas prévu un mal aussi grand que celui qu'il avait sous les yeux.

— Il est perdu, complétement perdu, dit-il en regardant le manuscrit que nous avions mis sécher sur un coin du marbre noir de la cheminée; il est illisible... deux ans de travail!...

Puis, se retournant, le sourcil froncé et la figure contractée :

— Qui a laissé entrer cet animal? demanda-t-il.

Je m'avançai alors vers lui; il ne m'avait pas encore aperçue.

— Mon père, lui dis-je, c'est moi qui ai tout fait. Je suis montée sur la table pour prendre un livre, et j'ai eu le malheur de renverser l'encre sur votre manuscrit. J'en suis si fâchée! Je sais tout ce que ce travail vous avait coûté de temps et de peine.

Mon père me regarda d'un air étonné.

— Comment se fait-il que Prudence m'ait parlé du chat? demanda-t-il sévèrement.

Prudence était sur le seuil de la porte, ébahie, confondue et, comme elle me le dit plus tard, ne comprenant plus rien à rien.

— Ne lui en faites pas de reproche, mon père, elle a voulu m'épargner votre mécontentement.

— Et je ne lui reprocherais pas d'avoir voulu enseigner le mensonge à mon enfant, moi qui avais confiance en elle?

Prudence baissait la tête et tremblait, car elle craignait beaucoup mon père qu'elle avait plus d'une fois mécontenté par ses manques de droiture et de conscience dans l'accomplissement de ses devoirs.

Il se retourna vers moi, et au lieu du regard sévère que j'attendais, je trouvai sur ses traits une expression si nouvelle que j'en tressaillis.

— Mon père, lui dis-je timidement, est-ce un malheur irréparable? N'avez-vous point de brouillon?

— Non, me dit-il, mon travail était achevé et j'avais détruit le brouillon ce matin; mais je n'appelle pas un malheur ce qui m'a fait découvrir que mon enfant a dans le cœur le respect de la vérité.

Il m'embrassa alors et me dit qu'il savait maintenant que j'avais une conscience et une volonté,

et qu'il ne me traiterait plus comme une petite fille, mais comme son amie.

— Prudence ne restera pas auprès de toi, ajouta-t-il en reprenant son air sévère, je ne puis lui pardonner d'avoir voulu t'entraîner à me tromper.

— O mon père, m'écriai-je, j'aurais dû lui refuser tout de suite, au lieu de me laisser tenter moi-même. Pardonnez-lui, elle ne sait pas mieux.

— Tu as raison, dit-il après un moment de réflexion, elle ne sait pas mieux ; il faut lui pardonner cette fois, et tâcher de lui donner des idées plus justes et une conscience plus délicate. Je sais maintenant que tu peux résister à une tentation. Je n'ai pas peur pour toi de sa mauvaise influence. Qu'elle reste donc !

Je fus très-heureuse, car je savais que Prudence avait une mère âgée et infirme qu'elle faisait vivre. D'ailleurs, elle avait soigné ma mère pendant les derniers mois de sa vie, et je m'étais attachée à elle.

Depuis ce moment, notre existence changea complétement. Mon père me fit part de ses préoccupations et m'associa même à ses études. Il com-

mença par me permettre de l'aider à sauver du naufrage de son manuscrit tout ce qui pouvait en être sauvé. Quelques pages étaient restées lisibles, et dans les plus maltraitées quelques fragments pouvaient encore être déchiffrés. Il me permit de les copier, et s'en servit pour reconstruire l'ensemble. C'était le meilleur moyen de me consoler de ma mésaventure. Ah! combien j'étais heureuse de n'avoir pas trompé mon père et de pouvoir me dire que la tendresse qu'il me témoignait n'était pas due à une lâcheté et m'appartenait réellement!

Voyant que j'aimais passionnément l'étude, il me procura tous les moyens de m'instruire. Un bon professeur de notre petite ville vint me donner des leçons. J'appris aussi la musique et plusieurs langues. Mon père était fier de mes progrès. Il savait trop bien, disait-il, quelle était la valeur de l'instruction pour me refuser les moyens de l'acquérir; mais s'il m'avait vue les dédaigner ou mettre de la négligence à en profiter, il me les aurait immédiatement retirés.

C'est ainsi que s'écoulèrent plusieurs années de ma vie. Je ne rêvais pas de plus grand bon-

heur que d'être avec mon père, de travailler avec lui, pour lui, ou du moins sous son regard. Quand j'y réfléchis maintenant, je comprends mieux que je ne le comprenais alors combien ce père bien-aimé devenait lui-même chaque jour plus grand et meilleur. En cherchant à m'élever vers le bien et vers le vrai, je crois qu'il se les appropriait davantage. L'ombre de la douleur que nous avait causée la mort de ma mère planait encore sur nous, mais adoucie, et son souvenir pénétrait toute notre vie sans l'attrister. Nous devions connaître des douleurs plus amères.

J'avais environ seize ans quand mon père hérita, d'une tante fort originale qui ne nous avait jamais témoigné que de l'éloignement pendant sa vie, la maison grise que vous connaissez bien, Thérèse, le jardin qui l'entoure et une petite fortune. Nous vînmes donc demeurer dans la maison grise, et ce rapprochement rappela à votre tante, Mademoiselle Angélique, que j'étais sa filleule. Elle voulut me voir, m'interrogea sur mes occupations, sur mes études. Un sentiment instinctif m'empêcha de faire parade de mes connaissances. Je répondis strictement à ses ques-

tions, et comme elle ne me soupçonnait pas d'en avoir d'autres que les plus élémentaires, elle ne poussa pas bien loin son examen. Votre tante, Thérèse, quoique bien différente alors de ce qu'elle est maintenant, n'a jamais su attirer la confiance. Elle était bonne pour moi, mais d'une bonté qui mettait entre nous une distance infranchissable. Elle découvrit promptement que, sous un rapport, mon éducation avait été fort négligée. Ma mère m'avait enseigné à coudre un peu ; mais, depuis sa mort, personne ne m'ayant jamais engagée à travailler à l'aiguille, je savais à peine faire les choses les plus simples. Quant aux ouvrages de couture fine et à ceux de fantaisie, ils m'étaient parfaitement inconnus. Ma marraine, qui se piquait de travailler dans la perfection et qui avait alors de fort bons yeux, voulut me donner des leçons, et j'acceptai volontiers, sachant bien qu'une femme n'est complète que si elle sait se servir adroitement de son aiguille. Il fut donc convenu que j'irais trois fois par semaine passer deux heures chez Mademoiselle de Champercy.

Elle me recevait bien, mais me traitait abso-

lument comme si j'eusse été une petite fille, ne me parlant que des sujets qu'elle croyait à ma portée, et même alors elle me communiquait ses idées, mais ne cherchait jamais à connaître les miennes; sans doute elle me jugeait incapable d'en avoir. Elle ne soupçonnait pas la valeur morale et intellectuelle de mon père; son ton de condescendance lorsqu'elle parlait de lui m'aurait blessée s'il ne m'avait fait sourire. Je le comparais intérieurement à ceux qui croyaient lui être supérieurs, et j'étais d'autant plus fière de lui qu'il était moins apprécié. Ainsi nous nous côtoyâmes pendant deux ans sans que ma marraine eût la moindre idée de ce que j'étais en réalité. J'avais alors dix-huit ans.

J'avais souvent eu l'occasion de voir chez votre tante son jeune frère, mais il ne m'avait jamais parlé que pour me saluer, et en général il quittait la chambre quand j'y entrais. Je ne connaissais absolument pas et je me figurais qu'il devait avoir les mêmes préjugés, les mêmes idées étroites que ses sœurs. Je le voyais jour après jour user sa vie dans une oisiveté qui me semblait coupable. Hélas! j'étais loin de savoir com-

bien il en souffrait lui-même et quels efforts il avait faits pour changer la direction de sa vie. Il avait plus de vingt ans et Mademoiselle Angélique le traitait toujours comme un enfant. Moi aussi, je l'avoue, je le considérais un peu de la même manière, et je me préoccupais fort rarement de lui. Ce fut vers ce temps-là qu'il tomba gravement malade et que sa sœur le soigna avec un dévouement que bien des mères n'auraient peut-être pas eu pour leur enfant. Je me rappelle toujours l'impression que je reçus quand il fut hors de danger et que je revis Mademoiselle de Champercy pour la première fois. Elle était maigre, jaune et épuisée, mais quelle joie brillait dans ses yeux ! Je pensai involontairement à une lionne qui aurait arraché son petit à un chasseur. Cette joie était celle d'un triomphe plutôt que d'une délivrance. Au lieu d'être attirée vers elle et touchée par les traces visibles de la lutte obstinée qu'elle avait soutenue contre la maladie et la mort, je ne sentis qu'une sorte d'effroi. J'ai compris depuis que cela venait de ce qu'elle avait mis sa volonté en opposition avec celle de Dieu, au lieu d'accepter celle-ci et de s'y soumettre,

quelle qu'elle fût. Lorsque Etienne fut assez bien pour être transporté au salon, il assistait à mes visites, étendu sur une chaise longue, trop faible encore pour parler beaucoup, mais suivant des yeux nos mouvements, écoutant chaque parole qui se prononçait et paraissant prendre plaisir à cette distraction. Je parle de mes visites et non plus de mes leçons, car depuis longtemps Mademoiselle Angélique avait cessé de m'enseigner. Mais elle avait pris une telle habitude de ma présence que je venais toujours passer les mêmes heures auprès d'elle. Je proposai à Etienne de lui faire quelques lectures; il accepta avec plaisir, car sa tête était encore trop faible pour qu'il pût lire lui-même. Je ne sais comment il se fit que les livres que je choisissais étaient toujours ceux qu'il préférait; nous nous aperçûmes bientôt que nous avions bien plus de rapports de goûts et de manière de penser que nous ne l'avions cru. Etienne, sous l'apparente froideur qui venait de sa grande timidité et de la contrainte que lui imposait la nature dominatrice de sa sœur aînée, avait beaucoup d'enthousiasme et de poésie. Il aimait passionnément tout ce qui était beau, et comme il

n'avait jamais communiqué ses idées à personne, et que, par conséquent, personne ne les avait redressées et dirigées, elles n'étaient pas toujours justes et saines, mais du moins elles étaient toujours élevées. Nous ne causions qu'à la dérobée, dans les moments où Mademoiselle Angélique nous quittait pour vaquer à quelque soin domestique. Comme nos lectures ne l'intéressaient guère, cela lui arrivait souvent, et la présence de Mademoiselle Cornélie, toujours silencieuse et assidue à son ouvrage, ne nous imposait aucune gêne. Mais dès que Mademoiselle Angélique rentrait, nous nous taisions instinctivement.

Un jour que nous avions parlé de nos auteurs favoris et que nous étions tombés d'accord sur plusieurs points, je dis combien je trouvais belle et grande cette vocation d'écrivain.

— Mon père me dit souvent, ajoutai-je, que la valeur d'une vie d'homme est, premièrement, dans son accord avec la volonté de Dieu, et ensuite dans l'influence qu'elle exerce sur les autres.

Je me tus, car Mademoiselle Angélique rentrait, mais, en reprenant mon livre, je vis qu'Étienne changeait plusieurs fois de couleur. Il dé-

tourna la tête sur son oreiller et ne me regarda plus jusqu'au moment où je m'approchai de lui pour lui dire adieu. Alors, levant sur moi des yeux pleins à la fois de tristesse et de reproche :

— Vous devez bien me mépriser, dit-il.

J'allais me récrier sur cette parole, mais il m'arrêta du regard en me montrant sa sœur.

— A demain, reprit-il à haute voix.

— Je ne reviens pas demain, lui répondis-je ; à après-demain.

— Ne pouvez-vous pas venir demain si cela fait plaisir à mon frère de vous entendre lire? demanda Mademoiselle Angélique d'un ton aigre-doux; je ne vois pas ce qui peut vous retenir chez vous.

J'y consentis, et Etienne me regarda d'un air si heureux et si reconnaissant que je m'en allai émue et joyeuse aussi. C'est si bon de sentir que l'on possède le pouvoir de donner du bonheur.

Quand je revins le lendemain, j'appris que des affaires importantes obligeaient Mademoiselle Angélique à s'absenter pour quelques semaines. Elle avait tout à fait pris la place de chef de famille depuis la mort de son père, et des embarras

graves étant survenus dans leur fortune, son avoué ne voulait pas agir sans elle. En partant, elle me recommanda de ne pas négliger son frère, dont la convalescence n'avait fait jusque-là que de lents progrès, et qui avait besoin d'un peu de distraction.

— La pauvre Cornélie ne sait pas l'intéresser, me dit-elle; vos lectures l'amusent et lui font plaisir. Venez lui en faire chaque jour.

Je le promis. Hélas! ni Mademoiselle Angélique, ni Etienne, ni moi, nous ne savions où nous allions et quelles souffrances nous nous préparions.

Je vins donc chaque jour, et bientôt les deux heures que nous avions coutume de consacrer à nos lectures ne nous suffirent plus. Etienne paraissait reprendre ses forces. Il se montrait à moi sous un aspect tout nouveau. La vie, la jeunesse lui venaient avec la santé; il déployait toutes les richesses d'une belle intelligence et d'une âme élevée. Je croyais quelquefois ne le connaître que depuis le départ de sa sœur. Mademoiselle Cornélie ne nous gênait nullement; elle était presque toujours présente à nos lectures et à nos

entretiens, mais elle n'y prenait aucun intérêt, aucune part, et nous la sentions absente d'esprit. Si de temps à autre elle sortait de son silence pour nous faire une observation, ou pour opposer une de ses idées aux nôtres, ce qu'elle nous disait se trouvait être dans un ton si différent de celui de nos pensées et de nos sentiments, le désaccord était si absolu, que nous nous sentions encore plus seuls dans notre monde enchanté. Oui, c'était un monde enchanté que celui où nous vécûmes pendant ces deux mois. Encore à l'heure qu'il est, après tout ce que j'ai souffert, je ne puis y penser sans émotion. Nos cœurs étaient si jeunes, nos esprits s'ouvraient avec tant de joie à toutes les idées généreuses, nous attendions tant de la vie. Il y a un premier épanouissement de l'être, un premier élan vers tout ce qui est beau, bon et vrai, que rien ne peut remplacer; à ceux qui ne l'ont pas connu ou chez qui il a été comprimé, il manquera toujours quelque chose. On peut ensuite s'élever plus haut, aller plus profond, étendre, élargir son esprit et l'affermir surtout, mais on ne connaît qu'une fois cette première étreinte dont une âme jeune et ardente,

que rien n'a encore froissée, embrasse la vie. Nous avions commencé des études, des lectures ; nous avions des projets pour toute une existence, et nous ne nous demandions pas ce qui nous attendait. Le présent nous suffisait. Comment ne nous aurait-il pas suffi? Il était si beau, et nous étions si jeunes, que nous n'avions pas encore appris à nous défier de l'avenir.

Mon père lui-même ignorait que je passais autant d'heures avec Etienne. Je lui avais dit la demande que ma marraine m'avait faite en partant, et il avait approuvé mon désir d'être utile au jeune malade. Je crois qu'il ne voyait en lui qu'un malade, un enfant, un être oisif et sans consistance, et qu'il ne soupçonnait pas qu'on pût éprouver pour lui un autre sentiment qu'une sympathie mêlée de compassion. Toujours est-il que mon père, si vigilant, si ferme, n'aperçut aucun danger et ne me donna aucun avertissement. Nous reprîmes plusieurs fois le sujet que j'avais abordé un jour, celui des vocations, et Etienne m'ouvrit toute son ame. Il me raconta combien il avait ardemment désiré d'aller étudier à Paris, par quelle tyrannie de tendresse sa

sœur s'y était toujours opposée, le retenant auprès d'elle dans une oisiveté qui lui était à charge, et dont, cependant, il prenait la funeste habitude.

— Rien n'est difficile comme de lui résister, me disait-il; elle a le don de vous mettre toujours dans votre tort, et quand elle parle, ses raisonnements semblent irréfutables, bien que l'instant d'après on les trouve très-peu concluants. Elle aurait fait de moi l'homme le plus inutile du monde, si je ne vous avais pas rencontrée, Marie. Et, qui sait? j'aurais peut-être fini par être satisfait de mon oisiveté. Mais maintenant tout est changé, vous avez donné une autre impulsion à ma vie; si je ne fais rien pour mes semblables, je serai humilié et malheureux. Le jour où vous avez dit qu'une vie d'homme n'a de valeur que par l'influence qu'elle exerce, vous m'avez ouvert un nouvel horizon. Je suis mon maître, après tout, et je saurai vouloir. Je ne vois pas encore clairement l'avenir qui peut s'ouvrir devant moi, car nous n'avons pas de ressources dans cette petite ville. J'aurais pu m'occuper de la fabrique que mon père avait achetée; mais elle ne nous appartient plus depuis longtemps, et mes sœurs

y ont toujours été opposées, même du temps où mon père en avait fait l'essai pour rétablir sa fortune. Il est vrai que l'industrie et le nom de Champercy ne vont pas trop bien ensemble. Je voudrais avoir un goût prononcé; il me serait plus facile alors de résister à la volonté de ma sœur. Chaque fois que je lui parle de la nécessité de me créer un avenir, elle me répond : « Avant tout, il faut que tu saches à quoi tu es propre. » Elle me ferme la bouche par ces paroles, car je ne me sens aucune aptitude dominante. Mais vous m'aiderez à me connaître, Marie; vous me direz ce que vous voulez que je sois, et je le deviendrai. Je veux être digne de vous.

Alors nous parlions ensemble des différents buts qu'un homme peut se proposer. Je crois que mes idées étaient un peu chimériques; cependant elles avaient au moins une part de vérité. J'avais été associée depuis plusieurs années à toutes les préoccupations de mon père; il m'avait mis au cœur un ardent désir de voir le relèvement des classes ouvrières, l'amélioration de leur sort, leur ennoblissement par l'instruction et par la responsabilité. Toutes les nobles causes

m'étaient chères, et je ne comprenais pas qu'une vie d'homme pût être belle si elle ne leur était consacrée. Je ne tenais compte ni des difficultés extérieures ni des obstacles intérieurs. Je ne songeais pas qu'avant d'agir sur les autres, il faut d'abord, comme le disait mon père, avoir pris possession de soi-même. J'ai plus tard regretté amèrement mon erreur, car peut-être si, moins inexpérimentée, j'avais présenté à Etienne un but moins difficile à atteindre, moins en désaccord avec sa position et avec les idées des personnes qui l'entouraient, il n'aurait pas perdu courage et n'aurait pas tant souffert de la disproportion qui existait entre le rêve de son imagination et les forces dont il disposait pour l'atteindre.

Mademoiselle Angélique revint. Je ne sais si nous eûmes tous deux le pressentiment que notre temps de bonheur touchait à sa fin, mais nous fûmes tristes et silencieux pendant la dernière après-midi que nous passâmes ensemble sans elle. Quand je retournai le lendemain elle était là, et, bien que son accueil fût à peu près le même que j'avais toujours reçu d'elle, l'atmosphère que je

respirais me sembla changée. Etienne était à la fois contraint et inquiet. Mademoiselle Angélique m'observait sans cesse, et ne nous laissa pas un instant seuls. Une ou deux fois on vint la demander pour donner quelques ordres, car elle avait immédiatement repris les rênes du ménage ; mais elle renvoya avec humeur Mademoiselle Barbe à un moment plus opportun. Je ne puis dire ce que je souffris de ne rien savoir de ce qui s'était passé, et surtout de sentir que le cœur d'Etienne m'était en quelque sorte fermé, et que son regard même fuyait le mien. Etais-je donc devenue tout à coup une étrangère pour lui? Sa sœur avait-elle sur lui un tel empire qu'elle pût ainsi, en quelques instants, détruire l'intimité amassée pendant des semaines et se placer entre nous pour nous séparer? Je m'en allai de bonne heure et résolus de ne pas retourner le lendemain ; mais, hélas! le lendemain une insurmontable angoisse s'empara de moi, et je crus qu'il me serait moins douloureux de me rendre compte de notre situation que de rester dans cette ignorance. Je ne pouvais comprendre en quoi j'avais pu déplaire à ma marraine. N'était-ce pas elle qui m'avait

ouvert la porte de sa maison, qui m'avait attirée, je ne dirai pas dans son intimité, ce mot ne pouvait s'appliquer à des relations tout extérieures comme celles que j'avais avec elle, mais dans sa familiarité? N'était-ce pas elle qui m'avait priée de venir chaque jour auprès de son frère pendant son absence? En agissant ainsi, je n'avais fait que lui obéir. Que pouvait-elle donc avoir contre moi?

Je savais bien que j'aimais Etienne et qu'Etienne m'aimait, mais ce sentiment tendre, fort et profond plutôt qu'ardent, ressemblait si peu à la passion que je n'avais pas songé à me demander si je l'aimais autrement qu'un frère, ni où nous conduirait notre mutuelle affection. Nous avions été si complétement heureux pendant ces deux mois que je ne m'étais pas inquiétée de savoir si ce bonheur pouvait encore s'accroître ou s'il pouvait nous être enlevé. J'avais cru que nos âmes s'étaient trop bien trouvées et trop fortement unies dans le complet échange de nos pensées et de nos sentiments pour que même la présence réfrigérante de Mademoiselle Angélique eût aucun pouvoir sur nous; aussi ne pouvais-je

comprendre qu'un jour eût suffi pour élever une barrière entre Etienne et moi. J'espérais trouver une occasion de lui demander l'explication de ce mystère.

Mais ce jour-là je ne pus le voir un instant seul. Comme la veille, Mademoiselle Angélique ne nous quitta pas, et comme la veille Etienne fut contraint et silencieux. Je m'en allai le cœur navré.

Il y avait dans ce temps-là entre la maison grise et le jardin de vos tantes une petite porte de communication qui a été murée depuis lors. Avant de l'atteindre, je m'arrêtai un moment sur un banc où nous avions passé tout récemment de douces heures. Il était situé au milieu d'un fourré d'arbres et d'arbrisseaux; ne craignant pas d'être aperçue, je m'y laissai tomber, et mes yeux se remplirent de larmes. Je voulais me calmer et effacer toute trace de chagrin de ma figure avant de rentrer et de rencontrer le regard de mon père. Comme j'étais là, repliée sur moi-même et m'efforçant de vaincre ma douleur, une main se posa sur la mienne et l'écarta doucement de mes yeux.

— Marie! me dit Etienne, pourquoi pleurez-vous?

Je le regardai sans lui répondre.

— Je vois bien que vous souffrez, dit-il, mais vous ne pouvez souffrir plus que moi. Ma sœur sait que je vous aime, Marie, et elle ne le veut pas.

— Et comment peut-elle l'empêcher! m'écriai-je, en relevant la tête. Oh! Etienne, est-ce que vous la laisserez se mettre entre nous? est-ce qu'elle aura le pouvoir de nous rendre étrangers l'un à l'autre?

Etienne rougit en entendant mes paroles, mais il me répondit :

— Elle ne peut pas m'empêcher de vous aimer, Marie, mais elle peut m'empêcher de vous épouser. Du moins, si elle n'en a pas le droit, puisque dans quelques jours je serai majeur, ce serait une horrible chose de me marier contre la volonté d'une sœur qui m'a servi de mère.

— Mais ne peut-elle au moins nous laisser être amis? lui demandai je; car je m'inquiétais peu de ce qui viendrait après, si je pouvais continuer à le voir chaque jour et le retrouver le même qu'il

avait été pour moi pendant nos deux mois de bonheur. 1872 —

— Nous sommes bien malheureux!..... dit Etienne avec un profond soupir.

— Et nous pourrions ne pas l'être, lui répondis-je.

— Ah! me dit-il, vous ne savez pas, vous ne comprenez pas!.....

Il se leva pour s'éloigner; puis, revenant tout à coup vers moi, il me prit les deux mains et s'écria :

— Vous avez raison, nous pouvons ne pas être malheureux, nous devons ne pas l'être! Ce qui nous sépare ne doit pas nous séparer. C'est Dieu qui vous a donnée à moi, Marie, et personne n'a le droit de vous reprendre. J'aurai de la force, je vous le promets; je lutterai, je vaincrai, nous serons heureux. Revenez demain, je vous en conjure. Ayez confiance en moi. Je serai digne d'être aimé de vous, Marie.

Je revins le lendemain, et Etienne tint sa parole. Malgré les regards froids et perçants de sa sœur, malgré sa présence obstinée, malgré les paroles aigres et dénigrantes qu'elle mêlait de

temps en temps aux nôtres, nous passâmes une heure douce et heureuse. Nous ne pouvions parler des sujets qui nous étaient chers ; mais tout en parlant de choses indifférentes et d'un intérêt très-secondaire, nous nous sentions à l'unisson et cela nous suffisait. L'arrivée de l'amie de votre tante, Mademoiselle de Givre, vint chasser Etienne, qui avait pour elle une antipathie toute particulière. Elle, de son côté, m'en a toujours témoigné une non moins vive. Je n'osai cependant m'éloigner immédiatement et j'assistai à une partie de sa visite, me doutant peu des souffrances qu'allait m'infliger sa langue malveillante.

— Avez-vous entendu parler du mariage du jeune d'Hérolles? demanda-t-elle à votre tante en lui faisant un signe d'intelligence qui ne m'échappa pas.

— Non, répondit Mademoiselle de Champercy, est-ce qu'il épouse sa cousine?

— Non, vraiment. Il s'est laissé ensorceler par une petite personne sans naissance et sans fortune, la fille d'un artisan quelconque, d'un graveur, je crois. La mère a jeté feu et flamme, mais il a tenu bon et il l'épouse. On ne sait en vérité

où nous allons. Il n'y a plus ni distinction de rang, ni orgueil de famille, ni respect de soi-même. Que les gens du commun cherchent à monter et à devenir nos égaux, c'est tout naturel ; mais que nous autres nous leur tendions la main, c'est ce qui me paraît absurde. On dit que Madame d'Hérolles est désolée et qu'elle a jusqu'ici refusé de voir sa belle-fille.

J'en avais assez entendu, mes yeux s'étaient ouverts. Je me levai pour prendre congé. Mes joues étaient couvertes d'une rougeur brûlante, et je tremblais de la tête aux pieds; mais j'eus assez d'empire sur moi-même pour me contenir et pour garder une apparence de calme.

— J'espère, me cria Mademoiselle de Givre, quand je fus près de la porte, j'espère, ma chère Mademoiselle Hersant, que je ne vous ai pas fait de peine. C'est, en tout cas, bien involontairement, je vous assure.

Je sortis sans répondre, et je rentrai chez moi sans m'arrêter, cette fois, dans le jardin, et avec la ferme résolution de ne plus franchir la petite porte de communication.

Comme il fallait que je fusse ignorante, pour

n'avoir pas deviné jusqu'à ce moment la vraie raison de tout ce qui s'était passé depuis quelques jours! Je comprenais tout, enfin... Je n'étais plus étonnée du mécontentement et de la défiance de Mademoiselle de Champercy en trouvant, à son retour, que de la position inférieure de lectrice et de protégée qu'elle m'avait accordée dans sa maison, j'avais passé, sans m'en rendre compte, à celle d'égale et d'amie. Dès le premier moment, elle avait saisi la nuance, et, sans doute, elle s'était persuadée que j'avais conquis cette place à force de ruse et de diplomatie. Je comprenais maintenant aussi l'embarras de la manière d'être d'Etienne avec moi en présence de sa sœur. Il n'avait pu échapper entièrement aux préjugés de sa famille, et, s'il ne s'y soumettait pas en théorie, en pratique il lui était plus difficile de les braver. Ne l'avais-je pas quelquefois entendu prononcer des paroles qui, au moment même, ne m'avaient frappée que par leur désharmonie avec le ton habituel de nos pensées et de nos entretiens, mais qui me revenaient à l'esprit comme autant de preuves irrécusables de la différence existant au fond entre sa manière de

penser et la mienne? Je savais maintenant pourquoi son amour pour moi ne pouvait être qu'une lutte, et je pressentais qu'il n'aurait pas la victoire. Je me sentais humiliée de n'avoir pas compris tout cela plus tôt et d'avoir laissé à une étrangère malveillante comme Mademoiselle de Givre le soin de me l'apprendre.

Mon cœur me disait que si ma mère avait vécu, elle m'aurait avertie et gardée; elle aurait vu le danger que je ne soupçonnais pas, et ne m'aurait pas laissée m'y exposer. En tout cas, elle aurait eu pitié de moi, et j'aurais pu pleurer auprès d'elle. Mais à qui serais-je allée ouvrir mon cœur et demander un conseil? Je ne pouvais me décider à parler à mon père; c'eût été le froisser inutilement, et d'ailleurs je n'en avais pas le courage. Je craignais qu'en apprenant ma faiblesse et en voyant ma douleur il ne me retirât son estime et cette affection qui ressemblait à une amitié, et que je regardais maintenant comme mon seul bien sur la terre. Je pris la résolution de ne lui rien dire, mais d'agir comme je savais qu'il le voudrait lui-même.....

Je ne retournai donc pas chez ma marraine.

Plusieurs jours s'écoulèrent. J'avoue que j'avais attendu un message, une invitation; mais rien n'était venu. Les longues heures de mes journées me paraissaient bien mornes et bien solitaires. J'essayais de lire, mais il n'y avait presque pas de livre qui ne me rappelât une de nos lectures, un de nos entretiens, et je le posais bien vite pour pleurer. Le soir, j'avais peine à prendre sur moi assez d'empire pour répondre à mon père, et donner l'attention accoutumée aux études et aux lectures que nous faisions ensemble. Un jour, il me regarda d'un air scrutateur, et me demanda pourquoi je n'allais plus chez Mademoiselle de Champercy.

— Il n'y a plus personne de malade, mon père, répondis-je; Mademoiselle Angélique reçoit des visites toute l'après-midi; on n'a plus besoin de moi.

— Est-ce elle qui t'a dit de ne plus revenir? demanda-t-il.

— Oh! non, mon père, c'est de mon propre mouvement que je n'y suis pas allée depuis quelques jours.

— C'est bien, dit-il.

Et il ne m'interrogea plus.

Un soir, à l'entrée de l'automne, comme nous étions assis, mon père et moi, à la tombée de la nuit, près du premier feu de la saison, la porte de notre petit salon s'ouvrit, et je vis se dessiner dans l'ombre la taille élevée, mais frêle, d'Etienne. Je tressaillis fortement; c'était la première fois qu'il venait chez nous. Mon père se leva sans paraître étonné de le voir, et lui offrit une chaise. Mais Etienne ne la prit pas; il paraissait excessivement agité.

— Monsieur, dit-il, est-ce vous qui avez défendu à Marie... à Mademoiselle Marie, de venir chez mes sœurs?

— Non, dit mon père; ma fille n'a agi que d'après sa propre inspiration.

Etienne me regarda d'un air de reproche.

Je ne vous raconterai pas toute la scène qui suivit. Etienne dit à mon père tout ce qui s'était passé entre nous et comment il en était venu à sentir qu'il ne pouvait plus vivre sans moi.

— J'ai essayé, ajouta-t-il, j'ai essayé pendant ces derniers jours; cela m'est impossible, ou du

moins c'est un lent suicide! Ce n'est pas seulement mon bonheur : c'est ma force, ma conscience... c'est moi-même que je perds en la perdant. Avec elle, ma vie pourra être utile et digne de respect; sans elle, je ne serai qu'un être oisif et sans valeur. Oh! Monsieur Hersant, laissez-moi aimer votre fille, et permettez-lui, à elle, de m'aimer!

Mon père l'avait écouté en silence. Lorsqu'il se tut, il lui dit avec dignité, mais d'un ton affectueux, qu'il ne pouvait rien lui répondre avant d'avoir parlé avec moi. Etienne comprit, et nous quitta.

— Marie, me dit alors mon père, aimes-tu ce jeune homme?

— Oui, mon père.

— Pourquoi me l'avoir caché?

— Je ne le sais moi-même que depuis peu de jours. Jusqu'au moment où j'ai senti qu'il était de mon devoir de rompre toute relation avec lui, je croyais l'aimer comme un frère.

Je lui racontai alors tout ce qui avait suivi le retour de Mademoiselle Angélique, sa manière d'être blessante, sa conversation avec Mademoi-

selle de Givre, et la résolution que j'avais prise de ne plus retourner dans sa maison.

— Vous voyez, mon père, lui dis-je, qu'il était inutile de vous parler d'un chagrin que je pouvais porter seule. Si je n'avais pas vu clairement le chemin que je devais suivre, je vous aurais consulté; mais j'étais sûre que vous me donneriez le même conseil que ma conscience.

— Tu as raison, ma fille, me dit-il en posant sa main sur ma tête. Si quelqu'un a eu un tort, c'est moi; à l'origine de tout cela, j'aurais dû prévoir; une mère l'aurait fait, sans doute. Pauvre enfant sans mère! faudra-t-il que tu souffres à cause de mon imprudence?

Je pris sa main et la pressai contre mes lèvres.

— Ne vous inquiétez pas de moi, mon cher père, lui dis-je, et surtout ne vous faites pas de reproche. Jusqu'à présent, ma vie a été bien facile; si maintenant je dois accomplir mon devoir dans des conditions plus pénibles, j'espère que je le pourrai. Vous m'aiderez et Dieu m'aidera.

Nous nous mîmes alors à examiner la situation.

— Si ce jeune homme t'aime sérieusement, me

dit mon père, il aura la force de vaincre les préjugés de ceux qui l'entourent. Si, au contraire, son amour n'est qu'un rêve de son imagination ou un passager élan de son cœur, il cédera à ces influences, Quant à moi, je n'ai ni la volonté ni le droit de vous séparer; c'est à vous-mêmes à éprouver la force de votre affection. Si tu as assez de confiance en lui pour braver les dégoûts et les humiliations qui te viendront de sa famille et de ses amis, tu es libre de le faire. Les choses extérieures ne peuvent pas désunir deux cœurs qui se sont réellement trouvés. Tu ne mettras plus le pied dans la maison de sa sœur, mais notre maison ne lui sera pas fermée : il pourra y venir comme ton fiancé.

J'avais confiance dans l'amour d'Etienne ; mais, faut-il le dire, j'avais surtout confiance dans le mien. Je sentais que, si je pouvais une fois le soustraire aux influences de son entourage, j'avais en moi de quoi le rendre heureux et aussi de quoi le rendre meilleur. Vous trouverez peut-être, Thérèse, que ce que je dis là n'est pas humble ; mais je n'ai jamais pu voir l'humilité dans une fausse modestie. Qu'avons-nous que

nous ne l'ayons reçu? et si nous avons des idées plus élevées, une conception plus haute de la vie, une part de vérité plus grande que d'autres, devons-nous mettre notre humilité à le nier ou à le méconnaître? Ne serait-ce pas une manière d'échapper à notre responsabilité, et l'humilité vraie n'est-elle pas bien plutôt de reconnaître que nous n'avons pas su employer ces dons de Dieu au profit de nos semblables? Je savais qu'Etienne avait une belle et riche nature, et que ce qui lui avait manqué, c'était la liberté et une impulsion large et généreuse. Je comprenais tout ce qu'il pouvait devenir, et j'aimais en lui l'homme fort et dévoué que je rêvais de voir grandir chaque jour.

Nous eûmes encore quelques moments heureux. Etienne venait presque chaque soir; mon père s'attachait à lui et subissait le charme de cette nature sympathique; mais je voyais que, tout en l'aimant, il doutait de sa force et de sa persévérance à vaincre les obstacles. Moi-même je ne doutais pas. Etienne était si confiant, si heureux, il entrait si complétement dans le courant de nos idées, il se donnait si entièrement à

tout ce qui nous était cher; mais les doutes de mon père m'attristaient, m'irritaient même parfois. Au bout d'un mois, Etienne vint plus rarement. Il m'avoua que sa sœur qui, pendant les premiers temps, avait cru qu'il passait ses soirées à travailler dans sa chambre, s'était aperçue de son erreur et avait conçu des soupçons.

— Mais pourquoi, demandai-je, ne pas lui avoir dit la vérité? Elle ne vous empêcherait pas de venir, si elle connaissait notre engagement.

— A quoi bon l'irriter et nous la rendre toujours plus défavorable? Avec de l'adresse et de la patience on vient à bout de tout, disait-il.

Un soir, au lieu d'Etienne, ce fut Mademoiselle Angélique qui vint chez nous. Je ne l'avais pas vue depuis bien longtemps. Elle nous dit les choses les plus blessantes, et finit en sommant mon père de fermer lui-même sa porte à son jeune frère.

Mon père l'écouta jusqu'au bout avec calme, mais refusa positivement d'agir comme elle l'exigeait.

— Votre frère, Mademoiselle, lui dit-il, est majeur, maître de ses actions et parfaitement

libre de venir ici si bon lui semble. Je n'ai aucun motif de lui faire une telle offense. Je ne l'ai jamais attiré chez moi; s'il faut vous dire la vérité, j'aurais beaucoup préféré qu'il n'y vînt pas, mais maintenant qu'il a été admis dans ma maison, ce n'est pas moi qui la lui fermerai tant qu'il n'y aura pas une raison pour cela.

Mademoiselle Angélique se détourna très irritée. Elle avait cru dicter des lois, et elle rencontrait une volonté aussi ferme que la sienne. En passant près de moi, elle me jeta un regard de colère et me dit :

— Vous me l'avez ôté, mais je vous l'ôterai à mon tour.

Je compris, le premier moment de stupéfaction passé, qu'elle voulait parler d'Etienne. Etait-il possible que dans l'aversion qu'elle me témoignait depuis son retour la jalousie entrât pour quelque chose? Quel rapport y avait-il entre une affection comme celle que son jeune frère, élevé par ses soins, pouvait lui porter, et celle qu'il m'avait vouée? Comment l'une pouvait-elle faire tort à l'autre? Je ne le comprenais pas; mais de ce moment cependant mon cœur

fut adouci envers elle; je pus lui pardonner, car je compris combien elle souffrait.

Depuis ce jour-là, Etienne ne vint plus qu'à la dérobée; jamais il ne s'asseyait près de nous; il n'était plus question ni de conversations ni de lectures. J'avais à peine eu le temps d'observer l'expression à la fois inquiète et abattue de ses traits que déjà il nous avait quittés. Chaque fois qu'il venait il me paraissait plus pâle et plus amaigri. Ses paroles étaient tantôt passionnées et incohérentes, tantôt ternes et embarrassées. Mon père disait quelquefois : « Pauvre enfant, il n'avait pas la force de lutter. » Je le plaignais bien plus que je ne me plaignais moi-même, mais je ne l'accusais pas; cela m'eût été impossible.

Une année entière s'écoula ainsi. Nous ne voyions plus Etienne, et nous vivions si retirés que nous n'entendions jamais parler ni de lui ni de ses sœurs. Une fois seulement il nous renvoya des livres que mon père lui avait prêtés; en les ouvrant, j'y trouvai quelques fleurs séchées. Plusieurs passages avaient été soulignés de sa main : c'étaient en général ceux qui exprimaient le plus le découragement, l'ennui de toutes choses, cette

lassitude absolue qui succède dans certaines âmes à une lutte pour laquelle elles n'étaient pas faites. Après avoir vu tout cela, je pleurai longtemps, et je priai pour lui. Mon affection s'était, non pas amoindrie, mais transformée. Elle était devenue plus entièrement désintéressée. Je n'attendais rien de lui, mais j'aurais voulu tout lui donner. Ce n'était plus le rêve de la jeunesse, c'était un amour profond que la souffrance avait bien vite mûri.

Mon père me soutenait et éclairait ma route sombre par la fermeté de sa tendresse. Il n'était pas de ceux qui craignent avant tout de voir souffrir ceux qu'ils aiment. Avant de vouloir mon bonheur, il voulait mon vrai bien, et il savait que rien ne hâte notre développement moral comme une souffrance acceptée.

Nous avions appris vaguement qu'Etienne était parti pour voyager pendant quelques mois, et nous apprîmes aussi qu'il était de retour et que sa santé donnait de l'inquiétude. Il me semblait encore plus loin de moi lorsque quelques pas seulement nous séparaient que lorsque je le sentais sur la terre étrangère. Son retour et l'ignorance

à peu près complète où j'étais de tout ce qui le concernait renouvelèrent donc la lutte que je croyais à jamais apaisée.

Un soir que, contre son habitude, mon père était absent, comme j'étais assise dans une demi-obscurité, n'ayant le courage ni de prendre un livre ni de m'occuper autrement, la porte s'ouvrit, et je vis entrer une personne qui n'avait jamais franchi le seuil de notre demeure. C'était Mademoiselle Cornélie. Je me levai tout interdite, avec un pressentiment confus de quelque grand malheur. J'eus peine à saisir le sens de ses paroles; je ne compris qu'une chose, c'est qu'Etienne était bien malade et désirait me revoir.

— Ma sœur ne s'y oppose pas, me dit Mademoiselle Cornélie; elle vous le demande même.

Que m'importait qu'elle le voulût ou non? Je sentais dans ce moment que mon âme était étroitement liée à celle d'Etienne et que personne au monde n'avait le droit de me permettre ou de me défendre de recevoir ses adieux. Il ne me vint pas même à la pensée que mon père pût me blâmer, et je suivis Mademoiselle Cornélie en tremblant, mais sans verser une larme. J'entrai avec

elle dans la chambre d'Etienne. Il était étendu sur son lit; la faible lumière d'une lampe placée loin de lui me permit à peine de distinguer ses traits, mais quand je m'approchai de lui, comme je les trouvai ravagés par la maladie! Il venait d'avoir un vomissement de sang, et la mort avait posé son empreinte sur ce visage encore si jeune et si beau. Il se tourna vers moi avec effort et me tendit sa main glacée.

— Je vous remercie d'être venue, Marie, me dit-il; vous me pardonnez donc de vous avoir fait tant souffrir?

Je m'agenouillai près de lui; je pris cette main dans les miennes, et mes larmes coulèrent en abondance. Le retrouver ainsi, quelle douleur!

Je vis alors que Mademoiselle Angélique était dans la chambre, à demi cachée par un des rideaux de la fenêtre. Sa sœur nous avait quittés.

— Marie, me dit alors Etienne d'une voix si faible qu'elle semblait à tout moment près de lui manquer, je vous ai aimée avec tendresse, avec passion, mais je n'ai pas su vous aimer assez fortement pour que nous fussions heureux. Je me suis laissé persuader que mon devoir était de

sacrifier notre bonheur à de misérables préjugés. Je n'étais pas digne de vous, sans cela j'aurais su vaincre les obstacles. Je me suis laissé enlever mon bonheur et ma vie, car je meurs, non pas pour vous avoir trop aimée, mais pour n'avoir pas su vous aimer assez. Marie, dites-moi que vous me pardonnez.

Je ne pouvais que pleurer et presser sa faible main dans les miennes. A cet instant, Mademoiselle Angélique s'approcha et supplia son frère de ne pas tant parler.

— Laissez-moi, lui dit-il ; à ce dernier moment au moins ne vous mettez pas entre nous. Laissez-moi mourir tranquille.

Je fus étonnée de la dureté de son accent, plus étonnée encore quand j'entendis Mademoiselle Angélique lui répondre d'une voix suppliante :

— Etienne, je ne dirai plus rien, mais laisse-moi près de toi... ne me renvoie pas d'ici...

— Restez si vous voulez, lui dit-il, vous n'avez plus de pouvoir sur moi. Je vais mourir, je suis libre. Vous m'avez fait assez de mal comme cela.

Elle retourna en silence à sa place. Je souffrais

horriblement pour elle; je souffrais aussi de voir cette âme, qui m'était si chère, pleine d'amertume et de colère au moment d'entrer dans l'éternité. Je me penchai sur Etienne pour lui parler sans que sa sœur pût m'entendre.

— Elle a beaucoup souffert aussi, lui dis-je; elle vous a beaucoup aimé. Ne soyez pas sans pitié pour elle. Songez que vous ne pourrez rien réparer; songez quel souvenir amer ce serait pour elle et peut-être pour vous. Jésus a pardonné à ceux qui l'ont haï jusqu'à la mort, et vous, vous ne pardonneriez pas à celle qui vous a seulement trop aimé!...

— Elle m'a séparé de vous, me dit-il, elle a fait de moi un être sans force et sans volonté, elle m'a avili à mes propres yeux, elle m'a fait plus de mal encore que vous ne pouvez le savoir, elle m'a séparé de Dieu, car depuis longtemps mon âme est sombre et déserte et je ne puis plus prier... Puis-je oublier tout cela?

— Vous pouvez le pardonner... Elle s'est trompée, mais elle vous aimait. Elle a le droit d'être auprès de vous à cette heure suprême. O Etienne, c'est vous-même qui vous séparez volontairement

de Dieu, si vous ne voulez pas pardonner.

Il ferma un moment les yeux et je pus suivre sur son visage les traces de la lutte qui se livrait au dedans de lui, puis je sentis sa main presser faiblement la mienne, et il murmura :

— « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! »

— Marie, me dit-il en levant sur moi un regard dont je n'oublierai jamais le doux rayonnement, appelez-la.

J'allai chercher Mademoiselle Angélique dans le coin obscur où elle s'était retirée; je l'amenai près de son frère; je mis sa main dans la pauvre main froide et défaillante. Elle semblait avoir perdu tout empire sur elle-même. Un tremblement violent l'agitait comme une feuille; je ne sais si elle comprenait bien ce qui se passait.

— Ma sœur, dit Etienne, ma pauvre sœur, pardonne-moi les paroles dures que je t'ai dites. Je sais que tu m'as aimé, que tu as cru faire pour le mieux; je n'ai plus d'amertume contre toi. Embrasse-moi. Je ne t'ai pas rendu tout l'amour que tu m'as donné, je le sens maintenant; nous n'avons su ni l'un ni l'autre nous donner du bonheur.

Dans l'éternité nous nous comprendrons mieux que sur la terre.

Il l'attira vers lui et je vis les lèvres sèches et contractées de Mademoiselle Angélique toucher son front pâle, déjà couvert de la sueur de l'agonie, mais au lieu de se livrer à la douceur de ce dernier embrassement, elle se releva avec un cri déchirant :

— Etienne, ne parle pas de mourir! je ne veux pas que tu meures! Je n'aime que toi dans ce monde. Etienne, ne me quitte pas, je ferai tout ce que tu voudras...; tu seras heureux, ne meurs pas. Oh! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!

Ce cri était effrayant; il ressemblait plus à un défi qu'à une prière.

Etienne répondit avec douceur :

— Je ne désire pas vivre maintenant. Je crois que Dieu sait ce qui me vaut le mieux et je m'abandonne à lui.

Puis se tournant vers moi avec un triste sourire, il ajouta :

— Je voudrais mourir tranquille.

Cette explosion de douleur et de révolte fut la seule. Mademoiselle Angélique se roidit contre

sa souffrance et redevint calme. Elle s'assit près du lit, mais à quelque distance, et me laissa reprendre ma place tout près du mourant. Mademoiselle Cornélie était rentrée dans la chambre. Etienne s'assoupit et de longues heures s'écoulèrent ainsi dans un profond silence. De temps en temps il entr'ouvrait les yeux, ou bien une légère pression de sa main m'avertissait qu'il pouvait m'entendre, et je prononçais à demi-voix quelques paroles consolantes; le plus souvent c'était une des paroles de vie éternelle de l'Evangile, et je pouvais voir un rayon de joie passer sur sa figure immobile. Il avait des moments d'agitation pénible; alors il ressaisissait ma main si j'avais cessé un instant de tenir la sienne pour rafraîchir un peu ses lèvres desséchées, son regard cherchait le mien avec angoisse, mais cela ne durait pas et les pensées qui le consolaient se faisaient jour par quelques mots entrecoupés.

— Il a compassion...; il ne me laisse pas...; il a connu l'angoisse de la mort... Jésus a vaincu..., son Dieu est mon Dieu, son Père est mon père.

Vers le matin, il se tourna vers moi et me dit :

— Marie, adieu..., au revoir...

Sa voix était si tendre, si pénétrante, qu'elle mettait dans ces deux mots si simples un infini de douleur et de consolation. Quelques moments plus tard, sans lutte, sans souffrance, il avait cessé de respirer.

Je ne quittai pas la maison tant que sa dépouille y resta. Ces deux jours sont demeurés dans mon souvenir comme les plus grands de ma vie. Ce que j'éprouvais ce n'était certes pas du bonheur comme nous l'entendons ici-bas, car mon cœur était brisé; ce n'était pas non plus la consolation, je n'en sentais pas le besoin : c'était le ciel s'abaissant jusqu'à moi, c'était la vie éternelle envahissant pour un moment la vie terrestre, et transformant ses douleurs mêmes en joies inexprimables. Je sentais mon âme plus étroitement unie à celle d'Etienne que jamais elle n'avait pu l'être dans nos plus beaux jours d'intimité; je crois qu'il l'avait emportée avec lui vers ces choses invisibles qui sont éternelles. Je n'étais même pas sensible aux amertumes de ce qu'il y a de plus navrant dans la mort; quand on

enleva le cercueil, je n'eus pas un instant le sentiment que ce fût lui qu'on m'ôtait.

Le soir du second jour, Mademoiselle Angélique, qui s'était tenue constamment enfermée dans sa chambre, vint auprès de moi. Je me levai pour aller au-devant d'elle : j'aurais voulu pouvoir partager avec elle la paix profonde qui remplissait mon cœur; mais la rigidité de ses traits, la froideur de son expression m'arrêtèrent. Je restai immobile, attendant ce qu'elle allait me dire :

— Mademoiselle Hersant, me dit-elle de sa voix la plus glacée, je viens vous faire mes adieux. Vous devez comprendre qu'après ce qui s'est passé, il n'y a plus rien de commun entre nous. Sans doute, vous ne pensez pas que je puisse être très-reconnaissante de ce que, après m'avoir pris l'affection de mon frère, sa confiance, et peut-être même son estime, vous avez sur son lit de mort obtenu pour moi son pardon. Qu'avait-il à me pardonner? Qu'avais-je fait que de l'aimer comme la prunelle de mes yeux et de sacrifier toute ma vie pour lui? Je ne me reproche qu'une chose, c'est de vous avoir jamais reçue dans cette maison. Maintenant, sans doute, vous comprendrez

que vous n'avez plus rien à y faire, et qu'y revenir serait insulter une douleur plus grande que la vôtre. En perdant mon frère, j'ai tout perdu ; vous n'avez perdu qu'une ambition.

Ces derniers mots me firent tressaillir douloureusement, mais je ne voulus pas m'arrêter à ce qu'ils avaient de blessant, j'en cherchai d'autres auxquels rattacher ma réponse.

— Vous dites qu'il n'y a rien de commun entre nous, lui répondis-je, et cependant nous avons en commun une affection, un souvenir sacré. N'est-ce pas un lien, le plus fort des liens? Oh! laissez-moi être quelque chose pour vous! Vous êtes sa sœur, comment pourrais-je ne pas vous aimer?

— Je suis sa sœur, je l'ai élevé, je l'ai soigné, je lui ai donné, pendant vingt années, mon temps, mes forces, mes pensées, mon âme entière. Vous, vous l'avez aimé quelques mois, quelques années peut-être, et de quelle manière? Qu'avez vous fait pour lui? Quelle comparaison y a-t-il entre votre amour et le mien? Mais il y a entre nous une différence plus grande encore. Il vous a aimée, vous, il n'a pas pu vivre sans vous, il est

mort la main dans votre main, votre nom est le dernier qui soit venu sur ses lèvres, et moi il ne m'a pas aimée, il m'a haïe peut-être, et il a fallu que votre intercession m'obtînt de lui une parole de pitié : voilà ce qui nous sépare. Etes-vous convaincue maintenant? Vous avez la bonne part, je pense; emportez vos souvenirs et laissez-moi les miens!

Elle me quitta sur ces paroles, et je ne l'ai jamais revue depuis lors. Je compris que, pour le moment, je ne pouvais rien espérer de cette âme ulcérée, mais je n'ai pas cessé d'attendre le jour où, si elle ne revient pas à moi, du moins elle me laissera venir à elle. J'allai embrasser Mademoiselle Cornélie, qui me serra en pleurant dans ses bras, et me dit que nous ne devions plus nous revoir; puis j'entrai dans la chambre d'Etienne, et je m'y agenouillai un instant comme dans un temple. Mon cœur était près de se briser à la pensée que je ne devais plus jamais y revenir; mais je me relevai fortifiée par le sentiment que rien désormais ne pouvait me séparer de lui, et que mon âme était le vrai sanctuaire de mes souvenirs. Je retournai auprès de mon père, et quelques jours

plus tard nous partîmes pour Paris, où il avait une sœur qu'il désirait revoir. C'est là que nous avons vécu pendant près de dix ans. Mon père, dont la vue, très-affaiblie, m'avait depuis quelque temps donné de l'inquiétude, devint complétement aveugle. Cette nouvelle épreuve fut pour moi un moyen de réagir contre ma tristesse : en m'occupant sans cesse de lui, je me dépréoccupai de moi-même. Mon père était d'ailleurs le plus tendre et le meilleur des consolateurs. A mesure que la lumière extérieure s'obscurcissait pour lui, la lumière intérieure devenait plus pure et plus brillante; elle jetait sur toutes choses des clartés vraiment célestes. Nous étions dans un profond accord de pensées et de convictions, mais sa foi s'était tellement affermie que, lorsque j'espérais seulement, lui *voyait,* en quelque sorte, à force de certitude. Tout en souffrant profondément des misères, des douleurs et des hontes de la pauvre humanité, il avait une confiance inébranlable dans la grandeur de ses destinées, et il me disait souvent :

— Le chemin est long et rude, nos pieds sont meurtris, et nous marchons dans l'obscurité;

mais Dieu règne, et le jour viendra où « il sera tout en tous ».

Il me rendait le courage, car je le perdais souvent en voyant autour de moi des misères de tout genre auxquelles je ne pouvais porter remède. O Thérèse! croyez-vous qu'il soit possible de s'absorber dans son propre malheur, quelque grand qu'il soit, lorsqu'on a sous les yeux tant de douleurs dont la plupart dégradent la vie au lieu de la purifier et de l'ennoblir? C'était là pour moi le problème des problèmes. Pourquoi, si la douleur est un messager de Dieu, semble-t-elle souvent faire une œuvre de malédiction au lieu de l'œuvre bénie de son amour rédempteur? Pourquoi la souffrance n'est-elle pas toujours comme une chaîne de diamants qui rattache l'âme qu'elle étreint aux choses invisibles? Ah! si elle apparaissait à tous sous ces traits austères, mais nobles et pleins de grandeur, qu'elle a pour nous qui la comprenons et qui savons quelle est sa mission, combien il serait facile de l'accepter et même de la bénir! Mais, je l'avoue, rien n'a ébranlé ma confiance en Dieu comme la vue de ces misères dégradées, de ces vies abruties par une souffrance

toute matérielle, de ces êtres qui semblent nés pour un long martyre et qui ont à peine conscience de leur âme immortelle. Que de fois j'ai senti mon cœur se serrer, que de fois j'ai versé des larmes brûlantes à la pensée de ces abîmes où l'œil de l'homme ose à peine pénétrer, mais que l'œil de Dieu contemple sans cesse ! Il m'a fallu beaucoup de temps et beaucoup de luttes pour reconquérir ma foi après cette initiation douloureuse ; mais maintenant je le sais, je le crois, ce monde tel qu'il est, ce monde hideux, ce pauvre monde plein d'injustices, d'iniquités et de souillures, Dieu l'a tant aimé qu'il lui a donné un Sauveur. Jésus a vu toutes ces douleurs et toutes ces hontes ; il les a sondées, et son regard pur, profond, divin, ne s'en est jamais détourné. En lui cette humanité déchue, tombée si bas, a retrouvé son Dieu et s'est retrouvée elle-même. Est ce à nous de douter de son amour, de sa puissance pour achever son œuvre de rédemption ? Nous devons avoir une foi entière dans cet amour, dont le nôtre n'est qu'un pâle reflet.

Ce que je vous dis là, ma chère Thérèse, c'est le résumé de plusieurs années de ma vie qui

s'écoulèrent auprès de mon père sans événements et sans secousses nouvelles. Il y a maintenant deux ans qu'il m'a quittée. Sa mort a été semblable à l'un de ces beaux couchers de soleil dans l'Océan que nous avons admirés ensemble. Il est entré dans l'éternité laissant tout illuminé après lui. Je ne puis pas dire que je l'ai perdu, car je me sens unie à lui plus étroitement que jamais. Le vide a été grand dans ma vie, mais non dans mon cœur, car je crois que rien ne remplit le cœur comme un absent bien-aimé. Après une longue maladie qui a suivi la mort de mon père, je suis revenue à B. habiter notre petite maison grise, riche pour moi de tant de souvenirs. Vous ne vous étonnerez pas si je vous dis que ce fut le désir, l'espoir de revoir votre tante, qui me fit prendre ce parti. Je pensais qu'Etienne m'avait laissé une mission à remplir auprès d'elle. L'amener à me pardonner, vaincre l'amertume de cette âme desséchée, lui faire connaître encore sur cette terre la douceur que l'on éprouve à revenir sur une injustice, ne serait-ce pas une joie inexprimable? Je l'ai beaucoup demandée à Dieu, cette joie, mais je ne l'ai pas obtenue; et main-

tenant, qui sait s'il est encore possible que mon désir se réalise? Mais, en cela comme en d'autres choses, je m'en remets à ce Dieu qui sait ce que j'ignore et qui aime plus que je ne puis aimer. Ce que je n'aurai pu faire, c'est lui qui le fera. S'il n'exauce pas ma prière ici-bas, il l'exaucera ailleurs.

Et maintenant, ma chère Thérèse, vous connaissez ma vie, qui a eu ses souffrances, mais surtout ses bénédictions. Vous pensez peut-être qu'elle est triste et dépouillée, et que je dois me sentir seule dans ce monde. S'il en est ainsi, vous vous trompez : jamais la vie ne m'a paru plus riche et plus belle que maintenant, jamais je n'ai mieux senti quelle valeur elle possède en elle-même et indépendamment de tous les accessoires. Je ne puis me sentir seule, car j'ai un Père dans le ciel, dans le cœur de saints souvenirs, une grande famille sur la terre, et, de plus, j'ai trouvé en vous une compagne, une amie, une jeune sœur. Vous voyez que je suis heureuse.

Le 15 septembre.

J'ai mis plusieurs jours à écrire l'histoire de Mademoiselle Marie, et pendant ce temps, j'ai négligé de raconter les petits incidents de notre vie. Du reste, il n'y a que peu de chose à en dire. Les heures s'écoulent trop rapides; chacune d'elles m'apporte quelque chose; chacune d'elles, je l'espère, me laisse meilleure, ou du moins plus ardemment désireuse de le devenir. Mademoiselle Marie m'enseigne l'anglais qu'elle sait parfaitement elle-même; nous lisons ensemble, nous causons, et souvent, quand nous sommes assises sur la plage ou sur la falaise, nous restons longtemps sans parler, regardant, écoutant, nous laissant pénétrer par la beauté de tout ce qui nous entoure. Dans ces moments-là, je n'ose pas l'interrompre, et je ne parle jamais la première, car elle m'a dit une fois que la liberté du silence est une de celles auxquelles elle tient le plus. Nous nous taisons donc, et ce ne sont pas nos moments les moins heureux. Je sais que cette nature que nous aimons toutes deux ne peut pas

nous parler le même langage : Mademoiselle Marie a souffert, moi je n'ai pas été heureuse, c'est bien différent. Elle a toute une vie derrière elle, j'ai la mienne tout entière devant moi. Son cœur est plein d'amour, de dévouement, elle s'oublie toujours; moi je suis égoïste, personnelle, et je pense sans cesse à moi-même. Elle a tant de force et tant de douceur que tout en elle, tout ce qui vient d'elle est harmonieux et paisible; moi, au contraire, je suis troublée, joyeuse ou triste avec excès, jamais calme. C'est depuis que je me compare à elle, que je me rends compte de toutes ces choses et que je comprends ce qui me manque. Eh bien, malgré tous ces contrastes, elle m'aime; sa supériorité ne met point de distance entre nous; elle ne s'est pas contentée de recevoir mon affection, elle m'a donné la sienne. Ce n'est que depuis que je vis avec elle que je connais dans sa réalité cet amour que je rêvais et dont le doux regard de ma mère avait seul pu me donner l'idée, cet amour qui vous enveloppe, vous pénètre et vous protége. O ma mère! si tu me vois du ciel, tu dois te réjouir, car je suis heureuse, bien heureuse.

Ce matin, j'ai posé une question à Mademoiselle Marie, en tremblant, je l'avoue, car les maximes de mes tantes retentissaient encore à mes oreilles, et, bien qu'elles fussent en complet désaccord avec ma propre pensée, elles m'avaient toujours paru si raisonnables que j'avais fini par me croire dans le faux. Ma question était celle-ci :

— Est-ce mal de rêver les grandes choses quand on n'a pas même la force d'accomplir les petites?

Mademoiselle Marie a réfléchi un instant.

— Je ne crois pas, m'a-t-elle dit, que ce soit jamais mal d'accoutumer notre pensée à habiter les régions élevées. Mais d'abord il faudrait bien nous entendre sur ce que c'est que les *grandes* choses.

— Le dévouement, le renoncement, le sacrifice de soi-même, ai-je répondu.

— Mais ces grandes choses-là nous pouvons les accomplir tous les jours de notre vie, m'a dit Mademoiselle Marie en souriant avec un peu de malice, car elle me reproche souvent de tenir trop à mes volontés.

— Ah! je le sais, mais vous savez bien aussi ce

que je veux dire, ai-je répondu avec une certaine impatience.

— Je le devine très-bien en effet, ma petite Thérèse, et je ne vous en veux nullement de mettre un peu de votre imagination dans l'amour du bien et du devoir. Les choses dont vous me parlez ne sont pas seulement celles qui sont grandes par leur nature, mais celles qui se font dans de grandes proportions, sur une échelle tout autre que celle de notre vie habituelle avec ses luttes journalières et ses renoncements ignorés. Mais avant que je vous réponde, il faut encore nous entendre sur un autre mot, celui de rêver. Ne m'avez-vous pas parlé de rêver des sacrifices?...

Je crois que j'ai rougi en répondant, car ce mot que j'emploie souvent et qui représente tout un côté de ma vie, m'est tout à coup apparu avec sa vraie signification, avant même que Mademoiselle Marie eût repris la parole.

— Qu'est-ce qu'un rêve? m'a-t-elle dit; n'est-ce pas ce qu'il y a de moins réel au monde, une ombre qui n'a point de substance, une lueur qui n'a point de foyer. Dans les rêves du sommeil, nous sommes absolument passifs;

nous avons souvent peine à découvrir dans quel recoin de notre esprit ils ont pu prendre naissance, tant ils sont peu en rapport avec nos pensées et nos sentiments. Eh bien, il en est de même de ceux que nous faisons tout éveillés. Ils ne sont pas en rapport réel avec notre vie morale, ils suivent les caprices de notre imagination et n'ont rien à faire avec notre volonté. Quand nous rêvons, aussi bien de jour que de nuit, nous sommes entièrement passifs, et cependant notre vie intérieure doit être une action incessante. Vous voyez donc bien que la rêverie est une chose qui nous énerve et nous habitue à une paresse coupable.

J'ai laissé échapper un soupir. Elle aussi était donc contre moi !...

— Mais si je vous demande de ne pas rêver, Thérèse, m'a-t-elle dit en posant doucement sa main sur la mienne, je ne vous interdis pas de penser. Penser de grandes choses, c'est en quelque sorte les réaliser au dedans de soi, car la pensée a autant de réalité que le rêve en a peu. Il est bien certain que notre vie telle qu'elle est, avec les mille contraintes qui nous sont im-

posées, ne répond pas à tous nos besoins et que souvent elle nous enferme dans un cadre étroit que notre esprit a besoin de franchir. Qui pourrait nous en empêcher? Seulement, Thérèse, n'oublions jamais que ce qui fait la vraie grandeur de la vie, c'est l'esprit dont nous nous inspirons, et la pensée à laquelle nous nous efforçons de la conformer.

Tout cela est vrai, je le sais, je le sens. Ah! si seulement je pouvais réaliser un jour tout ce que maintenant j'entrevois!

Le 18 septembre.

Nous avons fait aujourd'hui une promenade charmante. Le temps était si suave et si beau que Mademoiselle Marie a décrété dès le matin que nous pouvions, sans crainte de nous enrhumer, passer notre journée dans les bois. Avec tout son sérieux, toute sa profondeur, elle a une jeunesse extrême; un peu de mouvement dans la vie, un peu d'aventure ne lui déplait pas. Elle aime autant que moi les longues promenades sans but, où l'on accueille tout ce qui se pré-

sente, où l'on fait des découvertes, où l'imprévu et l'inconnu jouent un rôle. Nous avons donc emporté avec nous du pain, quelques fruits et des livres et nous sommes parties pour des régions ignorées. Je puis maintenant marcher longtemps sans fatigue; cette force, cette élasticité recouvrées sont, à elles seules, un plaisir. J'ai trouvé ici une double vie, celle de l'âme et celle du corps. Comment n'aimerais-je pas ce pays, ce beau pays où j'ai senti et compris tant de choses nouvelles? Comment n'aimerais-je pas cette grande mer, avec le va-et-vient monotone de ses flots et leur murmure solennel auquel s'associent tant de souvenirs? Oui, je les aime et si, en les quittant, je leur laisse une part de mon âme, certes j'emporterai d'eux plus que l'image de leur beauté; j'emporterai tout ce qu'ils m'ont appris, tout ce qu'ils m'ont fait sentir.

Nous sommes donc parties, ce matin, après notre bain et le déjeuner, et nous avons suivi le chemin qui longe la sommité des falaises jusqu'à un point élevé où il tourne tout à coup vers l'intérieur du pays et quitte les hauteurs un peu arides et monotones pour s'enfoncer dans un dé-

dale de collines, de bouquets d'arbres, de vergers, de recoins plantureux où s'abritent des maisonnettes rustiques à demi cachées par la magnifique végétation qui les entoure. A chaque pas un aspect nouveau s'offrait à nos yeux. Ce n'était plus la sévère grandeur de l'Océan que nous venions de laisser derrière nous, c'était la simplicité, la fraîcheur, l'abondance, un luxe tout rustique de feuillages, d'herbages, de fruits et de troupeaux. Mademoiselle Marie m'a dit combien elle aime cette nature agreste qui permet à l'âme de se retrouver et de jouir doucement de ce qu'elle porte en elle-même, en la libérant pour un moment de ce qu'a de trop intense et de trop écrasant la contemplation d'une nature plus grandiose et plus éblouissante.

— Je ne voudrais pas ne connaître que cette nature-là, a-t-elle ajouté, et cependant je pourrais difficilement me passer d'elle. Ce qu'elle a de frais, de gracieux, d'accidenté, éveille en moi des pensées riantes et douces. Tout comme nous ne devons pas prendre la vie seulement par certains côtés, et n'en comprendre que ce qui dépasse le niveau ordinaire des situations, des devoirs et

des joies qui la composent, nous ne devons pas non plus n'admirer dans la nature que ce qui nous frappe ou nous éblouit. Les petites joies ont leur valeur, les beautés de second ordre ont leur prix. Il ne faut fermer notre âme et nos yeux à aucun des aspects sous lesquels la création se montre à nous. C'est si bon d'admirer, et de reconnaître la beauté partout où elle est. Regardez cette chaumière délabrée que ces grands pommiers entourent et nous cachent presque entièrement. N'est-elle pas charmante? Est-il possible de rien voir de plus joli? Y entrerons-nous, Thérèse? irons-nous y demander l'hospitalité et une tasse de lait chaud? Si je vous juge d'après moi, vous ne direz pas non.

Je n'ai pas dit non, en effet, et nous nous sommes dirigées vers la chaumière. C'était vraiment une bien pauvre masure, et sans la riche parure que lui faisaient sa couronne d'arbres fruitiers et les plantes grimpantes qui recouvraient ses murs en ruines, elle n'eût sans doute offert qu'un aspect sale et repoussant; mais, telle que nous la voyions, c'était tout un poëme : la pauvreté de l'homme, la richesse de la nature. Je me

suis répété, en la regardant, ces vers qui sont restés gravés dans ma mémoire :

> Ni les parfums, ni les rayons
> N'ont peur, dans leur candeur royale,
> De se salir à des haillons.

Nous sommes entrées. La porte était ouverte, et dans la seule pièce habitable de la maisonnette nous avons vu une femme âgée qui filait et une petite fille de sept ou huit ans assise près d'elle sur un escabeau, et appuyant sa tête sur un des genoux de sa grand'mère. La pâleur de l'enfant, ses yeux à demi fermés entourés d'un cercle bleuâtre, nous ont fait penser tout de suite qu'elle était malade. La vieille femme a levé les yeux sur nous, et nous a demandé, sans interrompre son travail, s'il y avait quelque chose pour notre service.

Elle n'avait point de lait, point de beurre frais, point d'œufs, rien que du pain noir. Nous en avons accepté un morceau pour avoir l'occasion de rester et de causer avec elle.

— Votre petite-fille est malade? lui a demandé Mademoiselle Marie en regardant l'enfant avec un intérêt que celle-ci a paru comprendre, car

elle a fixé sur elle ses grands yeux languissants et ne les a plus détournés.

— Depuis que sa mère est morte, elle s'en va comme ça dépérissant, a répondu la vieille femme; c'était au mois de novembre dernier.... J'ai idée que la petite n'ira pas plus loin cette année. Regardez!

Et elle nous a montré ses pauvres petits bras, maigres à faire pitié.

— C'était la plus belle enfant qu'on pût voir, a-t-elle ajouté, forte et gentille, et gaie comme un pinson. Mais ils sont tous comme ça quand ils sont petits, et puis, vers sept ans, ça commence à maigrir, à s'alanguir; ça devient triste et ça s'en va. C'est la troisième que nous voyons dépérir ainsi.

L'enfant tenait toujours ses yeux tristes et intelligents attachés sur Mademoiselle Marie, et semblait examiner l'effet que produisaient sur elle les paroles de sa grand'mère.

— N'y a-t-il rien à faire? a demandé Mademoiselle Marie.

— Rien qu'à vouloir ce que le bon Dieu veut. De pauvres petits enfants sans mère, ça sera

mieux là-haut qu'ici. Moi, je suis trop vieille pour les y garder.

— Et leur père?

— Leur père n'y est pas pour longtemps non plus. Il n'a jamais été fort, et la mort de sa pauvre femme, celle de ses deux aînés, l'ont achevé. Il travaille toujours, car il est dur pour lui-même, mais il n'en a presque plus la force. D'ici à un an je les aurai tous vus partir.

C'était bien étrange d'entendre ces paroles sortir si simplement, si tranquillement de la bouche de cette pauvre paysanne.

— Et alors vous serez seule? dit Mademoiselle Marie.

— Toute seule : le bon Dieu n'aura plus qu'à me prendre aussi; mais ce sera quand il le voudra... Il sait bien ce qu'il me faut, et je le laisse faire.

— Vous ne le priez pas?

— Oh! si fait, je le prie; presque toutes mes pensées sont des prières; elles s'en vont tout naturellement vers lui. Je lui dis : Mon bon Dieu, vous savez...; mon bon Dieu, vous voyez..., vous avez pitié, car vous aimez vos pauvres créa-

tures... Cela me suffit, car Dieu est plus sage que nous. Est-ce à moi de lui dire ce qu'il doit faire? Quand je serai seule, il ne l'oubliera pas et il ne me laissera pas plus longtemps que ce ne sera nécessaire. Pourquoi me tourmenterais-je, puisque, ici ou là-haut, je lui appartiens?

Mademoiselle Marie a promis de revenir voir la petite malade; elle veut lui apporter du bouillon, du vin vieux; essayer si un régime un peu plus fortifiant ne pourrait pas triompher de sa langueur. La vieille femme a paru reconnaissante, mais sans espoir; elle n'attend rien, elle n'a aucune illusion. Sa petite-fille écoutait chaque parole, suivait chaque mouvement d'un air à la fois si attentif et si désintéressé, que je ne pouvais croire qu'elle se doutât que c'était d'elle-même qu'il était question. Mademoiselle Marie s'approcha, se pencha sur elle et lui demanda doucement :

— Ne voudrais-tu pas guérir?

— Non, dit l'enfant sans hésiter, d'une voix basse, mais distincte.

— Et pourquoi donc?

— Maman et mes petits frères sont au ciel.

— Vous voyez..., dit la vieille femme.

— Mais ta grand'mère qui restera seule?... reprit Mademoiselle Marie.

— Grand'mère le veut bien, répondit l'enfant en laissant retomber sa tête sur les genoux de l'aïeule d'un air de lassitude et d'abandon.

Nous quittâmes la chaumière, et nous marchâmes quelques moments en silence.

— Que pensez-vous de ce que nous venons de voir? me demanda Mademoiselle Marie.

— C'est contre nature, répondis-je.

— Je ne le crois pas; il me semble plutôt que nous venons de trouver un saisissant exemple de la foi entière, de l'abandon absolu à la volonté de Dieu, auxquels peut arriver un cœur simple et fort que rien de convenu, rien d'artificiel n'a gâté. Pour comprendre ce détachement austère de tout ce qui n'est pas Dieu, son seul refuge, il faudrait connaître à fond cette vie de misères, de privations, de souffrances continues, qui sans doute a été celle de cette pauvre paysanne. Quand une pareille existence ne brise pas les ressorts de la vie morale, elle l'élève à une hauteur où nous ne pouvons atteindre. Je crois que

si Jésus était entré avec nous dans cette chaumière, il aurait dit à cette femme, comme à la Cananéenne : Ta foi est grande.

— Je ne puis comprendre que l'on voie mourir ceux qu'on aime sans même essayer de les retenir! m'écriai-je.

— Et si c'est à force de les aimer, à force de s'oublier soi-même? me dit Mademoiselle Marie avec douceur.

Mais elle avait beau dire, je ne pouvais prendre mon parti de cette manière de sentir. Cette vieille femme qui parle de sa solitude prochaine et de la perte de tous les siens comme de la chose du monde la plus simple, cette enfant qui n'a vécu que quelques années et qui se regarde mourir sans un regret, cette chaumière tant de fois dépeuplée par la mort, où on l'attend comme une visiteuse trop connue pour être redoutée; cette misère résignée, ce dépouillement accepté sans un murmure, tout cela m'avait laissée sous une impression indéfinissable, et pendant le reste de notre promenade je n'ai pas pu m'en distraire. Mademoiselle Marie, au contraire, semblait émue et heureuse.

— Qu'il est bon de penser, m'a-t-elle dit, que de si splendides rayons de la lumière divine brillent dans les plus épaisses ténèbres de l'ignorance humaine. Cette pauvre vieille femme ne sait pas même lire (elle me l'a dit quand je lui ai proposé de lui donner un Evangile), la vie a été sévère pour elle; mais elle a entendu parler de Dieu et de son amour, la lumière s'est faite dans son âme, elle s'est abandonnée à lui, elle a tout accepté. Nous avons eu là une révélation admirable de ce que sont certaines existences qui nous paraissent bien misérables, et qui ont plus d'unité, plus de grandeur intérieure que les vies les plus brillantes et peut-être même les plus utiles. J'aime à voir le travail de Dieu, ce travail d'amour et de rédemption, se faire par les moyens les plus divers. Aux uns il donne, aux autres il retranche; à tous, dans la joie ou dans l'amertume, il offre la vie, la vraie vie, celle que le plus ignorant peut posséder, si seulement il se sent aimé de son Dieu et l'aime à son tour. Dans les dispensations de Dieu envers ses créatures, rien n'est privilége, rien n'est injustice. Les biens et les maux, les richesses et la pauvreté, la force

et la faiblesse, les affections et la solitude, les joies et les tristesses, tout peut nous amener à lui, nous unir à lui, si notre âme a soif de son amour. Il n'est pas d'intelligence trop obscure, il n'est pas de vie trop humble pour que cet amour n'y pénètre pas. Voyez cette pauvre vieille femme, ignorante, délaissée, à qui personne ne parle, que personne ne connaît...; elle possède la plus haute science, elle sait que Dieu est amour.

Pendant que Mademoiselle Marie me parlait ainsi avec une sorte d'exaltation douce qui faisait rayonner son regard et donnait à sa voix une vibration toute particulière, je sentais qu'elle avait lu mieux que moi et plus profond dans l'âme de la vieille paysanne. La résignation est, de toutes les vertus, celle que j'ai le plus de peine à comprendre ; mais elle m'a expliqué la différence qui existe entre une résignation passive qui vient du découragement, de l'absence de foi, et n'est après tout qu'une forme adoucie du désespoir, et cette soumission volontaire et pleine d'amour, parce que c'est à l'amour de Dieu qu'elle s'abandonne.

Nous nous sommes assises au retour dans notre chemin creux. C'est là que nous avons eu quelques-unes de nos plus intimes conversations, et c'est là que j'avais résolu de poser à Mademoiselle Marie le problème qui, depuis que nous l'avons soulevé sans le résoudre aux Pâturages, a si souvent hanté mon esprit, et se pose de nouveau devant moi chaque fois que les misères de la vie humaine m'apparaissent sous quelque forme saisissante.

— Je voudrais, lui ai-je dit, voir partout l'amour de Dieu comme vous, mais je ne puis comprendre pourquoi, puisque la terre lui appartient, il la laisse ravager par le mal, la douleur et la mort. Puisque Dieu est bon, tout-puissant et qu'il nous aime, pourquoi ne sommes-nous pas tous heureux ?

— Vous me posez là une bien grande question, Thérèse, et cependant une question facile à résoudre pour ceux qui comprennent ce que c'est que le péché. Dieu nous avait créés pour le bonheur ; mais, vous le savez, au lieu de chercher la pleine réalisation de son être dans son union volontaire avec son Créateur, l'homme s'est

détourné de lui et a voulu vivre par soi-même et pour soi-même. Il était libre ; il a usé de sa liberté pour se séparer de Dieu au lieu de s'unir volontairement à lui, et dès lors cette union qu'il a brisée ne peut plus se reconstituer que par la souffrance, la lutte et le sacrifice. Cette souffrance et ce sacrifice se résument et trouvent leur expression parfaite dans la vie de Jésus, fils de l'homme et Fils de Dieu, et dans sa mort rédemptrice ; mais, bien qu'il ait tout accompli et qu'en lui la terre ait été réconciliée avec le Ciel, dans chacune de nos vies ils doivent se reproduire si nous voulons le suivre dans la voie qu'il nous a ouverte, nous retrouver nous-mêmes et retrouver notre Dieu. Le bonheur et la sainteté ne peuvent être distincts l'un de l'autre ; aussi la souffrance est une des conditions de la vie humaine bouleversée par la chute, et nous devons l'accepter pour nous-mêmes et pour les autres comme le gage certain de cet amour divin qui nous veut saints parce qu'il nous veut heureux.

— Je comprends cela, mais je ne trouve pas encore que tout soit expliqué. Vous pensez

que tous les hommes sont les enfants de Dieu?

— Oui, ses enfants révoltés mais toujours aimés.

— Pourquoi donc, puisque nous sommes tous séparés de Dieu, ne sommes-nous pas tous également malheureux? Pourquoi nous fait-il des parts si inégales? Aux uns, comme à nous par exemple, une vie facile, des joies, des affections; aux autres, un fardeau si lourd qu'il les écrase? Quand je vois un vieux mendiant tendre la main, ou de pauvres petits enfants qui ont faim, j'ai toujours un mouvement de révolte. Et tenez, le comprenez-vous? quand je fais une aumône, mon cœur se serre et une voix intérieure me dit : Pourquoi à moi cette joie de donner, à eux cette humiliation de recevoir?

— C'est que vous ne les aimez pas encore assez, m'a dit Mademoiselle Marie; vous comprendrez un jour que l'échange est bien plus réel que vous ne le pensez et que le pauvre, si nous cherchons à le soulager et à le consoler, fait plus pour nous que nous ne pouvons faire pour lui. Mais j'en reviens au fond de la question, à l'inégalité des souffrances. Ah! Thérèse, c'est là le

plus douloureux des problèmes. Que serait-ce si vous pouviez le voir tel qu'il se pose dans une grande ville, où se rencontrent à chaque pas les signes de la misère et de la dégradation? La souffrance, cette messagère du Dieu d'amour, faisant une œuvre de malédiction, est-il rien de plus propre à ébranler la foi? Pendant bien des années, j'ai été profondément troublée par cette pensée. Maintenant encore je n'ai aucune explication satisfaisante à vous donner; il y a là un mystère des destinées communes de l'humanité que nous ne saurions pénétrer. Le seul refuge, c'est la foi, la foi sans réserve au Dieu qui aime sans réserve; le seul apaisement, c'est l'amour, l'amour dévoué qui nous fait participer à ces souffrances et les rend nôtres. Avez-vous remarqué, Thérèse, un mot de l'Evangile dont le sens profond et magnifique m'avait échappé jusqu'au moment où j'ai senti se poser pour moi ce problème dont votre cœur, plutôt qu'une expérience personnelle, vous a déjà révélé l'existence? Nous sommes appelés à *achever les souffrances de Jésus-Christ*. Quelle mission pour de faibles créatures comme nous, pour des êtres vains et égoïstes!...

et cependant le mot y est; vouloir achever les souffrances de Jésus-Christ, ce n'est pas de l'orgueil, ce n'est pas de la présomption, c'est le devoir, le simple devoir de ses disciples. Que serait cet achèvement si ce n'est cette souffrance de l'amour volontairement acceptée; ces compassions de la charité qui font passer en nous dans leur réalité les douleurs qui accablent nos frères? Depuis que j'ai compris cette parole de l'apôtre Paul, j'ai mieux pu supporter ma part de bonheur; j'ai senti que le privilége n'est qu'un autre nom du devoir, et que dans ce grand travail de la pauvre humanité pour reconquérir ce qu'elle a perdu, ceux qui possèdent, ceux qui savent, ceux qui aiment ne doivent pas vivre de leur propre vie seulement, mais de la vie de tous. Me comprenez-vous, Thérèse?

Je n'osais dire que je comprenais, et pourtant mon cœur avait tressailli en écoutant ces paroles, car j'avais entrevu combien la vie, déjà si belle, peut, ainsi comprise, s'agrandir encore. Nous sommes restées longtemps silencieuses.

Le soleil se couchait pendant que nous marchions le long de la plage d'où la marée se reti-

rait lentement. Il descendait, glorieux et rayonnant, dans l'Océan d'un bleu sombre. Dans quelques jours je ne verrai plus l'Océan, mais je verrai le même soleil. Je ne veux pas m'attrister, je ne veux pas me décourager... Je sais maintenant quel est le bonheur que j'ai le droit de demander à la vie, et celui-là je l'aurai. Pour le trouver, il suffit d'aimer.

Le 20 septembre.

M. Savary a reparu aujourd'hui, après quelques jours d'absence. Il les a passés, m'a-t-il dit, chez sa fille aînée qui est mariée et habite une ville de Normandie, et il en a ramené sa plus jeune fille qui est à peu près de mon âge et qu'il m'a présentée ce matin. Mademoiselle Valentine m'a tout de suite mise à l'aise par sa franchise et sa vivacité; elle m'a fait vingt questions dont elle n'attendait pas toujours les réponses, et autant de confidences, que je ne lui demandais pas, sur elle-même et sur tout ce qui l'intéresse. Je sais déjà une foule de choses qu'elle aime passionnément,

une foule d'autres qu'elle déteste; ses opinions sont très-tranchées, elle n'admet guère de nuances entre ces deux manières de prendre les choses et les personnes.

— Mon père vous aime beaucoup, m'a-t-elle dit au bout de cinq minutes de conversation dans le jardin où nous étions descendues ensemble après la présentation en forme qui avait eu lieu au déjeuner. Il m'a tant parlé de vous qu'il s'en est fallu de peu que je vous prisse en aversion : C'est une jeune fille sérieuse... c'est une jeune fille qui aime à s'instruire... c'est une jeune fille qui a un cœur généreux..., etc., etc., voilà ce que j'entendais répéter sans cesse. Il n'y a rien qui rende les gens odieux comme les éloges qu'on leur donne. Si j'avais entendu parler de vous deux jours de plus sans vous voir, je vous aurais certainement détestée; et comme cela aurait été dommage, car vous me plaisez beaucoup, et je vous aime déjà. Vous n'êtes pas du tout pédante comme je me le figurais.

— Mais vous auriez, je pense, pu changer de sentiment à mon égard, lui ai-je dit en riant.

— Oh! jamais. Quand une fois j'ai pris en

aversion quelqu'un ou quelque chose, il n'y a plus moyen d'en revenir.

— Alors vous devez avoir bien peur des préventions. Il m'est arrivé une ou deux fois dans ma vie d'en avoir, et j'ai trouvé que c'était un vrai bonheur de m'en débarrasser et de rendre justice à ceux que j'avais mal jugés.

— Voilà votre sapience qui montre le bout de l'oreille, m'a dit Valentine en riant; prenez garde, je sens que les préventions reviendraient au galop si vous me la laissiez voir en entier. Si je fermais les yeux pour vous écouter parler, je croirais vous voir un air grave, des lunettes sur le nez et une balance à la main pour peser chaque parole que je prononce. Heureusement que mes yeux sont ouverts et que je vous vois une figure assez jeune et pas trop sévère sous sa forêt de boucles. Expliquez-moi donc pourquoi vous n'avez pas les cheveux longs comme on les a d'ordinaire à notre âge.

Je lui ai raconté l'histoire des mauvais procédés dont je m'étais rendue coupable envers Carlo et des fâcheux résultats qu'ils avaient eus pour moi-même. Valentine en a ri de bon cœur et m'a

assuré qu'elle avait plus d'estime pour moi depuis qu'elle me savait capable d'une semblable espièglerie.

— Il faut que je raconte cela à mon père, m'a-t-elle dit; il verra que vous n'êtes pas tout à fait si accomplie qu'il le croit, et que votre gravité a des éclipses.

Le 22 septembre.

M. Savary nous a demandé hier de ne pas nous retirer pour la dernière soirée qu'il passait ici avec sa fille. Mademoiselle Marie y a consenti, et après le dîner, au lieu de remonter dans notre chambre, nous sommes entrées avec eux dans le salon de musique et de conversation. Valentine, qui n'a passé ici que deux jours, était déjà en relation avec plusieurs jeunes filles que j'ai rencontrées cent fois depuis que j'y suis, mais avec qui je n'ai jamais échangé une parole. Nous nous sommes rassemblées dans un coin, autour d'une table, et l'on a proposé des jeux d'esprit. C'était la première fois de ma vie que j'y jouais et je ne m'en suis pas trop bien tirée. Valentine brillait,

au contraire, par la prestesse et l'originalité de ses réponses, par l'extrême souplesse de son esprit. M. Savary était venu s'asseoir près de moi; il écoutait et souriait de temps en temps. Le peu de présence d'esprit que je possède m'a abandonnée. Fallait-il donc pour ces misérables petits jeux, où l'habitude est tout, perdre la bonne opinion qu'il avait de moi? Cette préoccupation m'a rendue encore plus timide et je me suis sentie si bien entortillée dans ma stupidité, que je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de me lever et de déclarer que je ne jouerais plus. O honte! ma voix tremblait et j'avais peine à retenir les larmes qui s'amassaient dans mes yeux.

— C'est très-mal, Thérèse, m'a dit Valentine, vous allez faire manquer le jeu, nous ne pouvons pas nous passer de vous.

— Il le faut pourtant bien, ai-je répondu en allant m'asseoir à l'écart.

Valentine s'est approchée de moi, m'a dit à demi-voix que j'obéissais à un niais amour-propre, puis se tournant vers un groupe de dames plus âgées qui causaient entre elles : Qui veut prendre une place vide? a-t-elle demandé.

— Je le ferai volontiers, si vous m'acceptez, a répondu Mademoiselle Marie, qui avait sans doute observé du coin de l'œil tout ce qui venait de se passer. Elle s'est assise parmi les jeunes filles, et le jeu a pris un nouvel élan tant elle y a apporté de gaieté et d'entrain. Personne ne m'a demandé de m'y joindre de nouveau; j'ai eu le temps de faire mes réflexions.

Vers la fin de la soirée, M. Savary s'est assis à côté de moi; sans avoir l'air de s'apercevoir de ma mauvaise disposition d'esprit, il a ramené peu à peu la conversation sur les sujets qui avaient paru surtout m'intéresser quand il les traitait à table d'hôte; il m'a donné de bons conseils pour mes lectures, et m'a quittée en m'invitant à aller passer quelque temps l'été prochain avec sa fille et lui, dans le château qu'ils habitent en Alsace, à peu de distance de ses grandes manufactures : — Vous y verrez, m'a-t-il dit, des choses nouvelles pour vous et qui vous intéresseront, j'en suis sûr. Valentine se chargera de votre amusement; la petite folle n'a pas encore su découvrir le côté sérieux des choses. Moi, j'entreprendrai de vous instruire de tout ce que vous

pourrez désirer connaître de notre vie industrielle. Qu'en dites-vous? Et toi, Valentine, que penses-tu d'une visite de Mademoiselle Thérèse dans nos montagnes?

Valentine n'a répondu que par un brillant sourire en passant près de nous et est allée se mettre au piano où elle a chanté d'une voix si fraîche et si pure que tout le monde en était charmé. Elle a reçu les compliments avec sa gaieté et sa franchise accoutumées; son père la suivait d'un regard ravi.

Avant qu'elle fût revenue près de moi, j'ai prié Mademoiselle Marie de quitter le salon. Elle y a consenti sans objection. A peine arrivée dans sa chambre, j'ai pris mon bougeoir et je lui ai souhaité une bonne nuit; cette manière de faire était bien contraire à mes habitudes, car elle a chaque soir une peine extrême à me renvoyer. Hélas! hier, mon cœur était plein, mais je n'avais aucune envie de l'ouvrir.

Je me suis couchée sans prier; j'ai éteint ma bougie, mais non pour dormir. J'étais irritée, j'étais humiliée, j'en voulais aux autres, j'en voulais surtout à moi-même. Mes larmes, moitié de

dépit, moitié de repentir, ne voulaient pas couler et me brûlaient les paupières. Je ne savais lequel m'était le plus pénible d'avoir été absurde aux yeux des autres ou coupable à mes propres yeux. Il y avait longtemps que je luttais ainsi, quand Mademoiselle Marie est entrée doucement, abritant sa bougie de sa main, et m'a demandé si je dormais.

— Oh! non, je ne dors pas, ai-je répondu.

Elle s'est approchée de moi, m'a regardée un instant et m'a dit :

— Ma pauvre enfant, je pensais bien que vous étiez triste et mécontente de vous-même.

Elle s'est assise près de moi et je lui ai tout dit : mes mesquines susceptibilités, la jalousie que m'ont fait éprouver les dons naturels et les talents de Valentine, les froissements de mon amour-propre, l'irritation qui s'était emparée de moi.

— Ce qui me fait le plus de peine, ai-je ajouté en finissant, c'est que je me croyais maintenant bien au-dessus de ces misérables sentiments ; je croyais comprendre la vie d'une manière élevée et n'avoir plus qu'une ambition, celle d'aimer et de

me dévouer, et voilà jusqu'où je suis tombée. Tout le bien que je croyais avoir reçu de vous n'est que dans mon imagination, je le vois à présent,

— N'allons pas trop loin, m'a-t-elle dit, et pour une mauvaise heure dont il faut s'humilier, ne méconnaissons pas ce qui s'est réellement passé dans votre cœur, Thérèse. Nous ne sommes jamais au-dessus du mal; il est en nous et il ne sera vaincu que par une lutte sans cesse renouvelée. Ce qui doit vous affliger surtout, quand vous vous êtes laissée aller à de mauvais sentiments, ce n'est pas tant d'avoir failli à votre idéal, et de vous être ainsi abaissée à vos propres yeux, que de vous être séparée de Dieu qui est la source de la vraie vie.

Nous avons parlé longtemps de la différence entre la tristesse orgueilleuse du mal, qui vient de ce que nous voulons inspirer aux autres une haute idée de nous-mêmes et nous faire illusion sur notre propre valeur, et cette autre tristesse; où n'entre aucune préoccupation égoïste, qui naît de l'amour, et dont il est dit qu'elle produit la vie. Mademoiselle Marie ne m'a quittée qu'après une prière que je n'oublierai pas.

M. Savary et Valentine devaient partir ce matin de bonne heure. Je me suis levée avec le jour, et à six heures j'étais dans la salle à manger où ils déjeunaient avant de monter en voiture. La figure de M. Savary s'est éclaircie en me voyant; Valentine s'est jetée à mon cou.

— Que vous êtes aimable de vous lever de si bonne heure pour nous dire adieu, Thérèse, et que je suis contente de vous revoir! J'ai été si désappointée hier soir en vous trouvant partie. Vous aviez mal à la tête, n'est-ce pas?

Etait-ce une illusion de Valentine? était-ce un mensonge bienveillant pour me mettre à l'aise? J'ai hésité un instant avant de répondre, puis j'ai dit à voix basse, mais de manière à être entendue de son père:

— Je n'avais pas mal à la tête, mais j'étais de très-mauvaise humeur.

— Voilà qui est bien, a dit M. Savary en me regardant d'un air affectueux; jamais de demi-mensonge, jamais de faux-fuyant, rien que la vérité pure. Si vous aviez laissé passer, sans la contredire, l'assertion de ma fille, cela m'aurait surpris de votre part.

J'avais failli le faire cependant.

— Je vous avais fait de la peine hier, a repris Valentine en m'embrassant. Pardonnez-moi, Thérèse, je suis toujours trop vive, et ma langue me joue de mauvais tours. Je vous aime pourtant beaucoup; mon père pourra me dire de vous tout le bien qu'il voudra sans que je vous prenne en aversion, soyez-en sûre.

Je lui ai donné en souvenir un petit tableau composé d'herbes marines des nuances les plus délicates que j'ai fait moi-même sous la direction de Mademoiselle Marie, et nous nous sommes séparées en nous disant au revoir.

Nous partons aussi dans quatre ou cinq jours, et d'ici là nous avons tant de projets à exécuter, tant de visites à faire, tant d'adieux à dire, non-seulement aux personnes, mais aux sites que nous avons aimés, que je ne sais comment ce peu de temps pourra y suffire, Si j'étais sûre de revenir, j'aurais du courage; mais on n'a pas deux fois dans sa vie un mois aussi beau que celui que je viens de passer.

B., le 4 octobre.

C'est dans ma petite chambre que j'écris; le jardin jauni par l'automne est sous mes yeux ; la maison grise ne renferme plus pour moi de mystères, mais ce soir je n'y verrai pas briller la lampe que j'ai regardée tant de fois quand la nuit était sombre au dehors et que je me sentais triste et seule. N'est-ce pas un rêve que je fais maintenant? Mademoiselle Marie est ici, dans la maison de ma tante Angélique, dans cette maison d'où elle a été si cruellement bannie quand son cœur venait de s'y briser. J'ai peine à me rendre compte de la manière dont tous ces changements se sont faits ; ce qui les explique cependant, c'est le changement plus étonnant que tous les autres que la maladie a opéré chez ma tante Angélique. Lorsque nous sommes arrivées, avant-hier vers le soir, on m'a fait monter immédiatement daus sa chambre, pendant que Mademoiselle Marie embrassait Geneviève qui pleurait de joie de la revoir. Ma tante était couchée sur une chaise longue ; elle, toujours debout et agissante

quand je l'avais quittée, semblait avoir à peine la force de tourner la tête vers moi. Je la trouvai si vieillie, si affaiblie, si amoindrie que je me sentis émue. Elle me fit signe de m'approcher d'elle, me tendit la main et me laissa l'embrasser. Je lui demandai comment elle se trouvait, et la voix dont elle me répondit, cette voix tremblante et brisée, ressemblait si peu à la voix sèche et dure qui autrefois me faisait toujours tressaillir, que j'avais peine à croire que ce fût la même. Ma tante referma les yeux, et je restai immobile près d'elle jusqu'au moment où Mademoiselle Barbe rentra et me prévint qu'on m'attendait au salon.

J'y trouvai ma tante Cornélie et Mademoiselle Marie causant à demi-voix, mais avec animation, dans l'embrasure de la fenêtre qu'éclairaient encore les dernières lueurs du crépuscule, tandis que le reste du salon était déjà envahi par l'obscurité.

— Et si cela allait lui causer une révolution trop forte? disait ma tante.

— Je ne le crois pas, répondit Mademoiselle Marie; d'après tout ce que vous me dites de ses

dispositions, je suis persuadée que ma présence ne peut lui faire aucun mal. Vous l'y préparerez doucement afin d'éviter le choc de la surprise, et vous me laisserez faire le reste. Ne sait-elle pas d'ailleurs que c'est à moi que vous avez confié Thérèse? Elle doit donc bien penser que je suis revenue avec elle.

— Je le lui ai dit, reprit ma tante; mais elle était alors dans un tel état de prostration que je ne suis pas même sûre qu'elle l'ait bien compris; en tout cas, il faut attendre à demain.

Ce soir-là, ce fut Mademoiselle Marie qui vint dans ma chambre quand nous nous retirâmes.

— Voilà donc, me dit-elle, cette petite chambre où vous avez passé tant d'heures solitaires, où vous vous êtes révoltée quelquefois, où vous avez pleuré, où vous avez rêvé surtout, n'est-il pas vrai? Quel effet cela vous fait-il de vous y retrouver maintenant?

Je la fis mettre à la place d'où je voyais, il y a deux mois, briller sa lampe; j'étais assise à ses pieds, et je regardais ses yeux rayonner sur moi, ses yeux bleus et profonds, les plus doux que j'aie jamais vus.

— Je n'ai plus votre lampe, lui dis-je, mais je vous ai, ce qui vaut mieux.

— Mais vous ne m'aurez pas toujours près de vous, ma petite Thérèse, et j'ai besoin de savoir que ce n'est pas en moi que vous cherchez votre lumière et votre force. J'espère qu'une autre lampe que la mienne s'est allumée pour vous, une lampe dont la clarté tout intérieure ne pourra pas vous faire défaut et qui éclairera votre sentier dans la nuit la plus sombre. Ou plutôt, comparez la lueur pâle, vacillante et bornée que répand autour d'elle une lumière terrestre à la clarté pure, splendide et victorieuse du soleil, vous aurez la différence qui existe entre la lumière que vous pouvez recevoir de moi et celle que vous trouverez en Dieu, source de vie et de vérité. Oh! Thérèse, regardez à lui, aimez-le, cherchez tout en lui. Souvenez-vous toujours que notre âme a été créée pour lui et que lui seul peut vous suffire.

Mademoiselle Marie m'a laissé voir qu'elle nous quitterait bientôt. Je n'ai pas osé l'interroger, puisqu'elle ne m'en disait pas davantage. Où ira-t-elle? Je crois le deviner. Nous par-

lâmes quelque temps encore du passé et du présent, mais non de l'avenir; puis nous nous séparâmes. Quand je l'ai revue, le lendemain matin, elle avait la figure pâle et fatiguée d'une personne qui aurait passé les heures de la nuit à pleurer...; à prier peut-être; mais elle était calme et pleine de confiance. Cependant, ma tante Angélique n'a pas paru entendre sa sœur quand celle-ci a essayé de lui parler de sa filleule; elle n'a rien répondu et ma pauvre tante Cornélie a bien vite perdu courage. Mais il n'en est pas de même de Mademoiselle Marie, elle est restée persuadée que l'amour et la foi doivent triompher de tous les obstacles. Elle a passé une heure de recueillement dans la chambre où son fiancé est mort et que Geneviève, la seule personne qui y entre, a conservée exactement telle qu'elle était du temps où son jeune maître l'habitait. Je l'en ai vue sortir la figure toute rayonnante d'une paix et d'une joie profondes. J'espère, oh! j'espère qu'elle pourra accomplir son œuvre d'amour.

Notre journée s'est passée assez tristement. Ma tante Angélique semble contente de m'avoir

auprès d'elle. Je serai bien heureuse si je puis lui être utile, heureuse si elle m'aime et surtout heureuse de l'aimer. Cela ne me paraît plus difficile maintenant; elle est si faible, si dépendante, si brisée. Je me rappelle tout ce qu'elle a souffert, et je désire ardemment que son cœur puisse s'ouvrir au sentiment de la justice et de la reconnaissance, car c'est de la reconnaissance qu'elle doit à Mademoiselle Marie pour cette persévérance à l'aimer malgré tout ce qu'elle lui a fait souffrir. J'espère que, si elle consent à la voir, elle ne lui parlera pas de pardon. Je ne pourrais pas le supporter.

Dans l'après-midi Madame Simon est venue me voir. Que de plaisir j'ai eu à retrouver son bon et bienveillant visage, à l'entendre parler, à recevoir son embrassement si cordial. Non, les nouveaux amis, quelque parfaits qu'ils soient, ne font pas oublier les anciens. Le cœur s'élargit à mesure qu'il acquiert de nouvelles richesses. J'ai demandé des nouvelles d'Hortense, de Benjamin, puis de Madame Albert. A ce nom, Madame Simon a tressailli.

— Quoi! vous ne savez pas? s'est-elle écriée; on ne vous a rien dit? Ma chère Madame Albert n'est plus avec nous. Vous ne la reverrez pas sur cette terre. Il y a un mois environ qu'elle me fit dire qu'elle était malade et m'attendait; j'y allai aussitôt; elle ne me parut pas au premier abord dangereusement atteinte, mais elle m'accorda sans difficulté la permission que j'avais si souvent vainement sollicitée, de rester auprès d'elle pour la soigner. Quand le soir fut venu, elle me dit tranquillement et avec sa simplicité accoutumée qu'elle se sentait tout près de la mort, qu'elle en était bien heureuse, et qu'elle me priait de me réjouir aussi avec elle de ce que son long isolement touchait à sa fin. Je m'efforçai de ne pas la troubler en lui laissant voir ma douleur; d'ailleurs, je me sentais comme pénétrée du calme qui régnait en elle et autour d'elle. Deux jours plus tard elle s'éteignit sans grande souffrance, des paroles de foi et d'espérance sur les lèvres.

J'ai pleuré en écoutant ce récit. J'aurais bien voulu revoir Madame Albert, et pourtant je puis me réjouir aussi de ce qu'enfin elle est réunie à

celui qu'elle a tant aimé dans une si longue séparation. Madame Simon a repris :

— Ce n'est pas sur elle que je pleure, mais j'ai perdu ma meilleure amie, et je ne retrouverai jamais ce que je possédais en elle. Je voudrais au moins ne pas oublier ce que j'ai senti et compris pendant ces dernières heures de sa vie où elle m'a laissé lire dans son âme, déjà tout illuminée d'une lumière céleste.

Ainsi la maison solitaire qu'entourent les grands peupliers est maintenant plus solitaire encore. Le ruisseau coule dans la prairie humide, les joncs s'inclinent au souffle du vent, les feuilles tombent sur l'herbe fanée et jaunissent la pelouse, mais celle qui, pendant de si longues années, a vécu au milieu de toutes ces choses, les a animées de sa pensée et associées à ses souvenirs, ne reviendra plus dans sa demeure abandonnée. Elle possède maintenant mieux que le souvenir et mieux que l'espérance, elle ne souffre plus, elle n'attend plus.....

Après le départ de Madame Simon, je remontai auprès de ma tante Angélique. La voyant immobile et les yeux fermés, je la crus endormie

et je m'assis doucement près de la fenêtre, regardant le soleil qui allait disparaître derrière les collines et dont les derniers rayons doraient les arbres jaunissants du jardin. Je pensais à cette visite aux Peupliers, qui a été pour moi le premier aperçu d'une vie morale supérieure à celle que je connaissais avant ce jour, à l'impression profonde que m'avait faite la sérénité de Madame Albert, au regret que j'avais éprouvé en la quittant de n'avoir pas osé l'interroger... Et maintenant ses lèvres sont fermées, je ne pourrai plus rien apprendre d'elle, je ne pourrai plus lui dire que je l'ai beaucoup aimée... Alors la pensée me vint de cette vie à venir dont Mademoiselle Marie m'a parlé souvent, de cette vie où tout ce qui est incomplet ici-bas sera complet et éternel, où nous serons unis dans un amour parfait à ceux que nous aurons aimés imparfaitement, où nous vivrons dans l'intimité de ceux que nous n'aurons fait que rencontrer sur la terre. Tout ce qui s'est passé pendant ces derniers mois me revint à l'esprit; et en songeant à ce que Mademoiselle Marie a été pour moi, à tout ce que je lui dois, je recommençai à pleurer.

Je m'aperçus, après avoir essuyé mes yeux, que ma tante ne dormait pas et me regardait.

— Pourquoi pleurez-vous, Thérèse? demanda-t-elle.

Je ne répondis pas tout d'abord, et elle renouvela sa question sous une autre forme.

— A quoi pensiez-vous? reprit-elle avec un peu d'impatience.

— A Mademoiselle Marie, répondis-je sans hésiter.

Elle se détourna à demi et referma les yeux; puis un instant après, les fixant de nouveau sur moi :

— Vous l'aimez donc bien?

Toute ma timidité, toute la contrainte que j'éprouvais ordinairement devant ma tante Angélique avaient disparu. Je me mis à genoux près de sa chaise longue, je pris sa main dans les miennes, je lui parlai de Mademoiselle Marie avec toute la chaleur de mon affection et de ma reconnaissance, et je finis en la suppliant de la recevoir.

— Oh! laissez-la seulement venir près de vous, ma tante, et quand vous l'aurez revue, quand

elle vous aura parlé, vous ne comprendrez plus comment vous avez pu la repousser.

Je m'arrêtai à ce mot, craignant d'en avoir trop dit, d'avoir irrité ma tante et de rencontrer ce regard de froid mécontentement que je redoutais tant autrefois; mais ses yeux, ternis par la maladie, n'exprimaient que l'indécision et l'anxiété. Je vis que je pouvais insister.

— Je vous en prie, ma tante, dites que vous voulez bien la voir.

— Demain, répondit-elle d'une voix faible, demain matin, Thérèse. Maintenant, laissez-moi et appelez Mademoiselle Barbe; je veux me recoucher. 1872-

C'est ce matin qu'a eu lieu cette première entrevue. Mademoiselle Marie était pâle et tremblante; mais elle a un si grand empire sur elle-même que, lorsque la porte s'est ouverte pour la laisser passer, personne n'aurait pu deviner son émotion. Je me suis retirée aussitôt; Mademoiselle Barbe, qui sortait de la chambre comme elle y entrait, m'attendait, furieuse, sur l'escalier.

— Je pense, m'a-t-elle dit d'une voix aigre et sifflante, qu'on va maintenant me remercier de

mes services. Une fois que Mademoiselle Hersant est ici, je n'ai rien de mieux à faire que de lui laisser la place. Je la connais bien; elle et moi, nous ne nous entendons pas. Elle ne me convient pas du tout avec ses airs d'ange. J'ai eu toute la peine et les fatigues de la maladie, j'ai veillé toutes les nuits, je me suis sacrifiée, j'ai usé le peu de santé qui me restait..... On comptera tout cela pour rien, je le sais. C'est à vous que je le dois, Mademoiselle Thérèse; sans vous, Mademoiselle Hersant ne serait pas dans cette chambre à l'heure qu'il est. Je m'en souviendrai. Je sais bien, du reste, que vous avez toujours été contre moi.

Il me semblait pourtant que c'était elle qui avait été contre moi dans le temps où personne que la pauvre Geneviève ne prenait ma défense; mais j'étais si heureuse de notre première victoire, que le ton aigre de Mademoiselle Barbe et ses paroles amères n'ont pu m'irriter.

— Si c'est moi qui ai fait entrer Mademoiselle Marie dans la chambre de ma tante, lui ai-je dit, c'est la meilleure action que j'aie faite de ma vie. Vous l'avez certainement soignée avec beaucoup

de dévouement, Mademoiselle Barbe, personne ne le méconnaît, et ma tante, pour avoir une amie de plus, ne cessera pas d'avoir besoin de vous; mais le bien que Mademoiselle Marie lui fera, je l'espère, vous ne pourriez pas le lui faire, ni moi non plus.

Mademoiselle Barbe avait manqué à sa dignité; elle l'a senti et a repris d'un ton plus mesuré :

— C'est bien pénible de se voir mettre de côté après de si longs services; mais j'ai fait mon devoir, c'est ma consolation.

Puis, secouant la tête d'un air moitié condescendant, moitié sévère, comme elle le faisait autrefois quand j'avais commis quelque grosse faute, et qu'elle voulait se montrer indulgente :

— Allez, Mademoiselle, m'a-t-elle dit, vous êtes bien joyeuse aujourd'hui; mais vous aurez vos peines, vous aussi. La vie n'est toute de roses pour personne.

Je pouvais bien lui assurer que j'en étais convaincue, que j'en avais même fait l'expérience, et par ses soins, dès ma tendre enfance; mais je l'ai laissée s'éloigner solennellement après avoir prononcé ces paroles lugubres.

Le 8 octobre.

Il semble que nous n'ayons jamais vécu autrement qu'à présent : tout est si doux, si naturel, si paisible! Vraiment, je puis bien le dire, un ange est entré dans notre maison. Ma tante Angélique ne parle pas beaucoup à Mademoiselle Marie et n'a fait aucune allusion au passé; mais quand elle ne la voit pas auprès d'elle, ses yeux la cherchent; elle suit ses mouvements, elle écoute chacune de ses paroles. Il est inutile qu'elle s'explique plus clairement : l'amour a vaincu. Déjà, sous cette douce influence, nous la voyons se fortifier et renaître à la vie. Elle prend plus d'intérêt à ce qui se passe autour d'elle, plus de part à ce qui se dit. Ce matin, elle a demandé elle-même à Mademoiselle Marie de lui lire un chapitre de l'Evangile. On respire, dans cette chambre de malade, une atmosphère de paix et de liberté qui jusqu'à présent était inconnue dans notre maison. Seule, Mademoiselle Barbe fait exception; elle reste autant que pos-

sible à l'écart, et ne remplit de ses fonctions que le strict nécessaire. Mademoiselle Marie fait pourtant tout ce qui dépend d'elle pour lui adoucir l'amertume de sa dépossession; elle lui demande de petits services, elle a recours à elle en toute occasion, comme à une garde-malade plus entendue qu'elle-même; mais Mademoiselle Barbe se tient sur la réserve, bien décidée à ne pas se laisser gagner et à maintenir soigneusement tous ses griefs. Ma tante Cornélie a recommencé avec une nouvelle ardeur sa tapisserie, et s'efforce, assise dans l'embrasure de la fenêtre de sa sœur, de regagner le temps perdu. Je ne lui ai jamais vu un air plus heureux que maintenant; elle a repris son ancienne méthode de mesurer le temps.

— Ma sœur va si bien, disait-elle ce matin, que je commence à croire qu'elle sera tout à fait remise avant que j'aie achevé cette chaise.

Mademoiselle Marie ne parle pas de départ. Ah! si elle pouvait, si elle voulait rester avec nous!...

Le 15 octobre.

Nous avons visité hier une famille qui est dans une profonde misère. Mademoiselle Marie s'est entretenue avec ces pauvres gens de leur situation, des moyens d'y remédier ; elle les a encouragés, relevés, en leur montrant un avenir meilleur qu'ils peuvent atteindre par leurs propres efforts, puis elle leur a distribué des vêtements qu'elle avait faits elle-même, des livres et quelques petits cadeaux appropriés à l'âge et aux circonstances de chacun. Ils étaient heureux, mais quand ils ont appris qu'elle venait leur dire adieu, tous les yeux se sont mouillés de larmes.

— Je vous laisse une amie, a-t-elle dit en me montrant; j'aurai par elle de vos nouvelles et l'année prochaine nous nous reverrons, je l'espère.

— Nous serons bien contents de voir Mademoiselle Thérèse, a dit la vieille mère aveugle, mais ce ne sera pas vous.

Je ne lui en ai pas voulu de sa franchise, je sentais trop combien ce qu'elle disait était vrai.

En sortant de cette maison, nous sommes entrées auprès d'une pauvre femme malade et complètement isolée, qui ne reçoit d'autres soins que ceux que lui donne, à ses moments perdus, une voisine compatissante. Lorsque Mademoiselle Marie lui a annoncé son départ, elle a joint les mains en disant :

— Dieu a été bien bon de vous envoyer vers moi, et maintenant, je ne me plaindrai pas, mais ce sera dur de ne plus vous voir, Mademoiselle.

— Si vous le voulez bien, lui ai-je dit timidement, je viendrai vous apporter des nouvelles de Mademoiselle Marie et vous faire la lecture.

La joie avec laquelle cette offre a été acceptée m'a fait du bien au cœur.

Après lui avoir dit adieu, nous avons pris le chemin d'une colline qui a déjà plus d'une fois été le but de nos promenades. Le temps était doux; nous nous sommes assises à mi-côte, et nous sommes restées longtemps sans nous parler. Mademoiselle Marie m'a pris la main en voyant mes larmes couler.

— Thérèse, ma petite Thérèse, m'a-t-elle dit, n'aurez-vous pas du courage?

— J'en ai, lui ai-je répondu; mais je ne savais pas que ce serait sitôt. Pourquoi me l'avez-vous caché?

— Le moment de mon départ dépendait de plusieurs choses. J'en ai parlé ce matin à votre tante Angélique; elle m'a comprise et n'y a mis aucun obstacle. Si elle m'avait priée de rester quelques jours de plus, je l'aurais fait. Je préférais d'ailleurs ne pas troubler d'avance les moments que nous passions ensemble. Je partirai après-demain.

— Pour Paris? lui ai-je demandé.

— Oui, pour Paris.

— Mais, Mademoiselle Marie, ne pourriez-vous pas en restant ici faire autant de bien, plus de bien peut-être? Vous avez ma tante qui vous aime à présent; vous avez des pauvres, et... et moi qui ai tant besoin de vous. Etes-vous bien sûre que c'est votre devoir de vous en aller?

— J'y ai beaucoup réfléchi; j'ai demandé à Dieu de ne pas permettre que je prisse ma propre volonté pour la sienne. Je suis maintenant

convaincue que c'est là qu'est mon devoir. Ma tante me reçoit dans sa maison; elle est âgée, malade, seule : elle a des droits sur moi que je ne puis pas méconnaître. Votre tante est bien entourée; elle a une sœur qui l'aime tendrement, les soins de Mademoiselle Barbe, et vous, Thérèse, qui me remplacerez...

— Comme si je le pouvais!... Mais ne parlons plus de ma tante. Me comptez-vous pour rien, moi? Croyez-vous que je puisse me passer de vous?

— Oui, vous le pouvez, je le crois fermement. J'ai plus de confiance en vous que vous n'en avez vous-même, Thérèse. Vous avez votre conscience, votre Evangile où vous chercherez à comprendre toujours mieux ce que Jésus demande de ceux qui veulent le suivre; un Père dans le ciel toujours prêt à vous bénir; des devoirs à accomplir et enfin mes lettres qui me remplaceront un peu... N'est-ce pas assez?

— Mais enfin, pourquoi voulez-vous vivre à Paris plutôt qu'ici?

— Ah! Thérèse, il faudrait la connaître, cette ville où j'ai vécu dix ans, pour comprendre l'ir-

résistible puissance d'attraction qui m'y ramène, car, je vous l'avouerai, je n'y aurais personne de ma famille que c'est encore là que je voudrais vivre. Sans doute, il y a partout autour de nous des misères et des souffrances, mais une grande ville les concentre comme un foyer. Elles s'y donnent toutes rendez-vous; on les sent dans l'air qu'on respire, même quand on ne les voit pas; elles vous étreignent, elles vous oppressent... Impossible de les oublier.

— Et c'est là ce que vous aimez? me suis-je écriée, mais ce doit être affreux.

— Ce n'est pas là précisément ce que j'aime, et pourtant cette souffrance même a son beau côté, c'est l'aiguillon de la charité. Mais, écoutez-moi, Thérèse. Ma vie n'appartient à personne qu'à ceux qui souffrent ; je puis donc la donner tout entière, et la donner là où elle est le plus utile. Il y a partout du bien à faire, je le sais ; mais parmi ces masses compactes d'êtres malheureux et dégradés, qui se pressent dans une grande ville, combien n'en est-il pas que n'a jamais atteints une voix amie, une parole de relèvement et de consolation? On ne les connaît

pas, ils ne savent eux-mêmes rien de leur prochain, si ce n'est que les uns sont misérables comme eux, et que les autres, qu'ils n'aperçoivent que de loin, sont riches, heureux et indifférents. Et de leur Dieu, que savent-ils? Rien, absolument rien la plupart du temps. Comment peuvent-ils l'aimer si personne ne vient de sa part leur dire qu'il les aime et qu'ils sont ses enfants? Ce que je ferai sera bien peu, mais si je puis, à quelques-uns d'entre eux seulement, rendre le courage et l'espoir, et en les aimant leur faire comprendre quelque chose de l'amour de leur Dieu, de la compassion divine de Jésus-Christ, ne serai-je pas bien heureuse?

Elle m'a ensuite parlé de la tâche que j'ai à remplir auprès de mes tantes, du bien que je puis faire à de jeunes enfants en les réunissant le dimanche pour les instruire, de mes études, de tout ce qui va remplir mon temps et me consoler. En l'entendant, ma vie me paraissait belle et heureuse; je n'avais plus peur de me sentir isolée.

— Encore un conseil, a-t-elle ajouté, en me prenant la main dans les deux siennes, car vous

les écoutez trop bien, Thérèse, pour que je ne sois pas tentée d'en être prodigue : ne dédaignez personne. Le dédain pour ceux qui ne pensent pas comme nous, qui ne comprennent pas la vie de la même manière, est notre écueil dans la jeunesse. N'oubliez pas que toute âme humaine est créée à l'image de Dieu, et cherchez toujours ce qui vous rapproche des autres, plutôt que ce qui vous sépare d'eux. Dans toutes vos relations ayez à cœur, non-seulement de donner, mais aussi de recevoir; aimez, et désirez de vous faire aimer.

C'était notre dernière promenade ensemble, notre dernière longue causerie. Comme nous revenions vers la maison, le vent du soir se levait et faisait tourbillonner les feuilles sèches autour de nous; les lueurs rouges du couchant s'effaçaient et faisaient place aux teintes mornes du crépuscule. C'était triste, désolé, mon cœur se serrait, et pourtant, tout au fond, je me sentais heureuse.

Le 16 octobre.

Mademoiselle Marie m'a parlé ce soir de la grande joie qui lui a été accordée aujourd'hui. Comme elle venait de lire à ma tante Angélique quelques paroles de l'Evangile ainsi qu'elle le fait chaque jour, celle-ci lui a pris la main et lui a dit :

— Vous m'avez rendu le bien pour le mal, vous avez rouvert mon cœur qui était fermé. Je crois maintenant que Dieu m'a pardonné mon égoïsme et mon orgueil, puisque vous me pardonnez tout ce que je vous ai fait souffrir. Embrassez-moi et que Dieu vous bénisse !

C'était beaucoup pour ma tante Angélique ; c'était un grand triomphe sur elle-même, et certainement le premier acte d'une vie nouvelle. Pour Mademoiselle Marie c'est une joie qui efface tout ce qu'elle a souffert.

Le 17 octobre.

Me voici de nouveau seule dans ma petite chambre. Personne ne viendra plus s'asseoir

près de mon lit, personne ne me dira les douces paroles de la sollicitude et de la tendresse. Je ne me sens pas seule cependant. Mademoiselle Marie est partie, mais je ne suis pas réellement séparée d'elle. Tout ce qu'elle m'a donné je le possède, je vais tâcher de le réaliser. Je n'ai pas peur de la vie qui m'attend; elle est sérieuse, mais elle est belle, car je puis être utile, donner un peu de joie à ceux qui m'entourent et apprendre à aimer toujours mieux.

Je ne suis pas malheureuse, et pourtant je pleure... Est-ce de tristesse? est-ce de joie? De l'une et de l'autre peut-être. C'est si bon d'aimer, il faut bien accepter d'en souffrir quand l'heure est venue.

Mon pauvre journal, tu ne me suffis plus, toi, mon seul ami d'autrefois... Je ne suis pas ingrate envers toi, tu m'as aidée à traverser les mauvais jours, tu me conserves le souvenir des jours heureux, tu m'aideras à me rendre compte de mes progrès et de mes fautes, tu recevras la confidence de mes découragements et de mes joies. Tu ne peux remplacer pour moi ce que j'ai perdu, mais tu me parleras encore de celle qui m'a ré-

vélé le secret de la vie, et quand je te relirai plus tard, c'est toi qui me diras si je l'ai bien comprise et si j'ai cherché à réaliser ce qu'elle m'a fait connaître de la vérité.

Mon Dieu, toi, qui n'es plus loin de moi, mais si près que je me sens enveloppée de ton amour, je ne suis plus seule puisque je t'appartiens.

FIN.

